

Conception graphique
Florent Delaunay

Couverture
Robert Nageli

Crédits photographiques
Copyright Rafaël Edwards

Traduction de l'espagnol
Claudie Baudoin

ISSN 1264-3157
ISBN 978-2-910649-25-8

Tous droits réservés pour la version originale
La Mirada del Sentido
© Dario Ergas 2006

Copyright pour la version française
© Éditions Références 2012

La reproduction totale ou partielle, est possible
avec autorisation de l'éditeur et en citant la source.

Tous droits réservés.
Dépôt légal septembre 2012

Le Regard du Sens

Dario Ergas Benmayor

Sommaire

| | |
|--|----|
| Préface : <i>Un parcours vers une écriture humaniste</i> | 9 |
| Le mot du traducteur..... | 13 |
| INTRODUCTION | 17 |
| L'ÉPOQUE | 23 |
| <i>L'écoulement du temps</i> | 24 |
| <i>Désillusion en Occident</i> | 29 |
| <i>Direction ou sens de l'histoire</i> | 34 |
| L'ÉXTERNITÉ..... | 36 |
| <i>L'identification</i> | 36 |
| <i>La matérialité</i> | 39 |
| <i>Le moi</i> | 42 |
| <i>Le corps</i> | 46 |
| <i>Rêve et réalité</i> | 47 |
| L'INTÉRIORITÉ | 51 |
| <i>Monde interne</i> | 51 |
| <i>Force intérieure</i> | 54 |
| <i>Guides intérieurs</i> | 57 |
| <i>Modèles</i> | 62 |
| <i>Les autres</i> | 67 |
| LE SENS | 70 |
| <i>Contact</i> | 70 |
| <i>Quête</i> | 73 |
| <i>Dialogues avec la mort</i> | 76 |
| <i>Un chemin sans fin</i> | 79 |
| <i>Impulsion</i> | 81 |
| <i>Illusion</i> | 83 |
| <i>L'histoire</i> | 86 |

| | |
|--|-----|
| ÉGAREMENTS | 90 |
| <i>Panique et dépression</i> | 90 |
| <i>L'effondrement de la vérité</i> | 94 |
| <i>À la recherche du centre</i> | 97 |
| <i>Projection du monde intérieur</i> | 101 |
| LE REGARD INTÉRIEUR..... | 104 |
| <i>Réveil</i> | 104 |
| <i>Conscience de soi</i> | 107 |
| <i>Oubli de soi</i> | 110 |
| <i>Transcendance</i> | 112 |
| <i>Mon guide intérieur</i> | 114 |
| <i>La Force</i> | 116 |
| LA CHUTE | 120 |
| <i>Mort et solitude</i> | 120 |
| <i>Dégradation</i> | 122 |
| <i>Succès</i> | 127 |
| <i>Culpabilité</i> | 130 |
| L'ACTION VALABLE | 144 |
| <i>Le fondement de l'action</i> | 144 |
| <i>L'interruption du Sens</i> | 147 |
| <i>Violence et non-violence</i> | 150 |
| <i>Morale et liberté</i> | 156 |
| <i>La foi intérieure</i> | 161 |
| <i>Un saut évolutif</i> | 168 |
| ÊTRE ET SENS..... | 174 |
| <i>Qui suis-je ?</i> | 174 |
| <i>Conscience de l'Être</i> | 178 |
| <i>Où vais-je ?</i> | 180 |
| <i>Humaniser le monde</i> | 183 |
| ÉPILOGUE | 189 |

Préface

Un parcours vers une écriture humaniste

*par Olivier Turquet*¹

Écrire des préfaces de livres fait partie de mon activité éditoriale. Si bien que lorsque Dario Ergas me demanda d'écrire l'introduction de ce livre, je me mis à réfléchir et je me rendis compte immédiatement qu'il s'agissait là d'une tâche difficile et fascinante en même temps.

Le livre que vous avez dans vos mains échappe aux classifications littéraires.

Ainsi, comme il ne suit pas les règles habituelles de la narration, il ne s'agit pas d'une nouvelle.

Bien qu'il inclue souvent des poèmes, il ne s'agit pas d'un livre de poésies.

Est-ce un essai, de ceux qu'abordent les anthropologues ou les philosophes, touchant aux arguments profonds, comme semble le promettre le titre ? Ou est-ce quelque chose de plus directement mystique, comme certains de ces "livres sacrés" qui circulent en ce moment ? Il est plus proche de ces derniers, mais il n'a pas la forme qui les caractérise.

¹Oliver Turquet, éditeur de la version italienne et ami de l'auteur qui lui demanda cette préface pour l'édition chilienne, en langue originale, (Ediciones Cadaqués Pensamiento, Santiago du Chili, 2006).

Alors, qu'est ce livre ?

Selon nous, c'est une nouvelle façon d'écrire. Pour la précision, nous dirions que ce n'est pas exactement la première expression de cette nouvelle forme pour deux raisons : d'abord parce que l'auteur a écrit un autre livre, *Le Sens du non-sens*, dans lequel il avait commencé d'expérimenter ce nouveau mode d'écriture ; ensuite, parce que nous pouvons trouver des indices de l'intention qui génère ce mode de communication dans certaines œuvres de Silo, comme *Humaniser la Terre*, mais aussi dans *Lettres à mes amis* où, pour décrire l'Être Humain, il dit :

*Parlons donc de la vie humaine. Quand je m'observe, non pas du point de vue physiologique mais existentiel, je me trouve placé dans un monde donné, un monde que je n'ai ni construit, ni choisi. Je me trouve en situation par rapport à des phénomènes qui, à commencer par mon propre corps, sont inéluctables.*²

Le point central de cet emplacement mental, de cette perspective, est la phrase : « *Quand je m'observe* », c'est-à-dire lorsque je me connecte à mes vécus, à mes expériences. Et ceci est le point de départ de toute écriture humaniste : elle commence dans la particularité de la propre expérience pour ensuite communiquer quelque chose qui peut être de portée universelle.

Une autre des singularités de cette façon d'écrire tient à la relation de respect, d'ouverture, de proposition

² SILO, *Lettres à mes amis*, Lettre IV, Éditions Références, Paris, 2004, p. 68.

de dialogue véritable avec le lecteur, d'égal à égal. En outre, il s'agit d'une écriture qui ne se considère pas terminée, car ce que l'on veut dire et communiquer ici n'est ni absolu ni éternel, mais admet toujours une marge dans laquelle surgit librement l'interprétation du lecteur, interprétation qui peut se révéler très féconde.

Finalement, l'intention est cruciale : on ne cherche pas ici à démontrer un point de vue, encore moins à l'imposer, mais à inviter aux expériences et aux réflexions qui puissent servir sur le chemin de la libération que, sans aucun doute, chacun de nous doit parcourir.

Le mot du traducteur

par Claudie Baudoin

Dans *Le Regard du Sens*, Dario Ergas nous propose de partir de l'hypothèse qu'il y a un Sens et qu'il nous faut donc partir à sa quête, nous en approcher doucement pour en guetter les signes et entendre son murmure.

Partageant depuis longtemps ce postulat, j'entrepris avec joie la traduction de cet écrit. Mais je fus rapidement surprise : Comment ? La route n'était pas droite et directe ? N'allait-on pas directement à la clé des mystères ? Fallait-il donc encore observer ce monde, gris et plat, dont la violence nous asphyxie, ou cet autre-là, plus intérieur, peuplé de ses menaces et de ses fantômes, qui impose l'authenticité dans la plongée ?

Mais voilà, Monsieur Ergas ne théorise pas : il lance ici avec sincérité sa propre quête. Son regard est doux et tendre, et l'on s'en remet de bonne grâce à la bienveillance dont il fait preuve. Alors, sans m'en rendre vraiment compte, je l'ai suivi dans cette recherche authentique et profonde. M'attachant à retranscrire fidèlement ses réflexions, ses constats et ses émerveillements, je n'ai pas tout de suite remarqué que "je" l'accompagnais véritablement dans ses monologues, ses dialogues avec son guide intérieur, ses injonctions au lecteur.

Mais le travail de traduction impose ses relectures... Et me voici, reprenant la promenade, parcourant à nouveau le chemin que "je" croyais connaître. Déjà plus libre du mot, j'entre dans le sentiment. Cette fois, je pénètre les soupçons et les errances, je constate les croyances et leurs échecs, je ne peux nier les doutes et les peurs et sombre alors, mais je reprends pied sur les espérances...

Il décrit bien cette approche en spirale, doucement, « à chaque volute plus près du centre ». Ce que je ressens alors, c'est l'initiation du labyrinthe : partant du dehors, me voilà si près du centre... mais le chemin lui-même s'en éloigne aussitôt. Qu'apprends-je vraiment de cet agacement qui surgit soudain ? Plus patiente et plus humble, je comprends que le dehors me sert à observer le dedans... Et mes pas de nouveau, suivant les méandres dessinés par l'auteur, me ramènent plus à l'intérieur, en vérité plus en profondeur... Je crois être arrivée... et me voilà observant l'échec... Ces approches répétées, ces éloignements qui donnent soif, ces frôlements, ces élans esquivés... sont-ils le secret de l'entrée ?

Au détour d'un chemin, me voilà emportée, transportée. Un Message m'est adressé, il me pénètre en profondeur, une Présence est manifestée en mon cœur... Merci !

Dario Ergas, dans ce livre, ouvre les portes de la communication entre espaces. Doucement, sans craindre de se répéter, il nous conduit au seuil. Nous le franchirons seulement si nous le voulons bien.

Mais arrivés là, ensemble, auteur et lecteur, dans la profondeur de la conscience, là où se réveille le regard intérieur, se dévoile à nous la plus belle des espérances.

Ce livre est un réconfort et une promesse.

INTRODUCTION

Le non-sens m'a accompagné et m'a stimulé tout au long de ma vie.

Est-ce que la vie, ma vie, a véritablement un sens ?

Dans *Le Sens du non-sens*³, j'ai essayé de parcourir les états les plus souffrants de la conscience, en cherchant à sortir des labyrinthes obscurs qui l'attrapent et la perdent. Mon intérêt était de me défaire des souffrances les plus grossières pour être en mesure, plus tard, de me poser la question fondamentale sur la vie et son sens, avec authenticité.

Dans ce nouveau travail, l'objectif est posé non pas vers la réconciliation de thèmes ponctuels mais vers l'accès à l'expérience du Sens.

Nous ferons la tentative de renverser complètement la façon d'envisager notre vie. Jusqu'à maintenant, tout le chemin pour vaincre la souffrance a été une avancée laborieuse depuis le non-sens et une tentative de s'en éloigner. Mais alors que nous nous en éloignons, il y avait toujours un piège qui nous faisait revenir aux abîmes et, une fois au fond, nous devons de nouveau entreprendre la tâche difficile de nous relever pour sortir des obscurités de la conscience et aller vers la lumière.

³ Ndt : non édité en français. ERGAS Dario, *Sentido del Sinsentido*, Virtual Ediciones, Santiago du Chili, 1998.

Nous nous placerons désormais de manière différente face à cette question. Nous supposerons que la vie a un sens et nous essaierons de parvenir aux intuitions qui nous facilitent cette expérience. C'est-à-dire que si la vie a un sens, et si l'on affirme qu'elle en a bien un, nous devrions trouver la façon de nous en approcher et comprendre sa signification. Si en chemin, nous rencontrons des expériences qui soutiennent cette hypothèse, alors nous la confirmerons et, de là, nous chercherons à nous rapprocher de l'état de sens. Nous avons besoin d'expériences et pas seulement de compréhensions intellectuelles car celles-ci tomberont toujours dans le champ de ce qui est douteux et discutable.

Si nous confirmons cette hypothèse de travail, les conséquences seront énormes. Qu'importe comment nous nous sentons en ce moment, qu'importe si le monde est en train de s'écrouler ou si des circonstances particulières nous éberluent, ou bien encore si la routine asphyxiante ne nous laisse pas le temps de nous arrêter un moment pour réfléchir. Quelle que soit la situation dans laquelle cette lecture te surprend, accepte l'hypothèse que la vie a un sens qui ne s'achève pas avec la mort et que tout a un sens.

S'il y a quelque chose de véritablement important dans la vie et chez l'être humain, cela doit se manifester d'une façon ou d'une autre et il doit y avoir un chemin pour accéder à ce phénomène grandiose.

Notre hypothèse étant que ce quelque chose existe bel et bien, cela vaut alors la peine que nous cherchions comment y parvenir. Il est également légitime, s'il existe quelque chose de si énorme et de si véritable qui donne

sens à l'existence, que nous nous demandions pourquoi alors il est si difficile de le découvrir et de l'expliquer.

Nous savons donc où nous voulons aller. Nous ne savons pas comment, ni exactement à quoi nous parviendrons, mais depuis cette attitude, l'acte de recherche qui prendra vie peu à peu en nous, recouvrira chaque fois plus de force.

Y aurait-il quelque chose chez l'être humain qui ne dépende pas du corps ? Ou bien sommes-nous seulement un corps ? S'il y a quelque chose qui ne dépend pas du corps et qui existe avant et après le corps, comment le découvre-t-on et comment y accède-t-on ?

Si ce quelque chose existe, il doit alors émettre un type de signal et nous avons besoin de découvrir la façon de le capter. S'il donne des signaux, la conscience doit le traduire d'une façon ou d'une autre et ceci devrait se refléter dans une quelconque manifestation humaine.

« Connais-toi toi-même ! » Que m'invite véritablement à découvrir cette phrase ancienne de l'oracle de Delphes ? Que faut-il connaître pour savoir le futur ? Comment vais-je me connaître moi-même si je suis supposé vivre avec moi-même ? C'est peut-être la chose la plus importante qu'ait dit l'oracle. Je vis peut-être avec quelqu'un que je ne connais pas. Il se pourrait que très près de moi, il y ait quelqu'un de très important, appelé toi-même, moi-même ou soi-même, que je ne connaisse pas. S'il y a quelque chose en moi, qui ne meurt pas, essentiel, qui est là, avant et après mon corps, il serait très intéressant de la connaître. Cher toi-même, c'est là que nous allons.



Quand nous parlons de Sens, nous utilisons le terme dans au moins deux acceptations. En tant que "signification" : la vie, au-delà de sa mécanique évolutive ou au-delà d'être une parenthèse du néant, a une signification. Nous utilisons le terme également dans son acceptation de "direction" : la vie a une direction, elle va vers quelque part de précis et vient de quelque part de précis. S'interroger sur le Sens, c'est s'interroger sur la signification et sur la direction.

Si la vie a un sens, l'humain n'est pas un accident de la vie. Habituellement, nous voyons l'humain comme un produit de l'évolution. La vie évolue, elle est chaque fois plus complexe, elle génère la conscience et nous supposons que l'humain et la conscience sont quasiment la même chose. Est-ce bien ainsi ?

Quand l'humain a-t-il été présent ? Quand l'hominidé s'est mis debout ? Ou bien était-il déjà présent bien avant ?

Il se pourrait que l'humain soit dans l'origine elle-même, accompagnant la vie, que ce soit le phénomène humain qui se soit frayé un passage pour parvenir à la conscience. L'humain : cette étincelle de liberté qui accompagne la vie depuis son origine et qui s'est allumée dans une espèce de singe voilà des millions d'années, l'arrachant alors de son état de rêve animal. L'humain, qui se fraie un passage à travers la conscience et continuera de la réveiller jusqu'à sa pleine réalisation dans le monde.



Habituellement, nous avons des objectifs et nous les poursuivons afin de les accomplir. Nous confondons ce mode d'action à travers des buts avec le sens. Il nous semble que notre vie aura un sens grâce à la tâche que nous nous sommes proposée. Cette tâche peut nous prendre un certain temps ou de nombreuses années. Mais lorsque nous l'avons accomplie ou terminée, avons-nous réalisé le sens de notre vie ? Car la vie continue après le but fixé. Nous ne mourons pas lorsque nous avons accompli nos objectifs. La vie continue et nous cherchons alors quelque chose qui nous donne sens. Mais quel est le sens alors ? Celui que l'on s'invente ? En outre, si tout ce que nous pouvons imaginer exige un temps pour être réalisé et que ce temps s'achève avec la mort, quelle que soit la distance à laquelle nous nous trouvons de l'objectif, nous ne pourrons le compléter une fois morts. Et si la vie continue après la mort, si effectivement quelque chose continue après la mort, aurons-nous un objectif ou un quelconque but ?

Nous sommes habitués à nous mouvoir en des temps très courts et à croire que le sens se trouve dans ces objectifs que nous nous posons en chemin. Nous supposons que l'objectif s'accomplira plus ou moins simultanément à la fin du chemin. Mais si le chemin n'a pas de fin, comment parcourt-on un chemin sans fin ? Comment parcourt-on un chemin qui ne s'achève pas, dont l'essence est dans l'être en chemin ? Un long chemin de retour à la maison, au foyer. Qu'importent les difficultés, les moments de mélancolie, ou bien les détours : c'est un long chemin vers la maison. J'arrive à la maison, le foyer s'évanouit comme un mirage et je vois à nouveau un long chemin.

C'est à partir du *Message*⁴ de Silo, qu'il fit circuler à la fin de l'année 2001, à partir des travaux avec la Force qui sont expliqués là et à partir de la méditation sur "Le Chemin", que j'ai changé ma façon d'aborder la réalité. J'eus l'intuition que, soit je pouvais regarder la vie depuis le non-sens et essayer d'en sortir péniblement, soit je pouvais regarder la vie depuis le Sens et surmonter les difficultés qui entravent la rencontre avec cette expérience.

Je vais t'écrire depuis très à l'intérieur de moi.

Ne fuis pas si vite mes paroles.

Ne fuis pas si elles te font peur, ne fuis pas si elles te brûlent.

Ne considère pas que ce que je dis, tu le sais déjà.

J'ouvrirai mon cœur et il n'y a pas deux formes qui se ressemblent.

Suis mes mots, écoute-les en toi, sens-les.

Je voyagerai le plus loin que je puisse pour m'approcher de toi.

J'irai là où peu se risquent, pour parvenir jusqu'à toi.

⁴ *Le Message de Silo*, Éditions Références, Paris, 2010.

L'ÉPOQUE

*L'écoulement du temps. Désillusion en Occident.
Direction ou sens de l'histoire.*

Pourquoi est-il si difficile d'expérimenter du sens dans la vie ?

Parce que tu es cette époque et que cette époque est marquée par la désillusion.

Toi, tu sens ce que l'époque sent, tu rêves ce que l'époque rêve et tu crois ce que l'époque croit.

Ta génération voyage avec toi vers le devenir. Tu es un moment du temps entre tes parents et tes enfants, entre tes parents et ceux qui seront tes enfants ; une vague de l'existence qui se déplace jusqu'à l'explosion dans un spasme de réalité.

Lorsque, dans l'histoire, le soleil se lève et éclaire le jour de ses premiers rayons, en regardant sa silhouette dans l'aube naissante, l'Être est expérimenté, il est senti, et nous prédisons la joie de son expression au fil du temps.

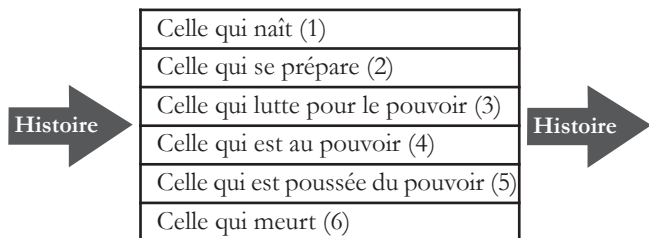
Lorsque l'histoire arrive au mitan du jour, le soleil est au-dessus de nos têtes et nous ne pouvons déjà plus le voir. Nous savons qu'il est là, l'Être occupe tout l'espace mais nos yeux sont aveuglés si nous le regardons en face. Nous avons besoin de l'appréhender, de l'expliquer, de l'atteindre à travers les ombres que génère sa lumière en entrant en contact avec nous, avec l'humain.

Au crépuscule, nous pouvons voir de nouveau la silhouette du soleil qui s'éteint dans la mer et fait naître la nuit. Nous regardons la tombée du jour avec le regard de la nostalgie, avec le regard de ce qui a pu être, de ce qui n'a pas été et de ce qui ne sera pas. Les derniers rayons du soleil refroidissent l'âme.

Il y a déjà un certain temps que les derniers rayons du soleil se sont cachés vers l'Occident. La nuit est de plus en plus présente, elle occulte le Sens, faisant oublier le questionnement sur l'être.

L'écoulement du temps

L'histoire est un continuum produit par les générations qui luttent pour le pouvoir et se remplacent les unes les autres. Lorsque la génération au pouvoir vieillit et meurt peu à peu, d'autres, plus jeunes, s'y substituent et d'autres, encore plus jeunes, luttent contre ceux qui sont au pouvoir. Nous parlons du Moment Historique pour saisir ce continuum et essayer de comprendre d'où nous venons et vers où nous allons. Le moment historique est une abstraction dans laquelle on photographie un instant du temps, dans lequel vivent en même temps et agissent différentes générations : celle qui naît (1), celle qui se prépare (2), celle qui lutte pour le pouvoir (3), celle qui est au pouvoir (4), celle qui est poussée du pouvoir (5), celle qui meurt (6).



Plusieurs générations forment donc le Moment Historique. Plusieurs moments historiques forment une époque. Plusieurs époques un âge. Ortega y Gasset nous enseigne que nous pouvons distinguer trois âges dans une civilisation : l'âge traditionnaliste, l'âge rationaliste et l'âge désillusionné.

Le premier âge, celui de la Tradition, se caractérise par son attachement à une vérité révélée. La vie gravite autour de la religion, de dieux, de leurs commandements et de leur église. Le futur désiré est empreint de la nostalgie du "passé perdu". À l'aube des civilisations, nous pouvons noter la connexion avec une source pourvoyeuse de sens. Une nouvelle civilisation est une nouvelle spiritualité qui commence à exprimer sa créativité dans le monde des hommes.

Le deuxième âge est celui de la Raison. Par elle, on espère parvenir au monde des utopies. Les grands idéaux sont créés et l'on prétend que la réalité s'ajuste à la raison par le biais des révolutions. Le futur est pensé et se construit à travers la révolution. Le regard est mis sur le futur, la science et la technique, toutes deux comme produits de la raison et outils pour transformer le monde.

Le dernier âge est celui de la Désillusion, durant lequel ni la tradition ni la raison ne peuvent nous approcher du monde voulu, du bonheur et de la liberté. L'âme se désillusionne et perd l'espérance dans le futur. La conscience commence à regarder le ciel à la recherche de quelque chose de magique qui pourrait ébranler sa solitude. Voici la description que fait Ortega y Gasset dans l'épilogue de *Le Déclin de la Révolution* pour décrire cet âge désillusionné :

Ayant échoué dans sa tentative idéaliste, l'être humain est complètement démoralisé. Il perd toute foi et ne croit plus ni en la tradition, ni en la raison, ni en la collectivité, ni en l'individu. Ses ressorts vitaux se relâchent parce que ce sont en définitive les croyances que nous nourrissons qui les maintiennent tendus. Il ne maintient pas l'effort suffisant pour soutenir une attitude digne face au mystère de la vie et de l'univers. Commence alors le règne de la lâcheté, un phénomène étrange qui produit la même chose en Grèce qu'à Rome et n'a pas été souligné de manière juste. Le courage se transforme en une qualité insolite que seuls quelques-uns possèdent. La bravoure devient une profession et ses professionnels composent la soldatesque qui se dresse contre tout pouvoir public et opprime de manière stupide le reste du corps social. Cette couardise générale prend germe dans les interstices les plus délicats et les plus intimes de l'âme. On est lâche pour tout. L'éclair et le tonnerre épouvantent à nouveau comme dans les temps les plus primitifs. Personne n'a confiance que l'on peut triompher des difficultés grâce à son propre courage. On ressent la vie comme un terrible hasard, au sein duquel l'homme dépend de volontés mystérieuses, latentes, qui opèrent

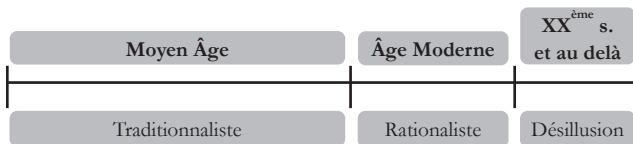
selon les caprices les plus puérils. L'âme avilie n'est plus capable d'offrir résistance au destin et cherche dans des pratiques superstitieuses les moyens de subordonner ces volontés occultes. Les rites les plus absurdes attirent l'adhésion des masses. À Rome, s'installent, puissantes, toutes les divinités monstrueuses de l'Asie qui avaient été dignement dédaignées deux siècles auparavant. En somme, l'esprit incapable de se maintenir par lui-même, cherche une planche de salut pour se sauver du naufrage et scrute alentour, avec un regard de chien battu, quelqu'un pour le sauver. L'âme superstitieuse est, en effet, le chien qui cherche un maître. Personne ne se souvient plus des gestes nobles et fiers, et plus personne ne comprend l'impérialité de liberté, qui résonna durant des siècles. Bien au contraire, l'être humain ressent une soif incroyable de servitude. Il veut servir avant tout. Un autre homme, un empereur, un sorcier, une idole. N'importe quoi plutôt que sentir la terreur d'affronter, solitaire, avec son propre cœur, les rugissements de l'existence. Peut-être que le nom le plus propre pour correspondre à l'esprit qui commence après l'échec des révolutions est celui d'esprit servile.⁵

La durée de ces périodes n'a pas une chronologie exacte, étant données les variations dans l'accélération du temps historique. Que cette accélération soit en augmentation signifie que les valeurs et les croyances d'une époque ont besoin de chaque fois moins de générations pour se consolider et s'user. Le Moyen Âge par exemple, âge traditionaliste d'Occident, eut une durée d'environ 1000 ans ; l'âge rationaliste, en revanche, de 300 ans.

⁵ Ndt : traduction par nos soins.

L'âge actuel, celui de la Désillusion, prendra certainement beaucoup moins de 300 ans à se compléter, étant donnée la rapidité avec laquelle se créent et se défont les us, coutumes, valeurs et croyances.

Âges traditionnalistes, rationalistes et désillusionnés en Occident :



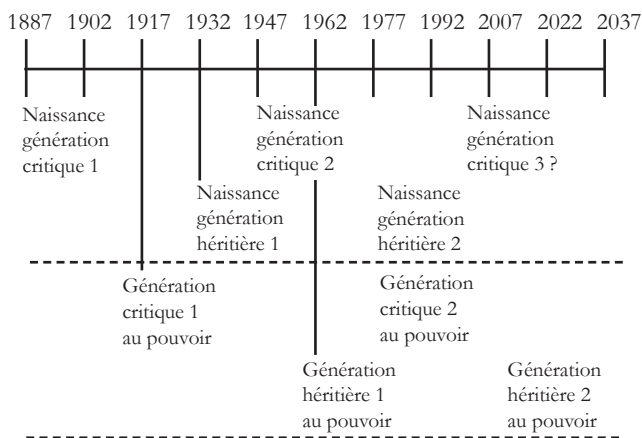
Il y a une génération critique qui marque le changement d'époque. C'est celle qui naît au moment où les us et coutumes de la société perdent de leur vigueur et tombent en désuétude. Autrement dit, les valeurs et les croyances de l'époque se trouvent en crise. C'est une génération en quête de nouvelles réponses. Elle formule des questions mais les réponses ni ne se trouvent ni ne sont encore installées dans le paysage social. La génération critique s'exprime 30-40 ans après sa naissance, lorsqu'elle arrive au pouvoir (pouvoir au sens large et pas seulement politique). Son paysage de formation est la recherche de quelque chose, même si l'on ne sait pas très bien ce dont il s'agit.

Une génération héritière naît lorsque se sont installés dans les paysages les nouveaux us et coutumes de l'époque. C'est celle qui trouve ou hérite des réponses que la génération critique a recherchées, celle qui formule quelque chose de nouveau que celle-là n'a pas réussi à entrevoir.

L'amplitude d'une génération, c'est-à-dire le cycle durant laquelle elle agit jusqu'à s'installer au pouvoir, peut être évalué à environ 15 ans.

Désillusion en Occident

Âge de la désillusion en Occident



La génération au pouvoir est formée dans un "paysage social et historique" d'environ 30 ou 40 ans avant le moment où elle arrive au pouvoir. Ce point est d'importance capitale car la dynamique historique se produit par la lutte entre les différents paysages de formation. La génération au pouvoir est toujours conservatrice et essaie d'imposer le paysage d'un monde qui n'existe déjà plus. La génération qui lutte pour le pouvoir change le scénario social dans cette tentative et lorsqu'elle parvient

au pouvoir, elle aussi veut essayer d'imposer son paysage qui, à son tour, a cessé d'exister. Nous parlons d'un temps social en mouvement. La distance entre les valeurs et les croyances du paysage de formation d'une génération, avec les valeurs du monde qui lui correspond au moment d'occuper le centre social, est aujourd'hui si grande que l'accélération du temps historique peut prendre un rythme imprévisible.

Aujourd'hui, nous nous rapprochons de l'Âge de la Désillusion. La tendance à la concentration de pouvoir et de richesse et la destruction des vieilles institutions qui mettent un frein au capital global, débouchera finalement dans la dernière époque de l'Âge de Désillusion de la civilisation occidentale : l'empire mondial.

Tandis que nous rédigeons cet essai aux débuts de l'année 2001, tout semblait indiquer que ce serait la culture occidentale qui serait appelée à se constituer en premier empire mondial. S'il est vrai que des cultures très distinctes vivent avec la culture occidentale (Chine, Inde, Japon, Islam, Indo-Amérique), c'est l'Occident qui a le pouvoir politique, économique et militaire pour dominer les autres. Durant l'Âge traditionnaliste et l'Âge rationaliste, le centre de la civilisation a été l'Europe. Aujourd'hui, à l'Âge de la Désillusion, le centre de pouvoir s'est déplacé aux États-Unis, un peuple neuf, presque sans histoire, qui s'est fondé sur l'apogée de la technique (invention européenne) et a basé sur elle son action et son pouvoir.

Cependant, trois années seulement se sont écoulées depuis le début de cette étude, et si l'on observe et l'on tient compte des réactions aux attaques terroristes de New-York, de l'invasion des États-Unis en Irak, de la

croissance de la Communauté Européenne vers les pays de l'Est, du spectaculaire développement économique de la Chine, de la prolifération de la puissance nucléaire partout, il semblerait que se soit éloignée pour ce pays la possibilité de se transformer en épicentre de l'empire mondial. Peut-être que ce phénomène de concentration s'est produit de manière polycentrique dans différentes régions de la planète, en ayant pour centre, en plus des États-Unis, l'Europe, la Russie, la Chine et l'Inde. Par ailleurs, l'Islam, convulsionné par l'agression occidentale, établi non seulement en Afrique mais aussi en Europe et en Asie, pourrait se transformer également en un pôle du pouvoir dans ce nouveau scénario mondial.

Nous pouvons reconnaître le commencement de l'Âge de la Désillusion en Occident lors du surgissement du nazisme, du stalinisme et de la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki. Nous parlons de la génération d'Hitler, Staline et Truman mais c'est aussi celle d'Ortega y Gasset, Heidegger, Sartre et Picasso. Comme date de référence, nous pouvons fixer le début de la Désillusion en 1887, car c'est à ce moment-là que naissait la génération qui arrivera au pouvoir durant la seconde guerre mondiale. À cette date, Ortega y Gasset avait 4 ans et Hitler 3 ; nous parlons de la fin du XIX^e siècle.

L'échec de la Raison (Âge rationaliste) devient évident avec les idéologies irrationalistes qui occupent la scène sociale aux débuts du XX^e siècle, idéologies qui finiront par déclencher la guerre la plus monstrueuse de toute la période historique étudiée. Par ailleurs, la raison physico-mathématique produit le danger d'extinction de toute la race humaine, et la philosophie s'arrête à

la phénoménologie, l'existentialisme et la raison historique. À partir de ce moment, la philosophie commence à décliner et perd la vision de processus jusqu'à presque disparaître.

Lorsqu'en Europe l'âge des révolutions était déjà passé, celles-ci venaient de commencer en Amérique latine. Le monde n'était toujours pas syntonisé ni globalisé. La révolution cubaine et la théologie de la libération avaient l'arrière-goût du nouveau monde, l'Amérique, d'une époque déjà morte. Dans la guérilla des années 60, on reconnaît un romantisme irrationnel propre à la Désillusion. C'est dans l'expression simultanée sous différentes latitudes du phénomène jeune des années 60 et l'arrivée du premier homme sur la lune qu'on reconnaît le changement de cette époque. Commence alors l'époque de la "globalisation".

Nous pouvons distinguer comment la "globalisation" s'exprime clairement dans les années 80. La conscience devient pragmatique, avec une vision à court terme, anti-historique. La technologie de communication relie tous les points de la planète. L'argent se transforme en valeur et vérité. La technologie se déploie dans toute sa splendeur. À la fin des années 80, l'Union Soviétique s'écroule. La bipolarité qui dominait la scène mondiale après la guerre s'arrête et commence, sans contrepoids, le chemin vers le premier empire mondial. La décennie 90 est un moment de maturité de la globalisation. La conscience désillusionnée (pragmatique) est à son apogée : "la fin de l'histoire".

La génération née entre 1950 et 1965 est celle qu'on appelle nouvelle droite ou nouvelle gauche. C'est la génération de la pilule contraceptive, de la lutte contre la morale établie, de l'imagination au pouvoir, qui déplace la génération formée au sein de la seconde guerre. Si le pragmatisme occupe la scène sociale au moment de Ronald Reagan et Margaret Thatcher, avec la génération suivante au pouvoir, ce phénomène s'étend et se consolide. Les membres de cette génération (née entre 1950 et 1965) sont une espèce de libres-penseurs, pragmatiques et déstructurés, sans système de pensée qui leur donne un fondement, ni à droite, ni à gauche. Ils prendront des décisions à court terme. Leur horizon n'est même pas leur propre temps de vie mais leur période parlementaire ou leur période de gérance. Le monde expérimentera le danger.

Génération du Moment Historique en 2001

| Génération | Période | Moment |
|---------------------------|-----------|---------------|
| Celle qui naît | 1996-2010 | |
| Celle qui se prépare | 1981-1995 | Internet |
| Celle qui lutte | 1966-1980 | Globalisation |
| Celle qui est au pouvoir | 1951-1965 | Après-guerre |
| Celle qui a été remplacée | 1935-1950 | Totalitarisme |

À cette génération au pouvoir s'oppose celle née dans les années 70 et même plus clairement celle née dans les années 80, celles qui ont reçu comme paysage de formation la plénitude de la globalisation qui, de fait,

était pour elles, comme une donnée naturelle. Ces générations feront pression sur les gouvernements régionaux, sur les accords interrégionaux, sur les institutions globales, sur les technologies de contrôle global. Comme nous le savons, il s'agira d'imposer son paysage de formation. Mais pour ce moment, dans le corps social les valeurs, us et coutumes seront remplacés. Dans quelle direction ? Probablement vers une militarisation croissante et l'acceptation du pouvoir impérial.

Direction ou sens de l'histoire

Les civilisations sont les tentatives d'un ensemble de peuples à traduire l'être dans le monde.

Dès le commencement, l'effort humain a été de se transformer pour gagner en conscience et en liberté. L'Histoire est le récit de comment l'humain a gagné de l'espace en se libérant de la nature et de l'animalité qui le conditionnait et l'emprisonnait.

Les civilisations commencent lorsque l'être humain prend contact avec une vérité profonde, une révélation de l'être. Elles commencent leur processus pour traduire dans la construction sociale cette vérité révélée.

Toutes les civilisations, au début séparées les unes des autres, ont échoué dans leur projet mais ont conflué dans leur processus, en se rapprochant et en constituant une société globale dans laquelle tous les recoins de la planète se retrouvent unis et en communication.

Aujourd'hui, nous sommes proches de l'échec de l'Occident, la dernière des civilisations primitives.

Nous sommes sur le point d'assister à ce qu'elle parvienne à l'état d'empire et que commence son déclin.

L'échec de l'Occident est en même temps le prélude à l'irruption d'une nouvelle révélation de l'Être pour la conscience désillusionnée. La première civilisation planétaire fera sa tentative dans l'histoire pour réaliser la société véritablement humaine, la nation humaine universelle.

C'est le mouvement des générations qui construit l'histoire. La génération qui accède au pouvoir tente de formaliser dans la société les valeurs et les croyances qui ont pris racine en elles lors de leur enfance et de leur jeunesse.

Il est très probable que nous soyons proches de l'apparition d'une nouvelle génération critique qui marquera le changement d'époque et qui cherchera à sortir du désespoir et du non-sens. Nous ne savons pas avec précision si cette génération va apparaître ou est déjà apparue. En tous cas, cet événement montre l'urgence d'installer dans le paysage social la possibilité de la civilisation planétaire et de l'idéal d'une nation humaine et universelle, idéaux qui peuvent servir de phares orienteurs dans l'irruption de cette génération critique à qui il reviendra de s'exprimer durant le déclin définitif de l'Occident.

La possibilité de la civilisation planétaire est le paysage que nous avons à offrir à la génération critique qui est en train de naître ou naîtra bientôt.

L'EXTERNITÉ⁶

*L'identification. La matérialité. Le corps.
Le Moi. Rêve et réalité.*

Gisent ici ceux qui crurent avec certitude
Avec Épicure et tous ses suiveurs
Que l'âme meurt avec le corps mort.

Sixième cercle de l'enfer de Dante.

L'identification

Pourquoi est-il si difficile d'expérimenter du sens dans la vie ?

Parce que tu es collé à l'externité. Ton être adhère aux stimuli et aux circonstances, et se confond à eux. Alors tu n'es déjà plus car tu es la chose, le stimulus, la circonstance.

Serais-tu perdu ?

Serais-tu caché dans la quotidienneté pour ne pas être découvert ?

Te sentirais-tu comme un étranger qui déambule dans le monde sans savoir ce que tu fais ici ni où tu vas ?

⁶Ndt : *externidad* en espagnol : ce terme étant un concept de l'auteur, nous le suivons dans sa création.

Regarde autour de toi : tous semblent savoir quelque chose que tu ignores. Les autres ne se sentent pas étranges, ni ne se cachent, ni n'ont peur. Ils n'ont pas cette peur de vivre qui parfois s'empare de toi.

Je marche dans le brouillard de ma vie, je me dirige vers les seuls lieux que je parviens à apercevoir. Ces lieux que m'indiquent les autres qui semblent savoir se mouvoir dans la brume. Je m'affaire à cela en croyant que ceci est ma vie. Dans un brouillard si dense que je remarque à peine qui sont ceux autour de moi. Je marche dans le brouillard, tout s'estompe et vient le moment où seule une vapeur épaisse m'enveloppe. Un frisson de peur me parcourt, je marche à tâtons et je ne vois rien qui accroche mon regard, rien qui confirme que j'avance. La peur se transforme en asphyxie, la panique me fait son prisonnier. Je cours, en essayant de fuir. Finalement, quelque chose me fait trébucher. Je m'y accroche. Je le tiens, je crois que c'est ça ma vie, je ne le lâcherai pas, je ne le lâcherai pas. J'allais comme ça, dans le brouillard, en m'agrippant à toute chose qui pourrait atténuer ma peur. Ma famille, mon travail, ma profession, ma cause, mon aimée. Je me mêlais à eux à tel point que je ne savais pas qui j'étais ni qui ils étaient.

Les situations m'emportaient comme le fait le vent avec les herbes sèches. Ainsi, telle une feuille d'automne collée à la paroi d'un rocher, j'adhérais aux stimuli, aux situations, et il me semblait qu'il n'y avait qu'une seule chose : moi et le stimulus, moi et la situation, moi et la circonstance. Quand le temps s'accélérait, des stimuli, des situations et des circonstances commençaient à

tourner très rapidement et la force centrifuge m'expulsait en me laissant tomber, sans but, en m'amenant à chercher avec désespoir un nouveau rocher auquel m'accrocher.

Ceraï était jeune et vivait dans les flancs des montagnes. Lorsque Ceraï naquit, les dieux de la montagne descendirent des sommets enneigés et lui remirent les trésors les plus précieux. Ils lui confièrent l'amour, la bonté et la sagesse.

Un jour, Ceraï cheminait au bord d'un ruisseau, en écoutant les pierres s'entrechoquer les unes aux autres dans les eaux de la cascade, lorsqu'il vit une jeune femme dont les yeux et le charme le captivèrent. À l'instant se réveilla en lui l'amour qu'il portait à l'intérieur. Soudain, l'amour de Ceraï, alors timide et rougissant, portait un nom. Nocoï est la maîtresse de mon amour, se dit Ceraï.

Poursuivant son chemin, il rencontra un ancien qui lui lut un livre. Un vieux livre, de noble allure et dont les pages étaient un peu flétries. Ceraï prit le livre et commença à lire et tout ce qui était dit là réveillait les vérités que lui avaient offertes les Dieux. Ceraï se dit : voilà la sagesse.

Il continua son chemin par la rivière, sautant de rocher en rocher, lorsque soudain il trébucha, tomba dans la rivière et fut emporté par le torrent. Un homme le repêcha, l'obligea à respirer, alluma un feu pour le réchauffer et avant qu'il ne parte, lui offrit son manteau. Voilà la bonté, pensa Ceraï.

Lorsqu'il eut 25 ans, les dieux descendirent des sommets pour voir ce qui était advenu de leurs cadeaux.

L'amour ? s'exclama Cerai, non, ce n'est pas vous qui me l'avez offert, c'est Nocoï qui me l'a donné.

La sagesse ? Non, ce n'est pas vous qui me l'avez offert, c'est ce livre qui contient la sagesse.

La bonté ? Non, c'est dans l'homme qui m'a sauvé de la rivière que réside la bonté.

Et les dieux eurent pitié de Cerai car il avait bien les cadeaux mais il n'avait pas les yeux pour les voir et il lui restait un bien long chemin à parcourir pour apprendre à voir.

La matérialité

Pourquoi est-il si difficile d'expérimenter du sens dans la vie ?

Parce que tu es éternité et que tu attends que l'éternité te transforme.

Tu attends que la réponse à ta question te parvienne depuis le dehors de toi.

Réel est ce que voient mes yeux, réel est ce qu'entendent mes oreilles, réel est ce que sent mon odorat.

Je me lève en fronçant les sourcils face à toi et je tape la table qui nous sépare, en répétant au rythme des coups : « ce-ci-est-la-ré-a-li-té-mon-ami-tu-com-prends ? »

Touche avec tes doigts cette table, sens le frottement du bois et l'odeur du pin avec lequel elle a été fabriquée, écoute la percussion du son qui entre par tes oreilles et te fait trembler !

Ça, c'est la réalité, tout le reste c'est du décor, de la parure, des choses superflues dont la réalité ne peut se passer.

Le réel est matériel ; le matériel est réel. Tout le reste est fantaisie de la tête. C'est bien, nous concédons, avec la pédanterie du cas, que ces historiettes sont importantes pour la "vie intérieure", mais nous n'allons pas confondre l'intériorité avec la réalité. Ainsi donc cette table est réelle.

Mais cette table pourrait-elle exister, être réelle, si un être humain ne l'avait imaginée au préalable ? Non, elle ne pourrait pas, elle n'aurait jamais été construite, personne n'aurait coupé le sapin pour en tirer le bois et personne n'aurait taillé et assemblé ce bois pour en faire cette table. Mais cette image n'a jamais occupé un espace dans le monde externe, personne ne pouvait la toucher de ses mains et expérimenter son frottement. Cependant, si cette image n'avait jamais existé dans la conscience de quelqu'un, cette table n'aurait jamais été produite. Ceci a d'énormes conséquences. Cette image qui n'a jamais occupé d'espace physique, cette image produite dans la conscience humaine dans un temps passé, dans un passé peut-être proche, peut-être lointain, cette image a réussi à prendre forme en dehors de la conscience et à se matérialiser. Et maintenant, je peux mesurer cette table, connaître son poids et son ancienneté.



Il est impossible que tu arrives à la table sans qu'il y ait eu son image dans la conscience. Plus encore, d'en affirmer la réalité seulement comme matérialité ou comme

externalité, je la dépossède d'une part fondamentale de son être. Je la dépossède de cette conscience qui l'a conçue et l'a représentée dans une image ; je la dépossède de l'intention que cette conscience avait lorsqu'elle l'a conçue ; je la dépossède de la merveilleuse capacité humaine de transférer cette image – qui n'existe pas dans le temps et dans l'espace, mais qui existe dans un temps et dans un espace de la conscience – dans l'existence, dans le monde externe matériel, dans un temps et un espace finis.

Cette réalité que je capte avec les sens est seulement une partie de la réalité. C'est la partie la plus grossière, celle que les sens sont capables de percevoir. Les sens captent l'externalité du réel. À confondre la réalité avec ce que captent mes sens, je vis comme dans un rêve en croyant que l'externalité est tout. À ne pas pouvoir capter dans les objets leur historicité et leur subjectivité, je me perds en eux et n'expérimente pas de sens.



Sur notre table, il y a une tasse. Je la prends, je l'agite, je peux la renverser, la briser. Maintenant j'observe la tasse et je pense à quelqu'un, une personne quelque part dans le monde, qui a imaginé cette tasse, qui a cherché l'argile, qui la modelée plusieurs fois jusqu'à parvenir à faire l'objet qu'il recherchait. Ensuite, il l'a mise au four, il l'a soumise à haute température, il a dessiné dessus quelque chose qu'il voulait exprimer, il a cherché des terres de couleur, il l'a peinte et il s'en est passé du temps avant que ceci n'arrive là sur la table. L'odeur de

café se propage et me transporte vers ces vieux rêveurs qui traversèrent l'océan, cherchant le paradis terrestre, et arrivèrent en Amérique en apportant cette plante que nous savourons aujourd'hui. Toute cette histoire et cette subjectivité ne sont pas captées par les sens... et j'étais sur le point de détruire une tasse qui est maintenant pleine de significations et de contenus.

Les sens voient seulement l'aspect le plus externe du réel.
Que vois-tu quand tu regardes un être humain ?

Des corps, beaucoup de corps, vêtus, nus, de couleurs, des corps qui sont là aujourd'hui mais qui demain seront des aliments pour les vers ou des cendres ou de la poussière. Vois-tu le lien entre un être humain et un autre ? Avec quel sens perçois-tu le lien qui unit un couple par exemple, ou deux amis, ou un père et son fils, ou un esclave et son maître ? Quel est le sens pour percevoir l'humain ?

Les sens voient seulement l'aspect le plus externe de l'humain, ils voient son corps, ils entendent les sons que le corps émet, l'odeur qu'il exhale, la douceur de sa peau mais ils ne perçoivent pas l'humain.

Le moi

Pourquoi est-il si difficile d'expérimenter du sens dans la vie ?

Pourquoi crois-tu que tu es ce que tu appelles "moi" ?

L'affirmation du moi est un chemin qui a une saveur de sens mais qui conduit à la souffrance. J'ai besoin qu'on

me reconnaisse en tant que moi. Le moi expérimente des problèmes s'il n'y a pas de regards qui le reconnaissent en tant que moi. Moi a un nom, une identité mais surtout il a les autres qui le reconnaissent en tant que moi. Moi expérimente la peur de l'extinction et fait beaucoup de choses pour ne pas s'éteindre. Moi rappelle aux autres qu'il existe. Moi a des propriétés, il a un espace, il a un âge, il a un temps (petit mais il en a un). Moi a des personnes qui l'aiment, d'autres qui le détestent, il a une femme, des enfants. Moi a peur qu'on l'oublie, il a peur qu'on lui enlève l'espace, il a peur qu'on lui enlève le temps. Il a peur qu'on lui enlève le corps. Moi sans le corps meurt. Moi a très peur. Moi croit qu'il ne mourra pas, que le corps survivra et qu'il sera toujours avec lui. Parce que Moi est très important. Moi prend de l'espace. Moi existe dans les mémoires des autres qui le reconnaissent et lui disent : « Salut, Toi. Comment ça va, Toi ? Ça gaze, Toi ? Pousse-toi, Toi. Tu me déranges Toi. Je t'aime Toi. Tais-toi. Mais comme tu écris bien, Toi. »

Moi a un espace dans la mémoire des autres qui le reconnaissent en tant que Toi. Moi a peur de l'oubli. Cet oubli est ce qu'il appelle solitude. Moi a très peur de la solitude, parce que les autres ne sont pas là pour lui concéder cet espace dans la conscience, cet espace dans la mémoire. Cet espace dans l'existence !

Moi produit, Moi est utile. Moi occupe un espace dans l'engrenage social. Moi est utile pour les autres parce qu'il produit, crée, fait des pages webs, cherche des étoiles dans de gigantesques télescopes, transporte des passagers, crée des œuvres artistiques. Moi est utile

à la société et la société lui donne de l'argent pour qu'il prenne soin de son corps, pour qu'il nourrisse son corps, lui donne du plaisir.

L'unique sens que peut expérimenter le Moi est l'allégement de sa terreur, l'augmentation de la sécurité, c'est le plaisir du corps. Moi peut construire pour être en sécurité. Moi peut détruire pour se sentir en sécurité. Moi veut assurer son existence.

Moi veut acquérir des espaces, conquérir la mémoire des autres, Moi s'approprie les autres moi, et les autres corps. Et le Moi grandit et grossit, grossit...

moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi...

...quelle que soit l'action que fait le "moi". Toute chose que fait Monsieur Moi porte le cachet du Moi, porte la marque de sa recherche de sécurité, de la peur de la mort. Ce parcours du Moi est souffrant, très souffrant, essentiellement souffrant, puisqu'il est menacé de disparaître en permanence. Le cheminement du Moi est un chemin de ronces.

Moi a des problèmes.

Il concentre tout et ne permet pas qu'aucune sensation, stimulus ou souvenir lui échappe. Ce moi est un concentrateur qui maintient une unité psychologique, une "identité". Je vois, je entends, je pense, je sens.

Le moi concentre ce que je perçois, ce que je sens, ce dont je me souviens, ce que je fais, le moi concentre tout.

Lorsque le corps meurt, je ne perçois plus et une partie du moi meurt. Lorsque le corps meurt, je ne me souviens plus et une autre partie du moi meurt. Lorsque le corps meurt, je ne ressens plus et encore une autre partie du moi meurt. Lorsque le corps meurt, je ne fais plus. Lorsque le corps meurt, meurt le Moi.

Est-ce que je suis seulement Moi ?

Si à l'intérieur de moi-même, il y avait une région, un quelque chose, auquel ce moi n'aurait pas accès et bien sûr dont il ignorerait la présence... Si ce quelque chose existait au-delà de ce qui est corporel, il faudrait qu'il donne des signaux qui ne peuvent être structurés depuis la conscience et ne pourraient être attrapés par le moi. Ces signaux qui émettraient ce quelque chose ne pourraient être conçus à l'intérieur du concept de mon "appartenance". Même si l'on empêchait le moi d'arriver là, la conscience pourrait capter ces émissions et les traduire d'une façon ou d'une autre. S'il existait une telle région psychologique, nous aurions alors besoin d'un mode d'accès à cette région, une façon de l'expérimenter.

Comment puis-je communiquer avec toi, avec ton moi à toi attrapé dans le monde de la contradiction, endolori sans pouvoir connecter avec le sens qui pourrait transformer et teinter ta vie ? J'essaie de communiquer et je me retrouve avec toi, avec moi, avec toi, avec ce qui attrape tout, avec le plus grand égoïsme, ego-moi, moi-isme, le grand concentrateur d'énergie, le trou noir par excellence. Ce trou noir qui ne laisse pas même la lumière échapper à la force de sa gravité. Ce "moi" se dissoudra lorsque c'en sera fini du corps.

Mais es-tu seulement le moi ? Es-tu seulement concentration, possession, trou noir qui ne laisse rien s'échapper ?

Es-tu seulement non-sens, moi-ego-concentrateur-pour-lui-même ?

Le corps

Pourquoi est-ce si difficile d'expérimenter du sens dans la vie ?

Parce que tu es ton corps et que le corps naît, se fortifie, se dépense, meurt et se désintègre.

Comment pourrais-tu bouger, communiquer, travailler, aimer, exister si ce n'était au travers de ton corps ? Ce corps te conduit, te transporte, te met en communication, ce corps merveilleux. Gros ou maigre, laid ou beau, sain ou malade. C'est dans le corps qu'est l'existence. J'existe, j'existe, j'existe. Je suis vivant et mon corps me conduit par ici et par là. Je t'écris : c'est par mes mains que sortent mes pensées, mes sentiments, ma vie. Je te touche, je t'émeus, tu es vivant, tu existes, tu es un autre corps, tu frémis, je continue de m'approcher.

Que veut ton corps sinon le plaisir ?

Les nécessités s'expérimentent dans le corps ; les désirs s'expérimentent dans le corps. Le corps exige, réclame, fait mal, désire ardemment et désespère de se relâcher, de se détendre, de se satisfaire. Le corps se désespère pour le plaisir.

L'exercice du plaisir est toujours associé à la façon de subir la tension corporelle, de concentrer l'énergie

et de décharger la tension. Cette décharge s'expérimente comme plaisir. Le corps cherche le plaisir, la nécessité cherche sa satisfaction, la tension sa distension, le désir sa rêverie et la rêverie sa réalisation. Et la roue du plaisir et de la douleur tourne et tourne pour ne jamais s'arrêter. La roue recommence à tourner et à chaque tour, le corps est plus vieux, à chaque tour il est plus faible jusqu'à ce que, au détour d'un tour, il ne soit plus là.

La vie se meut en s'éloignant de la douleur et en se rapprochant du plaisir. Cette quête oriente la vie. Ce mouvement vers le plaisir laisse une saveur de sens, une illusion de sens jusqu'à ce que le corps meurt et là, rien ne peut plus expérimenter ces délices.

Rêve et réalité

Je suis tellement identifié à tout ce que je vis, que ce qui m'arrive, je l'appelle réalité. Lorsque je suis plongé dans le sommeil, ce qui m'arrive, je l'appelle aussi réalité.

Il y a des dimensions de l'existence que mes sens ne captent pas. Mes sens sont ouverts au monde et il me semble que c'est le monde qui entre à travers eux. Si mon corps est réveillé, il me semble que la réalité entre par mes sens, et s'il est endormi, il semblerait qu'il ne participe plus de cette réalité.

Si mon corps est réveillé, il capte le monde par les sens, mais ce monde qui entre est affecté par mon existence. Cette affection est due à l'action du corps mû par des choses qui se produisent quelque part en

son intérieur ; une substance psychique, qui n'entre pas par les sens, influe cette extériorité. Ce flux qui sort du corps et transforme le monde n'est pas perçu par mes sens et je crois toujours que c'est seulement l'extériorité qui entre par eux.

Pendant que nous dormons, nous ne sommes pas capables de reconnaître les images oniriques comme provenant de l'intériorité et nous croyons que ce sont des perceptions. Rien durant le sommeil ne nous fera supposer que nous sommes en train de rêver. Nous nous identifions à tel point à ce que nous rêvons que nous le prenons pour la réalité. Nous écoutons, nous regardons, nous sentons, nous marchons, nous volons et nous chevauchons des dinosaures, nous expérimentons tout type de sensations et pourtant aucune d'elles n'entre par les sens.

Tant dans le sommeil que dans la veille, la charge de vérité avec laquelle j'expérimente ce qui m'arrive est totale. En veille, je crois que mes perceptions sont le seul produit du monde externe, sans me rendre compte qu'elles ont à voir avec les sensations et avec la mémoire. Nous sommes sûrs de capter la réalité parce que nous ne pouvons reconnaître de quelle façon les rêveries teintent constamment notre vision du monde. Ignorants de ces choses et complètement identifiés aux images produites par la conscience, notre manière d'être est finalement très hallucinatoire.



Lorsque nous nous réveillons du rêve, nous pouvons alors savoir que nous étions endormis, mais il n'était pas possible de le savoir tant que nous dormions. L'état de veille, bien qu'il soit très différent, a des aspects qui ressemblent à l'état de conscience endormie : nous sommes complètement persuadés des perceptions et nous passons par-dessus le fait qu'elles sont teintées par les rêveries et la mémoire. Par ailleurs, tout ce que nous percevons est submergé dans un système de croyances si profondément enracinées que nous n'avons aucune notion de comment elles opèrent sur la perception. Enfin, malgré le fait que l'irruption de mondes non perceptuels est plutôt très habituelle, la conscience tend à nier la réalité de ces mondes, abritant par là-même la croyance dans la mort, et c'est pour cela que la vision du réel est teintée de la croyance en la mort.

Imagine qu'un jour, alors que tu vas au travail, tu expérimentes une force qui t'enveloppe. Il te semble pouvoir la toucher du doigt si bien que tu caresses l'air autour de toi. Imagine que tous tes mouvements te semblent répondre à une loi de vie qui a une énergie si impressionnante que lui résister est plus ridicule qu'absurde. Imagine que, tandis que tu continues de te diriger à ton travail, une joie énorme s'agite à l'intérieur de toi, et que cette force semble charger l'atmosphère partout où tu passes. Pour un instant, tout va bien, comme si tu traversais le non-temps. Quelque chose te secoue, te "réveillant" et tu vois que tout a à voir avec toi, que le moindre mouvement est d'une certaine façon en lien avec toi. Tu continues de marcher vers

ton bureau et il te semble maintenant que non seulement tout a à voir avec toi mais aussi avec l'emplacement d'où tu regardes et que, dans ce qui est regardé, on voit la même chose en toutes choses, la même chose en tout, tout en un. Tu sens ta respiration et ne peux plus dire un mot, et une vague de remerciement te submerge.

Imagine qu'après cela, ta conscience lucide sente que quelque chose en elle est resté connecté à cette force, à ce qui est vivant, à ce qui s'est exprimé. Ta conscience lucide observe comment ce quelque chose en elle sort de son monde et construit cet autre-là. Penser à la mort est alors hors de propos. C'est comme craindre un grain de sable au milieu d'un désert de dunes. Alors tu sais que la réalité tient beaucoup du rêve et pour un moment, tu prends contact avec le faiseur de rêves et de destins.

L'INTÉRIORITÉ

*Monde interne. Force intérieure.
Guides. Modèles. Les autres.*

Monde interne

Le corps semble être la séparation entre l'externe et l'interne, du corps vers dehors et du corps vers dedans. Le corps même est-il dehors ou dedans ? Le corps, perçu par les sens, est dehors. Le corps est confondu et fondu avec la personne qui l'utilise. Cet être humain qui est devant moi, où est-il ? Au-dehors de moi étant donné que je vois son corps au-dehors de moi. Lorsque je vois un corps, je le vois depuis mes sens, de la même façon que je vois la table ou la tasse. Je perçois seulement un aspect de sa réalité : son externité. Qui est la personne qui habite dans ce corps et où est-elle ? Serait-elle à l'intérieur de ce corps ? Où ça dedans ? Quel est ce dedans ? Si la personne est "au-dedans" du corps, que signifie ce dedans ?

Je te regarde et je me dis que tu es dans le corps que je suis en train d'observer, dedans ton corps. Mais ce "dedans" continue de me sembler au-dehors de moi. Si je suis dans mon "dedans" et que tu es dans ton "dedans", alors qu'est-ce qui est dehors ?

Où sont l'amitié, la solidarité et l'amour ?

Où est la haine ? Où est la vengeance ?

Où est l'espérance ?

Là, il y a mon ami, avec qui j'ai partagé une partie de mon histoire. Où est cet attribut que je lui donne en l'appelant "mon ami" ? Dans ses vêtements, dans son corps ? Où ?

Nous vivons de telle façon qu'il nous semble que tout provient du dehors, que tout ce que nous captions, c'est à travers les sens et c'est cela que nous considérons comme réel.

Toutes les vérités fondamentales pour l'existence sont dans le monde intérieur. C'est dans ce monde que nous devons trouver la réponse à nos aspirations. Mais voilà que ce monde est totalement dégradé. Dans le monde intérieur, on trouve l'humain et le Sens. Le divin y tient là sa demeure. Et c'est là que se trouvent également les brumes de l'oubli. Il y a là le passé, tout le passé, de l'aube des premiers temps et des tables du destin. Toutes les aspirations se trouvent dans ce monde, en attente qu'un regard les illumine et les transporte dans le monde extérieur.

Le monde intérieur a été constamment dégradé et dévalorisé. Cette dégradation commence en le cataloguant comme irréel ou imaginaire, puis en tant que monde inconscient où habitent des forces instinctives qui dominent la liberté humaine. Son irruption est associée à une distorsion du réel. On l'a placé sur un plan secondaire

par rapport au monde objectal, presque comme quelque chose qu'il faut malheureusement prendre en compte pour se débrouiller parmi les objets, qui sont ce qui importe réellement.

Tout ce qui provient du monde intérieur est anesthésié ou est interprété comme quelque chose de secondaire. Quand ce monde émet des signaux plus forts, justement parce qu'il se trouve bloqué, on a tendance alors à considérer ces signaux comme des symptômes de maladie.

Même les expériences mystiques, les expériences de communication avec le transcendant, sont habituellement considérées comme hallucinatoires, comme fuite du monde réel. De temps en temps, on accepte que certains puissent accéder à ces expériences, mais on les accepte en tant qu'expérience de folie momentanée, de laquelle le saint ou le mystique a pu extraire un enseignement utile sans demeurer dans la folie.

Ce monde interne est en éruption, comme un volcan qui expulse du feu et de la matière de ses entrailles sans respecter ce qu'il trouve sur son passage. Rien ne parvient à le contrôler, ni les psychotropes, ni les drogues, ni la technique de communication de masses.

Cette dégradation du monde interne nous a éloignés de la possibilité d'expérimenter le fondamental de notre vie humaine, elle nous a bloqué l'expérience de sens et nous contraint à déambuler dans une vie dépourvue de sens.

Force intérieure

Il y a des forces très importantes à l'intérieur de soi. Des forces qui ne sont pas nécessairement à soi mais qui se trouvent là, dans l'intériorité. Il semblerait que tout ce qui est dans cette intériorité m'appartienne puisque cela ne vient pas du dehors. Mais il se pourrait que dans l'intériorité existent des mondes, des forces, des énergies, des images qui, bien que demeurant en mon intérieur, ne sont pas exactement "à moi" ou ne m'appartiennent pas personnellement.

Accepter cela peut tout changer, peut changer toute ma vie.

Ce qui est au-dehors ne m'appartient pas. Je fais usage des choses pour un certain temps, le temps que je passe par cette vie. Parfois, j'acquies quelque chose, je l'achète. Mais cette appartenance est passagère. Ce qui est dehors ne m'appartient pas, je l'utilise seulement pour un temps.

Ce qui est à l'intérieur ne m'appartient pas non plus. J'en fais usage ou cela s'exprime à travers moi durant un certain temps.

Il y a des forces impressionnantes à l'intérieur, il y a une force qui s'appelle amour et une autre force qui s'appelle espérance. Comment se peut-il qu'il existe des forces si énormes ici, à l'intérieur, si proches, et que nous ne le sachions pas ou que nous ne sachions pas comment les utiliser ?

Espérance : c'est l'énergie des rêves, des idéaux, c'est l'énergie du futur. L'espérance c'est un bain de vie qui

nous fait traverser le temps. L'espérance est vêtue de matin, d'aurore, de soleil levant, de rayons qui réchauffent peu à peu les heures à mesure que passe le jour.

Il y a longtemps, aux origines de l'Occident, les dieux habitaient une montagne appelée Olympe. Un titan nommé Prométhée, touché de la misère dont souffraient les hommes, se rendit à l'Olympe où vivaient les dieux et leur vola le feu, le feu sacré, le feu de la vie, feu qu'il remit aux hommes. Il le conserva à l'intérieur d'une canne pour qu'il ne soit pas découvert et ainsi, lorsqu'il descendit de l'Olympe, personne ne se rendit compte qu'il transportait cette énorme énergie vitale. Les dieux, se sentant trompés, se fâchèrent et voulurent se venger. Lorsqu'ils avaient créé la femme, la belle Pandore, ils lui avaient remis un coffre plein de vertus. Pandore l'ouvrit et les dieux commencèrent à lui voler les vertus. Chaque fois qu'ils volaient une vertu, une calamité arrivait aux êtres humains. Lorsque Pandore se rendit compte de cela, dans son coffre, tout au fond de son coffre, il ne restait que la dernière vertu, l'espérance. Pandore ferma le coffre et cacha l'espérance pour que les dieux ne la volent pas à l'homme, et ainsi les immortels ne purent jamais concrétiser leur vengeance. C'est depuis lors que l'espérance est gardée dans le profond du cœur.

Il y a des forces importantes à l'intérieur de l'être humain. Il y a des principes fondamentaux gardés en notre intériorité. Il y a des êtres qui habitent dans le silence qui est derrière le bruit, dans le fond de la conscience. Parfois ces forces, ces êtres s'expriment à travers les rêves, parfois à travers l'œuvre humaine, parfois à travers nos plus simples actions .

Ces forces, ces principes, cette énergie ne m'appartiennent pas, comme ne m'appartiennent pas l'eau, le feu ou la terre de ce monde, mais ils sont là pour que je les utilise pour un temps, pour écouter leur message et le réaliser dans le monde humain. C'est là que se trouve le plus grand du plus grand, attendant que nous le détections, que nous le sentions, que nous l'exprimions dans la matérialité.

Si tu préfères, tout cela t'appartient comme t'appartiennent les rivières, les océans et les montagnes.

Un rêve, appelé Rêve, parla un jour avec l'homme appelé Homme et lui demanda :

Homme, peux-tu me prendre, me faire tien et me transformer en réalité, dans cette réalité qui entre par tes yeux, par tes oreilles et que tu goûtes dans ton corps ?

Homme accueillit Rêve dans son cœur et l'entoura d'espérance. Alors Homme dit à Rêve :

Il y a là l'espérance pour que tu puisses vivre pour toujours, jusqu'à ce que tu accomplisses ton destin, que tu deviennes Réalité et que je puisse te sentir avec mon corps.

Ainsi, Rêve commença à vivre à l'intérieur d'Homme et Homme le porta un certain temps.

Un jour, Rêve dit à Homme : Homme, je suis fatigué, je ne parviens pas à devenir Réalité et je ne veux pas continuer cette tentative. Je te salue et disparaïs.

Homme souffrit et pleura. Tu ne peux pas partir, tu emporterais l'espérance que je t'ai donnée lorsque je t'ai accueilli dans mon cœur.

Homme regarda Rêve tandis qu'il s'évanouissait, il sentit que l'espérance s'évanouissait avec lui et une plainte surgit comme si on lui liquéfiait l'âme.

Alors un autre rêve appelé Rêve s'approcha de l'homme appelé Homme.

Rêve demanda à Homme de le porter au lieu appelé Réalité. Je ne peux pas, dit Homme, un autre rêve m'a déjà volé l'espérance et s'est évaporé.

Mais si tu peux, dit Rêve, tu peux toujours.

Alors Homme accueillit de nouveau Rêve dans son cœur, l'entoura d'espérance et il conduisit Rêve jusqu'au lieu appelé Réalité. En arrivant à Réalité, Rêve prit congé, remercia et s'évanouit.

Homme regarda Rêve se volatiliser en réalité et sentit que l'espérance s'envolait avec lui.

Alors un autre rêve appelé Rêve s'approcha de l'homme appelé Homme...

Au-delà du non-sens le plus noir, au-delà du vide le plus insidieux, il est une étincelle qui ne s'éteint jamais. Cette étincelle allume le feu qui embrase les rêves et les rêves nous poussent pour que nous les apportions dans le monde externe.

Guides intérieurs

Je voudrais te parler des guides. Ce n'est pas facile. J'ai besoin d'entrer très à l'intérieur et d'appeler mon guide intérieur, lui demander qu'il se rende présent, sentir sa présence pendant que je t'écris, et je voudrais

que, tandis que je t'écris, ton guide le plus intérieur s'approche de toi et t'accompagne dans cette lecture.

Mon guide m'a enseigné à l'appeler, à l'invoquer. Lorsque je le cherche, c'est parce que j'ai besoin de lui. Oh ! Comme j'ai besoin de lui ! Cela ne me plaît pas d'avoir besoin de qui que ce soit, cela ne me plaît pas de déranger qui que soit ; ce qui me plaît, c'est de croire que je peux tout régler seul, je ne veux pas avoir de dettes, je ne veux dépendre de personne, mais certains jours, tout se teinte de désespoir.



Mon monde intérieur est un chaos. Je ferme les yeux et j'écoute simplement mon monologue : les images qui me viennent à l'esprit sont un véritable ouragan de contenus qui s'entrechoquent les uns aux autres, entraînés par la force d'une vague d'énergie. Je cherche la bonté et je trouve l'envie et la jalousie ; je cherche la beauté et je me cogne à l'ennui et au ressentiment ; je cherche la pureté et je me retrouve avec les désirs. Si j'approfondis, tous les désirs de l'imagination sont dans mon imagination.

Quel est ce chaos qu'il y a dans le monde intérieur ? J'essaie de me concentrer et je suis interrompu par mes divagations, qui se répètent encore et encore, sans apporter aucune originalité. Cependant, je t'écris, tu m'écoutes, quelque chose a une direction dans ce chaos intérieur. Il est bien surprenant qu'au milieu de ce monde intérieur chaotique, quelque chose ait une direction. Il est bien surprenant que l'expression externe

de ce monde ne soit pas seulement le chaos et que se construisent des sociétés et des civilisations.

Est-ce que c'est la raison qui ordonne ce chaos et donne direction à l'expression de cette intériorité ? La raison fait sa part, sans doute, mais ce n'est pas seulement la raison. La froide raison ne peut comprendre l'essentiel. Elle le dégrade et, le dégradant, elle se perd dans le non-sens. La raison n'a pas compris ce monde intérieur et c'est depuis la raison que nous le voyons chaotique.



Alors, maintenant que je prends contact avec mon guide intérieur, que dira ta raison ? Maintenant qu'à travers moi, un être va te parler, qui m'accompagnera pour t'écrire et te montrer la manière de trouver le sens, ta raison mettra toutes les résistances et commencera à accélérer la lecture. Observe-toi et ainsi tu parcourras ces pages plus lentement. La raison, pour ordonner le chaos, l'emprisonne et le soumet et, le soumettant, elle se dessèche, perdant l'inspiration, la brillance et surtout le sens. Peu à peu, la raison grandit jusqu'à saisir de nouveau le chaos, jusqu'à pouvoir penser l'impensable. Chaos et raison sont fils d'un même dieu, comme le Yin et le Yang, comme des jumeaux opposés qui se cherchent pour s'aimer.

Lorsque la raison est emportée par le chaos, la superbe et l'arrogance fuient, épouvantées. Je reconnais alors la Nécessité et montée sur elle, j'appelle mon guide.

J'entre dans le chaos de mon monde intérieur et je demande si la bonté se trouve ici. Je parcours ma mémoire, cherchant une expression de la bonté. Ainsi, comme le soleil qui donne sa lumière et sa chaleur à tous, sans demander qui le mérite et qui ne le mérite pas, sans demander qui l'admire et qui ne l'admire pas, sans rien demander, sans rien questionner, revenant jour après jour, je reconnais la bonté de mon guide.



Je vais dans mon monde intérieur et je demande si la Force se trouve ici. Je cherche dans ma mémoire quelque chose de si fort que rien ne puisse l'affaiblir. Quelque chose de si fort qui puisse se maintenir dans la nuit la plus obscure, dans la tourmente la plus tourmentée ; je cherche une intégrité si grande qu'elle ne puisse perdre son calme devant aucun fantôme, une conviction si profonde qu'aucun cri d'épouvante ne l'effraie pas. C'est ainsi que je m'approche de toi, mon guide et que je sens ta force.

Quand doucement tu parais, tes conseils sont chargés de sagesse. Ainsi, de même que le muletier connaît la montagne, comme l'amour reconnaît le bien-aimé, comme sait celui qui sait par expérience, comme sait celle qui me parle après la mort, parmi les voix du chaos de mon monde interne, j'écoute ce que tu dis et c'est à ton calme que je te reconnais.

Alors je t'expérimente, présence, là, entre le tourbillon plein de rumeurs de mes émotions, pensées et sentiments.

Je sens ta présence amie et je te demande qui tu es : Serais-tu le fruit de mon imagination ? Oui et non, me réponds-tu. J'insiste : tu es le produit de mon imagination. J'entends alors : « Mais qu'est-ce que ton imagination ? Pourrais-tu imaginer quelque chose qui n'a pas d'image ? Peux-tu entendre ce qui n'émet pas de son ? Peux-tu sentir ce qui n'a pas de temps ? Alors oui, je suis ton imagination et je ne suis pas ton imagination ».



J'observe que je peux dégrader cette sensation, cette présence, comme un produit de plus de l'intellect, ou bien l'accepter comme un être spécial avec lequel je peux prendre contact dans mon monde intérieur. Oui, tu es mon guide intérieur ! Et quelque chose qui est remerciement naît à l'intérieur de moi, quelque chose qui m'émeut, me trouble un peu, m'envahit lentement. Quelque chose alors, sans bruit intempestif, parcourt, baigne mon être en exprimant un merci.

Avec le temps, guide et moi nous nous sommes mieux connus et nous avons gagné en confiance, comme les amis qui n'ont pas peur de se déranger, s'appellent et se consultent constamment pour des choses importantes mais aussi pour de petites choses. Je construis ainsi la relation avec mon guide et quelques fois, il prend ma main et je t'écris, nous t'écrivons, des paroles qui réveillent en toi des guides profonds, des voix anciennes et des souvenirs futurs.

Modèles

Un ami très cher, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années, me dit : « Viendra le moment où on revendiquera les utopies, pas seulement les mystiques, mais aussi les sociales, et où l'on valorisera ce temps où les rêves étaient à portée de main, comme la pomme sur le pommier. Aujourd'hui, le monde est très réel, continua-t-il, il n'y a pas d'espace pour rêver. »

Je ne sais pas à quel moment tu auras ce livre entre les mains et si le monde réel aura subi les calamités irréelles qui l'attendent ou si elles seront sur le point d'arriver. Comment te dire, cher ami, que ce rêve et cette utopie continueront dans le temps, survivront à notre génération, seront interprétés par d'autres jusqu'à finalement les faire exister dans l'espace humain ? Comment te dire que ce rêve que caressent nos nobles cœurs vivra plus longtemps que cette platitude qui te semble si réelle ? Ce rêve qui éperonne ton espérance naîtra de nouveau dans la génération suivante jusqu'à se concrétiser dans la réalité perceptible. Ce monde réel disparaîtra bientôt et sera remplacé par un autre monde réel et puis encore un autre monde réel... Comme le réel est mobile et peu concret !

Les utopies sont en un lieu qui n'existe pas et en un temps qui n'existe pas non plus. Mais elles sont quelque part car sinon comment pourrions-nous parler d'elles ? Elles sont une construction de la raison et nous nous tenons tranquilles avec cette réponse. Pourtant la force

qui a réveillé les utopies, l'irrationalité avec laquelle les hommes et les femmes se sont disposés à les atteindre, la violence dont ils ont fait preuve et qu'ils utilisent encore, tout cela ne s'explique pas en les considérant seulement comme de simples constructions intellectuelles.

Si nous pouvions nous immerger dans le monde intérieur comme s'il était un océan, nous y trouverions de dangereux courants sous-marins, des requins voraces pourchassant de tendres bancs de poissons, des zones de glace silencieuse, des serpents se tortillant dans le sable, des crabes fuyants s'échappant du danger, des hydres expulsant leurs dards vénéneux sur tout ce qui s'approche, des huîtres qui se referment sur le moindre grain de sable qui veut les toucher, des abîmes obscurs et noirs qui semblent n'avoir pas de fond.

Si nous pouvions nous submerger dans le monde interne comme si c'était un océan, nous y trouverions des cités perdues où sont gardés des secrets de mondes anciens, de beaux poissons multicolores, des coraux précieux que nous contemplons sans hâte, des grottes de sables émeraude, des roches d'un bleu intense, des mélodies de cristal qui transportent vers des mondes merveilleux.

Le monde interne, ce magma de substance vitale, petit récipient qui contient tous les univers et qui contient ce qui contient.

Quand je regarde à l'intérieur de lui, ce que je vois ne me plaît pas, de même que ne me plaisent guère les vers, ni les scorpions, ni le violent minotaure qui défend le trésor de rubis et d'émeraudes tant convoité.

Ce que je vois ne me plaît pas et je saute de l'océan au monde réel, avec la respiration haletante. Et dans ce monde réel, j'écarte de moi tout ce qui suggère l'océan : je trouve des gens qui se referment comme une huître devant n'importe quel grain de sable, des gens dans d'obscurs abîmes souhaitant la mort, des gens aux bras graciles mais qui expulsent des venins mortels, des vents de peur frappant les peuples, la panique, l'angoisse, des multitudes qui se paralysent parce que, bien que les requins n'existent pas sur la terre ferme, à n'importe quel moment, quelque chose d'inattendu peut les dévorer.

Lorsque j'entre dans le monde interne, ce que je vois ne me plaît pas. C'est ça que j'ai à l'intérieur ? Ce serait ça le monde intérieur ? Oui, ça aussi c'est le monde intérieur, mais ce n'est pas seulement cela. Là, il y a aussi la bonté, la justice, la compassion, la paix et l'amour.

J'ai entendu une histoire que Silo a racontée à quelques amis il y a de nombreuses années et qui a été très importante pour accepter mon monde intérieur.

En des temps bibliques, le roi Salomon envoya chercher les artistes de son royaume pour qu'ils réalisent son portrait. Des points les plus reculés de la province arrivèrent au palais des artistes pour peindre le tableau du roi. La peinture que Salomon choisirait serait exposée dans l'endroit le plus en vue du palais et son auteur serait couvert d'or. Arriva le jour où tous les artistes apportèrent leurs tableaux afin que Salomon fasse son choix. Il les parcourut un à un : "Salomon le Sage", "Salomon le Juste", "Salomon le Grand" ... et il dut regarder

ainsi des dizaines de tableaux apportés par les artistes. Soudain, il s'arrêta sur un titre qui mentionnait simplement "Salomon". Sur ce tableau, le visage avait des rides, exprimait de la colère, de la tromperie, de l'envie et n'était donc en rien le plus beau des portraits.

Alors, le roi choisit cette peinture intitulée "Salomon", la plaça à l'endroit le plus central du palais et couvrit d'or son auteur.

La morale qui accompagne cette histoire est que Salomon n'était pas grand parce qu'en lui vivaient la bonté et la grandeur, mais parce que malgré tous types d'impulsions violentes, il fut capable de les transformer en œuvres justes et bonnes.

Le monde intérieur est incroyable ; il y a là tous les univers, toutes les possibilités possibles ; certaines parviendront au monde réel et d'autres n'y arriveront jamais.

Victor Frankl racontait que durant la seconde guerre mondiale, dans le camp de concentration où il était, tous souffraient de faim. Pourtant certains d'entre eux, très peu, affamés comme tous les autres, étaient capables de donner leurs aliments à ceux qui étaient très mal et n'avaient pu s'en procurer. La scène m'émeut, y compris lorsque je la raconte maintenant. D'où sort cette action et où va cette image pour m'émouvoir autant ?

Si tu te souviens de certaines scènes qui t'émeuvent, tu verras que là, c'est comme une sonde qui est lancée très profondément dans ton monde intérieur, qui touche ton âme, la bouleverse et quelque chose de très authentique, très désiré, t'inonde pour un instant.

Lorsque tu vois un pauvre homme mendiant dans les rues de ta ville, ne l'offense jamais, car à l'intérieur de lui il y a quelque chose de très grand qui clame vers le ciel.

J'ai entendu Silo dire cela et cela m'émeut toujours autant.

Dans ce monde intérieur, traversant les couches les plus superficielles des tensions du quotidien, traversant les couches formées depuis notre plus lointaine biographie, se trouvent des modèles qui attendent leur moment pour inspirer l'action humaine et être réalisés dans le paysage externe. Ces modèles sont difficiles à connaître, mais ils donnent des signaux de leur existence dans ces moments de commotion et en ces occasions où nous nous sentons remplis de sens.

Bonté, Justice, Paix, ne sont pas des inventions d'un quelconque philosophe, ni non plus des fictions pour endormir les ingénus ; ce sont des modèles gravés dans le profond de l'être, qui attendent leur heure pour être réalisés dans le monde humain. À toutes les époques et à tous les âges, ils ont été présents, se réinventant chaque fois, apportant motivation et orientation.

Les autres

*Il se peut que tu puisses toucher l'être humain.
Ton corps, mon corps est seulement un instant
Une brise de montagne le traverse
Le traverse et l'enflamme,
Il s'enflamme et crée,
Crée et passe.*

Je fais silence pour t'entendre, je veux te sentir.

Comme le silence est bruyant parfois. Tout est rempli de voix, de plaintes, de discussions, d'opinions, tout est plein de souvenirs et de choses inachevées et d'autres choses qui ne sont pas toi, mais qui surgissent tandis que je t'écoute. Comment te trouver, où te chercher ? Est-ce que pour toi aussi le silence est bruyant ?

Nous n'existons pas sans les autres, et ce que je dis là n'est pas une métaphore.

Je suis et les autres sont. Pourtant, ce moi s'est formé avec les empreintes que les autres ont laissées en moi. Lorsque je dis "moi", il semblerait que je parle de quelque chose de différent de toi, de très différent des autres. C'est ainsi que je l'expérimente. Pourtant, ce sont ces autres qui sont la base du moi ; ils sont la substance qui a constitué ce que j'appelle moi. Il suffit d'imaginer ce qui se passerait si je t'enlevais les souvenirs et les sensations d'un seul de tes amis. Imagine alors si c'était un ami très cher, ou ton père ou ta mère. Ce que tu crois être, ce moi, serait très différent.

Les autres sont en toi. Tu as été formé et constitué par leurs actions, leurs exemples, leurs affections, leurs opinions. Eux tous ont déposé quelque chose en toi et tu as dû apprendre ou rejeter leurs attitudes, leurs pensées, leurs émotions. Eux tous sont en toi. Qui suis-je sinon ce que les autres ont laissé en moi ?

Par ailleurs, à chacun de ces autres sont parvenues mon action, ma pensée et mon émotion et ils ont dû les accepter ou les rejeter, apprendre d'elles ou les oublier. Je suis aussi dans chacun de ces autres et je suis partie constitutive et très importante de ce qu'ils sont.

Les autres sont des constituants fondamentaux de ce que je suis. À mon tour, je suis constituant fondamental de chacun d'eux.

Tu me lis, je suis ton autre, chaque phrase entre en toi et tu l'acceptes ou la rejettes ; quelle que soit l'option que tu prends, que ce soit l'acceptation ou le rejet, je forme partie de toi et constitue ton être. Toi qui me lis et que j'imagine, en train de m'accepter ou de me rejeter, tu entres dans ma vie et forme mon être.

Toutes les personnes qui t'entourent sont dans ton monde interne, sont partie de toi, chacune de celles dont tu as entendu parler sont partie de toi. Tu es beaucoup de gens, ce que tu es à voir avec eux tous. Et toi, à ton tour, tu fais partie de beaucoup de gens, quelque chose de toi s'est établi dans le monde interne de beaucoup de gens.

Ne crois pas qu'en rejetant quelqu'un, tu puisses l'éliminer de ton monde : il est là, faisant partie de toi, en te montrant une partie de ce que tu es que tu ne veux pas être.

Cette imbrication du moi avec les autres, nous ne l'expérimentons pas ainsi habituellement. Généralement, nous expérimentons la séparation, l'affirmation du moi et la négation de l'autre. Mais parfois, ceci se brise et nous avons alors l'intuition de la possibilité d'un autre mode d'exister et d'expérimenter. L'amour, l'amitié, la communion, durent seulement un instant mais cet instant suspend le temps et nous savourons l'éternité.

Si les autres font partie de ton monde interne, s'ils sont la substance avec laquelle nous avons construit le moi, ce que je fais vers les autres ou ce que je cesse de faire est de dimension existentielle énorme. Cette dimension existentielle est celle qui peut étayer une morale. Mais n'avançons pas trop vite...

À mes amis, à mes compagnons, à ceux que j'ai rencontrés tout au long de ma vie, à ceux que j'ai aimés, à mes guides, à mes parents, à mes frères, aux membres de ma famille. Tous sont partie de moi et font partie de ce je qu'écris aujourd'hui, et lorsque je me connecte à cette vérité, une fontaine de remerciement m'inonde et mon moi se fond avec celui des autres.

LE SENS

*Contact. Quête. Dialogues avec la mort.
Un chemin sans fin. Impulsion. Illusion. Histoire.*

Contact

Je prends un chemin qui me mènera à l'endroit que j'ai toujours cherché. Ce lieu où, en le pénétrant, une joie intense m'envahit ; l'émotion est si profonde qu'elle se transforme en larmes et je sens que tout est bien, très bien. Dans le chemin, je rencontre des obstacles et des gens qui me retiennent. Je contourne les obstacles de bonne grâce et avec humour et je m'éloigne des gens en leur laissant sourires et espoirs. Le chemin se courbe vers l'arrière et serpente vers le lointain. Je le parcours sans marcher et je me trouve chaque fois plus loin. Quelqu'un m'accompagne, et bien que je ne le voie pas, il m'enveloppe de confiance. Je traverse le seuil que le chemin m'impose et j'arrive à une zone calme. Tout est très lent, rien ne bouge, je sens discourir le discourir, mouvement minimal du calme. Je demande : Qui es-tu ?... Tu es, tu es, tu es, répond le calme en écho. Je demande : Qui suis-je ?... je suis, je suis, je suis, répond le calme en écho. Je demande : Où vais-je ?... je vais, je vais, je vais, répond le calme en écho... Alors une limite disparaît et plus rien n'interrompt, rien ne sépare plus tu es, je suis et je vais.

Nous tous, toi également, avons contact avec des expériences qui sont non habituelles et qui nous mettent en résonance avec quelque chose de très important. Ce quelque chose est difficile à exprimer avec des mots car l'expérience est totalisatrice. C'est comme prendre contact avec un tout qui contient tout, y compris les mots. Les mots voudraient la saisir mais ils l'étouffent. Les émotions qui accompagnent ces moments sont de commotion, de communion ou de compréhension totale.

Les premières fois où j'ai eu vent de ces choses, elles m'ont semblé intéressantes mais lointaines. J'ai donc préféré passer rapidement à un autre type de sujet dans lequel je pourrais me sentir plus à l'aise. Bien sûr, pensais-je, que si quelqu'un a senti ces merveilles, il ne les oubliera probablement jamais. Mais comme elles ne se précipitaient pas dans ma mémoire, j'en ai conclu que ces expériences arrivaient à un autre type de personnes. De plus, il était inimaginable que dans la vie de n'importe lequel d'entre nous, nous nous levions un jour et voyons tout de manière différente, une joie surgissant soudain de notre intérieur, teintant toute la chambre et le paysage derrière la fenêtre. Nous saluerions les gens et nous nous sentirions émerveillés par le seul fait de les contempler vivants, existants. Nous sortirions dans la rue et l'espoir espérant se déverserait depuis notre intérieur vers tout ce qu'il toucherait... Tout cela : impossible !

Si quelqu'un de ma famille me donne une bonne nouvelle, cela me remplit de joie, si l'on me communique une bonne nouvelle pour le mois qui vient, je ressens cet espoir. Mais cette autre chose, qui depuis l'intérieur et sans aucun motif externe, teinterait ma vie de

quelque chose de grandiose, ceci, c'est vraiment très bizarre. C'est d'ailleurs si bizarre que chaque fois que cela se passe, je l'oublie ou j'essaie de lui donner une explication quelconque qui le transforme en quelque chose d'ordinaire et de courant.

Nous voudrions tous que quelque chose d'extraordinaire nous arrive, mais l'extraordinaire est si loin de l'acceptable et du logique que lorsqu'il nous arrive, nous ne pouvons pas l'assimiler. Peu de temps après qu'ait surgi l'extraordinaire, je remets en question que ce soit arrivé comme je me souviens, ou bien je me demande si ce n'était pas plutôt un rêve ou une hallucination, et je doute de cette expérience jusqu'à ce que je réussisse à faire coïncider avec la logique quotidienne et ordinaire ce qui m'avait semblé si extraordinaire.

Pour pouvoir accepter l'extraordinaire, nous nous attendons à ce qu'il se présente de façon ordinaire, c'est-à-dire perceptuelle, à travers nos yeux, nos oreilles, notre toucher.

Hier vint chez moi une belle dame, belle comme aucune autre, très jeune. Elle posa ses mains sur ma poitrine et baisa mon front. Elle me regarda doucement et me murmura à l'oreille que tout irait bien. Lorsqu'elle s'en alla, il m'a semblé entendre un bruissement d'ailes et un courant d'air froid rafraîchit mon visage. Depuis hier, une grande joie m'accompagne et je veux la communiquer à tout le monde.

Ce conte est seulement le produit de mon imagination mais il est facile de l'accepter car tout ce qui arrive ici provient du perceptuel. Cette joie et cette foi me par-

viennent depuis dehors, quelqu'un de mystérieux me les apportent, c'est peut-être un ange, une déesse, une muse qui passait par là par hasard. Ceci, qui est effectivement imaginé, nous pouvons parvenir à le croire vrai. En revanche, cette autre chose qui surgit depuis mon intérieur et transforme ma perception, nous ne pouvons l'accepter et pourtant, c'est effectivement ce qui se passe.

L'extraordinaire est dans le monde interne et il y a des scènes du paysage externe qui parfois réveillent ce monde et le font fleurir. L'extraordinaire émerge alors et modifie ma façon de percevoir, de sentir et de faire.

L'extraordinaire ne l'est pas parce que quelque chose que je ne peux croire se passe à l'extérieur, mais parce que quelque chose surgit depuis l'intérieur humain qui modifie le mode ordinaire de l'être.

Quête

Lorsque j'ai perdu quelque chose, je le cherche et lorsque je le trouve, je le reconnais car c'est exactement ce que j'ai perdu. Lorsque je cherche le Sens, je le cherche comme si je l'avais déjà eu, que je l'avais perdu et que maintenant je ne pouvais plus le retrouver. Je cherche le sens, de la même façon que les clés de ma maison qui ont été perdues dans une malle. Mais il y a une différence dramatique : c'est que les clés en effet, je les ai déjà eues en ma possession, le sens non.

L'acte de quête de sens ressemble plus à celle d'un explorateur qui navigue de par l'univers cherchant des mondes inconnus qu'à celle du voyageur égaré qui fait des efforts pour reconnaître la route.

Le grand problème lorsque nous sommes dans le non-sens, c'est de croire qu'auparavant, nous étions dans le plein sens, que nous l'avons perdu et que maintenant nous voulons le récupérer. Ce qui se passe, c'est que nous n'étions pas en contact avec le sens lorsque nous croyions l'être. Tant que nous n'acceptons pas cela, qu'il n'y avait de sens ni au départ ni à l'arrivée, la quête est pénible car nous cherchons quelque chose que nous croyons avoir été là, mais il n'a jamais été là, ni ne va revenir.

Si ce que je cherche n'est pas dans ce moment pendant lequel je croyais avoir du sens, alors où est-il et qu'est-ce que j'expérimentais alors ? Ceci me donne le vertige, je perds référence et je ne sais plus dans quoi soutenir la recherche.

Ceci est comme enlever un voile et ouvrir la possibilité de trouver une vérité intérieure, quelque chose de véritable qui ne dépende pas du concours des circonstances, quelque chose de profond qui ne dépende pas du corps ni de l'époque, trouver le Sens.

Si à travers ce texte, nous pouvions entrer en communication sur un point, si tes expériences pouvaient coïncider avec les miennes en quelque chose, tu devras alors accepter que nous nous ressemblons, que nous ne sommes pas si différents. Ce n'est pas que tu te sois trompé dans la façon de chercher. Je crois que nous sommes en train de décrire un état de conscience à un

moment de la vie. Nous regardons l'état de la situation et essayons de la dépasser. La conscience, peuplée de rêveries, essaie de sortir de son support habituel pour trouver quelque chose de plus profond et de plus authentique. Cet authentique, nous ne pourrions le trouver au-dehors de l'être humain. Cette vérité est gardée dans la profondeur de l'être et c'est là qu'elle doit être trouvée, communiquée et concrétisée en tant que direction des actes humains.

Il était une fois un voyageur dont le destin était d'arriver à la terre du soleil. Il entreprit le voyage mais le chemin était long. Si long qu'il s'ennuyait parfois. Il pensa que pour rendre son voyage plus divertissant, il pourrait s'arrêter de temps en temps dans les villages qu'il traversait. Il restait chaque fois plus de temps dans ces villages et il passait de moins en moins de temps sur la route vers son destin. Un beau jour, il s'arrêta si longtemps dans l'un de ces endroits qu'il en oublia tout simplement qu'il était en voyage vers la terre du soleil et il oublia son destin. Le temps passa et une sécheresse dévasta le village, et tous les divertissements du voyageur disparurent. Il se rappela alors quel était son destin. Il était furieux contre le village qui l'avait dévié de sa route et restait là en pleurant, en grognant qu'on l'avait trompé. Un autre voyageur qui passait par là, le voyant, eut pitié de lui et lui dit : « Avant tu riais, te divertissant au village, aujourd'hui tu pleures pour avoir été trompé, les deux situations t'arrêtent. Pardonne-toi à toi-même, ris, et commence à marcher à nouveau vers la terre du soleil. Comment veux-tu que l'amie La Mort te trouve ? En train de te plaindre de ta malchance ou bien marchant vers ton destin ? »

De nombreuses situations nous éloignent de la quête profonde mais toutes ces infortunes nous renforcent pour prendre le fil de la vie dans nos propres mains.

Reconnaître le fait que nous ayons besoin de trouver cette vérité est une condition importante pour la quête. Si tu sens que tu as déjà trouvé cette vérité, ou que tu es sur le point de le faire, ou si à ce stade de ta vie, tu ne l'as pas trouvée, c'est parce tu crois qu'elle n'existe pas, alors l'acte de la recherche est encore très faible. En revanche, si tu sens l'échec d'avoir cherché sans trouver, si tes rêves et tes espoirs ne t'ont pas conduit au bonheur, ta recherche sera chaque fois plus forte, comme s'il s'agissait d'un instinct qui a besoin de se rassasier.

Le manque de sens que nous expérimentons n'est pas seulement un problème personnel, il a à voir avec l'époque que nous vivons et avec le moment d'évolution de la conscience. Nous allons là, jusqu'où va l'évolution et il est sûrement possible de produire des sauts qualitatifs dans la conscience et dans la société.

Dialogues avec la mort

Un jour, j'étais dans ma chambre, ruminant ces choses, observant ma propre douleur et ma propre contradiction, lorsque quelqu'un frappa à ma porte. C'était un bruit sec et répétitif, et je ne pus m'empêcher de penser aux contes d'Allan Poe. J'ouvris ma porte à la nuit et ne vis personne. Je la refermai et immédiatement le son du bois frappé vint heurter mes oreilles. « Qui va là ? », demandai-je. Mais seul le silence de la nuit me répondit.

Je fermai de nouveau la porte et découvrit alors une femme à l'intérieur de la chambre. Sa beauté me fit oublier que je ne l'avais pas vue entrer ; je la regardai, halluciné par son étrange grâce. Je me sentais très attiré, j'avais envie de la prendre dans mes bras et de l'embrasser. Mais en m'approchant plus d'elle, je restai terrorisé et ma peau se crispa dans le moindre de ses pores. Soudain, je l'avais reconnue et je me paralysai : « La mort, toi ?! Ce n'est pas possible, tu t'es trompée. Quelqu'un d'autre, va vers quelqu'un d'autre, il me manque du temps, j'ai encore des choses à faire, plein de choses en suspens. » Je la regardai et son attrait avait un énorme pouvoir sur moi. Un oui et un non luttèrent en mon intérieur.

Je commençai à me souvenir de ma vie avec une force inhabituelle, comme si elle surgissait toute entière et simultanément dans mon mental, d'un seul coup. Le jour d'aujourd'hui ? Que s'est-il passé aujourd'hui ? J'errais dans la vie sans savoir où j'allais, ni ce qu'était cette vie, sans sens, sans destin. C'est comme si j'étais attrapé dans des histoires, dans des contes qui ne vont nulle part. Toute ma vie passait par ma tête à toute vitesse, j'entendis un ronflement de turbines et une accélération, comme si je la voyais de nouveau toute entière en un instant. Soudain, le train d'images qui avait pris ma tête d'assaut s'arrêta.

Je me vis moi-même, ce jour-là où j'avais décidé de trouver la terre du soleil. Ce jour où ma vie avait pris une véritable direction. Ce jour où j'avais décidé quelque chose de bon. Ce moment-là était le moment le plus authentique de ma vie. Ma vie commença de nouveau à avancer dans mon mental, lentement, ce moment vrai, et puis cet autre, et le suivant... et je reconnus mon destin. J'avais trouvé ma vie et son sens.

La commotion troubla ma vue et je regardai la belle Mort avec tranquillité.

– Très bien, me dit-elle, tu as trouvé ta vie. Comment feras-tu pour ne pas te perdre ensuite ?

Quand la vie perd son sens, elle se perd dans le superflu, dans les fioritures, dans ce qui n'a pas d'importance. La vie humaine tombe alors dans un rêve, rêve et se perd, rêve l'éternité tandis que le corps s'épuise, rêve le bonheur tandis que croît le vide.

Lorsque la vie trouve le sens, l'humain est réalisé dans le monde, l'humain est exprimé et la construction sociale humanise la vie, l'éloigne de la douleur et de la souffrance.

Si tu perds le sens, si tu perds la direction de ta vie, seules la contradiction et la violence occuperont ton âme. Si la contradiction et la violence occupent ton âme, ce sont la contradiction et la violence que tu apporteras aux gens, à ta société.

– Mort, ne m'emporte pas, donne-moi l'opportunité de transformer ma vie et de suivre son sens.

Et la mort me dit :

– *De combien de temps as-tu besoin pour transformer ta vie et l'orienter vers le sens, vers la terre du soleil, vers les moments vrais de ta vie ? Il te suffit d'une journée ! dit-elle sans attendre ma réponse.*

– *Une journée !, pensai-je, désolé.*

– *Il te suffit d'une heure, répéta-t-elle comme si elle avait deviné ma pensée.*

– *Une heure, une heure... Sa voix résonnait dans ma tête comme s'il y avait un écho intérieur.*

– *Tu peux le faire là maintenant, affirma la mort.*

– *Maintenant ?*

Alors je sentis une Force impressionnante qui naissait dans le centre de mon cœur et s'étendait jusqu'à toutes les cellules de mon corps, une Force dont j'ignorais la provenance mais qui

était plus forte que ma force physique, plus forte que ma force psychique.

Très peu de temps après, je me rendis compte que la Mort était partie, j'étais seul dans ma chambre, tout continuait normalement mais moi je n'étais plus le même.

Un chemin sans fin

Nous confondons le sens et les buts. Nous nous posons des objectifs et nous confondons la motivation que nous expérimentons pour les réaliser avec le sens de la vie. La mort empêche de placer de nouveaux buts car nous ne pouvons projeter la vie au-delà d'elle.

Notre chemin est coupé par le mur de la mort qui nous anéantit au moment où nous y arrivons. Si nous ôtons ce mur et nous imaginons le chemin sans fin, ces objectifs qui nous semblent si intéressants commencent à perdre de leur brillant et nous apparaissent plutôt comme des distractions nécessaires pour ne pas envisager cette traversée infinie et solitaire.

Il y a quelque chose de pire que le mur de la mort : l'éternité vide et désolée.

Il m'est difficile d'envisager ces scénarii, alors je les recouvre d'objectifs que je dois atteindre. Ces objectifs me semblent très importants, ils m'absorbent, mais leur importance repose sur le fait qu'ils me cachent ce mur et cette solitude.

Je confonds le sens de la vie avec la motivation que j'expérimente pour atteindre un but. Dans cette confusion, l'objectif m'absorbe tellement que je suis capable de

n'importe quoi pour l'atteindre. Si je suis capable de "n'importe quoi", c'est parce que la conscience s'est perdue et que pour elle, tout est pareil, bien ou mal sont relatifs, ils dépendent de l'aide apportée pour atteindre l'objectif. Cette façon de vivre est un mode de vie dans le non-sens. La mort nous attend à la fin, comme la grenouille qui avale la mouche dépourvue en déroulant sa longue langue.



Je crois avancer en ligne droite mais en vérité j'avance en faisant une courbe, traçant une sphère, comme si je faisais le tour d'une planète, d'une galaxie ou d'un univers. Cheminer par un chemin sans fin, c'est cheminer par le cercle. Le cercle a un point intéressant qui est son centre. Tandis que je le parcours, je crois que j'avance de manière linéaire, vers l'horizon ; pourtant le chemin se courbe sans que je le perçoive. À chaque instant, je suis attiré par le centre. Le centre me soutient à tout moment, il me donne énergie à tout moment, n'importe quand, dans le centre est le centre, la vie, le sens, l'origine et la fin du chemin.

J'avance par un chemin sans fin. Obnubilé par les buts et les objectifs, je crois être en train de suivre une ligne infinie, sans savoir que je suis impulsé par le centre d'un cercle. Comme attiré par la force de la gravité, je peux sentir l'énergie qui me propulse et me met en contact avec lui.

Ainsi, de même que l'eau porte les pesants bateaux – plus ils sont larges, plus il y a de force à la superficie –,

de même, plus nous avons conscience de ce centre, plus il nous propulsera dans le monde avec force.

Impulsion

Tu pourrais croire que le monde intérieur est petit en comparaison des milliers de millions d'étoiles qui peuplent le cosmos, ou en comparaison de la multiplicité illimitée avec laquelle la vie se manifeste. Le monde intérieur, qui s'étend seulement des yeux jusqu'à la nuque, n'occupe pas d'espace en comparaison de l'énormité du monde externe, et pourtant, chaque fois que tu ouvres les yeux, il s'étend à tout ce que tu perçois. Lorsque tu perçois, tu observes aussi le monde interne.

Le monde interne affecte complètement cette réalité externe. Il ne s'agit pas simplement d'une teinte, selon l'état d'âme dans lequel je me trouve. En l'humain se trouve l'intentionnalité. Cette intentionnalité est une impulsion qui conduit vers l'extérieur tout ce que contient le monde intérieur. Cette intentionnalité transfère le monde interne vers le dehors de l'humain, vers le dehors de lui-même, construisant ainsi la réalité et non pas seulement en la teintant du filtre du monde intérieur. Si internement, nous sommes pleins de contradictions et de souffrance, il en sera également ainsi dans la concrétisation de la réalité dans le paysage externe. Si au contraire, nous sommes en contact avec une vérité ou avec le Sens, alors là, nous contemplerons, émerveillés, la construction que nous réalisons.

Qu'y a-t-il dans ce monde interne que la conscience tente de transférer vers le monde externe ? Qu'est-ce que nous cherchons à l'extérieur de nous-mêmes ?

Cette impulsion est d'une telle force que la conscience est disposée à transformer le monde entier pour le compléter. Elle est disposée à se transformer y compris elle-même pour transférer à l'existence ce qui est gardé très à l'intérieur d'elle.

Il y a un monde interne ; il y a un monde interne et il y a une impulsion qui transfère ce monde interne vers le dehors de soi-même. La conscience se trouve entre ces deux mondes.

Si nous nions le monde interne, le monde externe devient mécanique et vide. Si nous nions le monde interne, nous vidons la vie et le monde de contenu et de signification. Nous connaissons ce processus : deshumanisation. La deshumanisation est la négation de l'impulsion qui communique l'intériorité vers l'extériorité. La deshumanisation est un regard qui nie la possibilité de réaliser à l'extérieur le monde désiré et profond.

L'humain n'est pas une forme de vie de plus, produite par une évolution mécanique. L'humain n'est pas un mode plus sophistiqué de la vie pour s'alimenter et se reproduire. L'humain est une impulsion qui vient de très loin et cherche à transférer quelque chose de très important qui vient de ce lointain, vers un espace que tu peux voir et contempler.

Parfois, tu as sous les yeux l'image ou le son de ce que tu apportes de si loin, et alors, tu entres dans un moment

extraordinaire, dans une émotion, comme si tout ce qui est bon t'avait été offert d'un coup et te submerge. De l'extérieur, pour quelqu'un qui t'observerait, il ne se passe rien de spécial ; pourtant, tu es en présence des dieux.

Illusion

Notre vie est orientée par des rêveries que nous voudrions réaliser. Ces rêveries sont en relation avec le pouvoir, l'argent, la réputation, le sexe et la stabilité. Et c'est en poursuivant ces rêveries que nous croyons pouvoir nous rapprocher du bonheur. Cependant, ce que je trouve, c'est douleur et souffrance.

Durant la plus grande partie de notre vie, la question quant au sens est une fausse question. Nous la formulons depuis la tête, comme un divertissement intellectuel, mais notre cœur et notre action sont envoûtés par l'une des nombreuses rêveries et appétences qui vivent en nous. À part le jeu intellectuel que nous pourrions exposer, ce que nous sentons est que, en atteignant ce salaire, en vivant avec cet homme ou avec cette femme, nous remplirions notre existence.

Cette poursuite des rêveries, des désirs et du plaisir, est le fonctionnement normal de la conscience en état de veille. Ainsi, de même qu'il est caractéristique du sommeil de diminuer totalement notre capacité de recevoir de l'information du milieu externe et de nous remplir d'images oniriques et de fantaisies, le corps restant immobile dans le lit, de même le propre de la veille quotidienne est de poursuivre nos rêveries et nos

désirs et de nous mobiliser dans cette recherche. Ces rêveries me prennent, je suis possédé par elles, je crois alors que j'ai du sens. En effet, le sens est d'atteindre cette rêverie. Si nous voulions être francs avec nous-mêmes dans ces moments-là, nous devrions répondre à la question sur le sens, en nous disant que le sens de la vie est de conquérir cette personne qui m'excite (ou m'inspire) ou des choses de cet ordre. Ceci n'a rien de mal, c'est comme cela que nous fonctionnons, il n'y a pas de liberté dans cela, pas même lorsque nous poursuivons la cause la plus noble.



Que ce soit parce que je n'atteins pas ce que je poursuis ou parce que finalement j'ai complété mon désir, il y a toujours un moment où ce qui est expérimenté est l'échec. C'est alors que je peux produire des changements importants dans la direction de ma vie. Là, j'ai dans mes mains, et pour un bref moment, un brin de liberté. Car rapidement, je repartirai à la chasse d'une nouvelle rêverie et ceci me fera croire qu'elle est la raison maximale pour laquelle j'existe, non seulement moi mais toute l'espèce humaine. C'est pour cela que l'échec est si important, c'est parce que, pour un court instant, nous cessons d'être hypnotisés. C'est un bref moment durant lequel nous pouvons avoir un aperçu du réel, de ce qui est au-delà de la mécanique illusoire. Au lieu d'en vouloir aux coupables apparents de l'échec de notre rêverie, nous devrions prendre contact avec ce quelque chose en nous qui se réveille de l'illusion.

Y a-t-il quelque chose au-delà ? Y a-t-il quelque chose au-delà de mes désirs qui me semblent si importants mais qui se volatilisent à mesure que la vie passe ?

Bien sûr que oui, il y a quelque chose de plus et ceci est incroyable.

Attrapés dans nos rêveries, il est très difficile d'investiguer sur ce quelque chose de plus. Nous ne pouvons aborder le sujet de manière frontale et tout au long de ce livre, nous tournons autour du thème, nous nous approchons d'expériences extraordinaires, nous récupérons les moments de rupture de l'illusion que nous appelons échec, nous étudions le processus de la vie et nous essayons aussi d'avoir l'intuition d'une direction dans l'histoire.

Ce quelque chose de plus est le réel, ce qui existe, ce qui existe véritablement et se fraie un chemin à travers les rêves et les rêveries en donnant un sens à la vie et à l'histoire. "Quelque chose de plus" s'exprime dans l'origine de l'univers, puis dans l'origine de la vie, plus tard dans l'inconscience des végétaux, dans le profond demi-sommeil des animaux et continue en s'exprimant dans les rêveries des êtres humains.

Les rêveries et les désirs traduisent non seulement nos carences, non seulement ils compensent nos nécessités, mais ils transportent aussi, traduit, déformé et transformé en caricature ce quelque chose de plus, le Sens de l'être.

L'histoire

Le plus surprenant n'est pas le chaos mais plutôt que dans cet enchevêtrement de désirs, violence et furie, la vie, la conscience et l'humain continuent leur évolution. Il est très impressionnant que dans le magma du chaos se soient formés les soleils, les planètes et tout ce que nous regardons avec placidité tourner en harmonie. Lorsque le chaos original eut atteint sa stabilité et que les univers eurent été créés, quelle fut alors la nécessité de l'apparition de la vie ? Cette vie naissante fut à son tour un magma créatif qui se manifesta dans la multiplicité. Mais une fois que la vie a atteint sa stabilité, en se régénérant à l'infini, quelle nécessité y avait-il pour qu'apparaisse la conscience ? Et la conscience est apparue, pleine de forces en lutte, d'images de fictions, cherchant sa stabilité.

L'histoire aussi est un chemin sans fin, également circulaire.

Pourtant, nous avons l'habitude de la représenter de manière linéaire et l'on croit qu'elle est un progrès constant. Nous nous sentons ainsi très supérieurs à nos ancêtres préhistoriques, comme si découvrir le feu et le langage était chose plus simple que le disque dur de l'ordinateur. La croyance dans le progrès nous maintient dans l'illusion et dans une courbe de l'histoire, nous nous rendrons compte qu'il n'en pas ainsi. Nos guides en ce moment voudraient nous rappeler l'opportunité que nous offre l'échec pour prendre contact avec le réel.

Il y a un centre autour duquel tourne l'histoire. Dans chaque volute de la spirale, nous nous éloignons de ce centre et dans chaque échec nous nous rapprochons de lui. Nous faisons des tours et des détours tandis que le centre tente sa réalisation en s'étendant en cercles concentriques.

J'imagine qu'une fois arrivé là, tu me demandes quel est ce centre. Je voudrais te retourner la question : que crois-tu qu'il soit ce centre ? Et quelle est sa nature ?

Le cercle pourra s'étendre ou se contracter, on pourra parcourir son périmètre, cela prendra plus ou moins de temps, mais le centre reste immuable dans le même instant, faisant rayonner la même énergie et attirant chaque point de la circonférence avec la même force. C'est dans ce centre que se trouve la raison de pourquoi la ligne se courbe, pourquoi un chemin finit à son commencement, pourquoi l'expansion, pourquoi la concentration, pourquoi moi, pourquoi toi, pourquoi hier, pourquoi demain.



Avant la conscience apparaît la vie et avant elle, la matière et avant la matière, un centre et de là, sont réalisées la matière, la vie, la conscience, continuant ainsi de se développer jusqu'à la supra-conscience.

Dans ce processus de création apparaît l'humain. La science situe les premiers hominidés voici quelques millions d'années mais peut-être que cette impulsion qui transfère le non existant à l'existence accompagne

l'évolution depuis le début des temps. Ainsi, la matière inerte s'ébranla et réveilla la vie, et la vie réveilla la conscience, et la conscience entrevit la liberté et, avec elle, la possibilité de nier le Sens et de choisir la destruction. La conscience, s'extrayant de sa somnolence, reconnaît la présence de l'humain.

L'humain, merveille inexprimable comme le propre centre d'où provient tout. L'humain, qui peut renforcer le Sens, l'inventer ou rejeter tout sens et préférer le néant. L'humain, cette étincelle de vie créatrice et autonome au milieu des circonférences en expansion.

C'est parce qu'il y a du sens qu'il est possible de choisir le néant ou d'expérimenter le vide. C'est parce qu'il y a du sens que mes actions ont un sens ou n'en ont pas. C'est le Sens qui pousse à sortir du non-sens et à ne plus croire à la mort.

Nous sommes poussés par un sens et nous sommes attirés par un sens. C'est derrière nous et devant nous. Nous ne le voyons pas car nous regardons l'horizon que nous supposons infini sans pouvoir percevoir que celui-ci se courbe.

L'humain est l'impulsion qui cherche à transférer le Sens au temps et à l'espace. C'est ce que nous appelons humanisation. L'humain peut aussi nier le sens et se nier lui-même, et c'est ce que nous appelons deshumanisation. Humaniser, c'est découvrir le sens en notre intérieur et lui donner forme ici, sur notre terre. Ce Sens sera traduit de nombreuses manières à des époques successives, jusqu'à réaliser la société véritablement humaine. Cette société imaginée par les hommes et les femmes

de tous les temps, image qui nous accompagne depuis très longtemps, depuis des temps immémoriaux, apparaît à chaque détour de l'histoire et nous inspire pour que nous trouvions le moyen de la faire exister.

La deshumanisation est l'éclipse de l'humain, l'expression du néant. C'est vider de sens le monde externe et le monde interne. Rien n'est important, tout revient au même, la vie c'est le corps et le corps un jour s'épuise. Rien ne signifie rien. C'est le non-sens qui vide le cœur humain. Il n'y a rien à construire, il n'y a rien à faire, il n'y a rien à croire.

La lutte a toujours été entre humanisation et deshumanisation, entre sens et non-sens, entre espérance et frustration, entre violence et non-violence.

Toute action qui contribue à humaniser la société, à vaincre la souffrance a du sens et toute action qui n'y contribue pas n'a pas de sens. Toute action qui aide d'autres à vaincre la douleur et le vide entre en communication avec la profondeur de l'être et l'humain recouvre une existence. L'humain se fait être.

Il est possible de réveiller la Force et de remplir la vie d'espérance. Il est possible de nous unir à d'autres, il est possible de résister à la violence et il est possible de réaliser des actions qui font grandir la vie et l'humain.

ÉGAREMENTS

*Panique et dépression. L'effondrement de la vérité.
À la recherche du centre. Projection du monde intérieur.*

Panique et dépression

Tu entres, seul, dans une épaisse forêt de grands arbres. Tu y entres pour une heure. Au retour, tu remarques que tous les arbres sont pareils. Les branches que tu avais coupées pour les laisser là comme signaux se confondent avec d'autres brisées par les animaux passés là avant toi. En peu de temps, tu ne sais plus si tu avances ou recules, si tu t'éloignes ou t'approches, tandis que les heures passent et que la nuit approche. Rapidement, tu es pris par le désespoir et tu te mets à courir en essayant de reconnaître par où tu es arrivé. Ton cœur bat chaque fois plus fort, comme s'il voulait s'échapper du corps et tu tombes au sol dans une plainte amère.

Ce n'est pas supportable d'être perdu.

Il y a quelque temps, je visitai une caverne avec un ami. Nous nous faufilâmes par des lieux étroits et chaque fois que le tunnel bifurquait, je laissai une marque pour pouvoir distinguer le chemin d'où nous venions. Au retour, je remarquai que les tunnels présentaient partout des dessins de visiteurs antérieurs et pas seulement les quelques traits que j'avais faits. Je continuai un moment comme si rien de grave ne se passait, même si je savais que les piles de ma lampe étaient en train de

s'épuiser. Rapidement, j'entrai en panique. En fait, tu ne peux rester longtemps dans cet état, c'est insupportable. À un moment, je crus trouver le chemin et me persuadai de le suivre. Je me tranquillisai et le suivis avec conviction. Mais ce n'était pas le bon...

Quand tombe ce que tu crois sans douter, quand quelque chose que tu tenais pour vérité ou indubitable évidence sans fausseté s'effondre, tu luttas contre les évidences en essayant désespérément de les nier. Tu prétends de la sorte affirmer que cette croyance, dont tu sais intimement qu'elle est fausse, continue d'être valide. Dans cette lutte, la conscience se perd et entre en panique.

La panique est une réponse que nous donnons lorsque nous n'acceptons pas que nous sommes désorientés et perdus. La désorientation se produit lorsqu'une vérité que nous affirmions se révèle fausse. Lorsque la certitude cesse d'être certaine et se transforme en possibilité et enfin en fausseté, la conscience se perd. Dans ce vertige, elle essaie d'avancer comme si de rien n'était, mais elle chancelle, se sent mourir, se désespère et entre en panique.

Au lieu d'avancer, l'ami qui m'accompagne dans la grotte, commence à reculer. Nous reculons, reculons, jusqu'à arriver à un lieu que nous reconnaissons tous deux et où nos empreintes sont toujours présentes. C'est sans aucun doute l'endroit où nous nous sommes reposés. De là, nous rebroussons chemin : tout doucement, nous reculons en suivant nos propres traces, nous retrouvons l'endroit où nous nous sommes trompés et finissons par retrouver le chemin correct.

J'ai gardé cet enseignement en mémoire.

Quand tu es perdu et que tu accélères pour t'échapper de la situation, si tu ne t'arrêtes pas, tu vas paniquer. Arrête-toi et, si tu étais déjà en panique, calme-toi. Alors recule jusqu'à reconnaître quelque chose de véritable à n'importe quel moment de ta vie. Recule plus encore, ne force pas le mensonge à paraître une vérité. Quand tu reconnaîtras avec sincérité quelque chose de vrai en toi, simple, sans fioritures, alors de là, reprends la route, doucement. Très rapidement, tu trouveras le point où tu t'es perdu et tu pourras alors continuer, cette fois sans te tromper.

Quelque chose que tu croyais très solide s'est écroulé, tu n'as rien à quoi t'accrocher et ces rochers auxquels tu te repérais, ne sont plus là non plus. Tu veux continuer comme s'il ne s'était rien passé mais tu ne peux pas, la scène a changé et tu ne reconnais rien qui puisse t'orienter. Tu omets d'abord les symptômes d'angoisse, tu insistes, ce n'est pas possible que les choses ne soient pas comme tu les croyais. Quand tu te décides à réagir, c'est déjà trop tard : le désespoir et la panique t'ont déjà attrapé. Dans cette situation, tu dois trouver un refuge. Tu recules jusqu'à le trouver, tu recules et tu trouves la personne ou le lieu où te sentir sauvé. Là, réfléchis sur ce monde qui s'est écroulé et qui n'existe plus. Ce monde, celui en lequel tu avais mis toute ta foi, n'existe plus. Accepte l'échec, reposante vérité de celui qui souffre, et une douce espérance éclairera doucement ta marche.



L'autre visage de la panique est la dépression. Ce sont des réponses conjoncturelles à une même situation. La racine de toutes deux est que ce monde est tombé. Pas le monde, mais celui où étaient, selon ce que tu croyais, les plus grandes choses qui lui servaient de fondations.

Tu arrives à la dépression en suivant des attentes qui orientent tes pas. Tu les suis une bonne partie de ta vie. Ces attentes ne te conduisent nulle part et au lieu de réfléchir sur leur fausseté, tu préfères trouver des coupables pour les choses qui ne se sont pas passées comme tu l'espérais. Le ressentiment te rongera jusqu'à te déprimer. Tu seras bientôt dans un espace plat, désertique, où ne souffle la moindre brise, où il importe peu vers où tu te diriges car le paysage ne change pas, quelle que soit la direction. C'est le non-sens. Appelle-le dépression si tu veux. Dans ce paysage désolé, tu as oublié tes attentes, tu as occulté tes désirs et même les coupables ont perdu la charge qui te mettait en colère. Souviens-t'en, rappelle-toi, tu n'es pas arrivé là par hasard, tu as suivi des idoles trompeuses. Rappelle-toi et reconnais qu'elles ne te conduisent nulle part sauf dans le désert où tu te trouves. Accepte l'échec, repos du marcheur, rencontre affectueuse avec toi-même, intersection de toutes tes quêtes.

L'effondrement de la vérité

J'entreprends le voyage vers le destin. Je suis en voiture et quelques amis m'accompagnent. Comme je ne connais pas le chemin, ils m'indiquent la route, en me faisant tourner à gauche, à droite, aller tout droit, monter, descendre. Le temps passe et je commence à me demander si tout va bien.

À côté de moi, mes compagnons de voyage insistent pour que j'accélère et assurent que nous sommes sur la bonne route. Le temps continue de passer et l'un après l'autre, mes amis commencent à garder le silence. Leur visage reflète l'ignorance et ils semblent de plus en plus soucieux. Je m'énerve car je crois qu'ils m'ont trompé. Puis je me calme : ni eux ni moi ne savions par où passer.

Nous regardons depuis un point de vue. Mais ce point de vue est fixé par certaines coordonnées dont je ne tiens pas compte la plupart du temps. Il s'agit des croyances de base depuis lesquelles je regarde. Les croyances, c'est tout ce que nous considérons comme vérité indubitable. Ces vérités sont si éloignées du doute qu'il en est même difficile de les repérer. Il y a des moments où ces croyances s'effondrent et nous ne pouvons tout simplement pas en croire les données que nos sens nous fournissent : « Incroyable ! », lançons-nous alors. Le jour où les tours jumelles sont tombées en 2001 aux USA, nous avons vu les images mille fois à la télévision, non par morbidité mais parce que nous ne pouvions assimiler cette donnée. Ce n'était pas seulement un édifice

qui s'était écroulé mais aussi une vérité indubitable. C'est sur ces croyances de base que le regard s'appuie pour se diriger vers le monde. C'est ce qui est solide. Si elles s'effondrent, notre regard chancelle, nous sommes perdus, désorientés.

Nous vivons à une époque où la technologie nous a conduits aux portes de la conquête des étoiles, de la possibilité de prolonger la vie, de vaincre la douleur. Une époque avec toutes les possibilités matérielles et pourtant 80% d'entre nous vivent en-dessous du niveau de pauvreté. La vie se déroule dans l'insécurité, la délinquance est un phénomène de masse, le terrorisme est sur le point d'avoir la puissance nucléaire et chimique. Le projet pour le futur est de se protéger des dangers que la société génère elle-même. Une époque où les compagnons de voyage, ceux-là même qui disaient que nous étions sur la bonne route, se sont tus et désormais leurs visages défaits reflètent la peur et la confusion.

Ces compagnons de voyage sont les idéologies qui désormais n'orientent plus l'action humaine et les religions qui sont tombées malades de fanatisme. L'idéologie de l'argent est quand même encore debout. Cela te semble choquant que nous parlions de l'argent comme d'une idéologie ou comme d'une foi ? Nous croyons qu'il peut nous apporter la tranquillité, la santé, l'éducation, la culture, le divertissement. Nous croyons qu'il décide des gouvernements et des destins. Il est sans doute aussi à la racine d'une grande part de nos angoisses et dépressions car nous supposons que rien n'est possible sans lui.

Nous vivons dans cette époque, dans ce monde, dans ce temps, nous partageons ce moment historique et il

nous revient d'affronter la situation. La situation est celle de crise générale et elle nous affecte directement et personnellement.

Rien d'important ne fonctionne, rien n'offre de fondement et ce qui semble encore fonctionner cessera bientôt de le faire. Nous nous accrochons à une idéologie et celle-ci nous conduit à la violence ; nous nous accrochons à un credo et nous devons justifier pourquoi une partie veut détruire l'autre ; nous nous accrochons à la famille mais la famille est aussi en crise ; les traditions servent de refuge nostalgique mais elles ne nous aident pas au moment d'agir. Quels sont les signes pour ne pas me perdre ? Quel est ce terrain solide où je pourrais marcher ? Quel est le bâton sur lequel je peux m'appuyer pour escalader la montagne ? Est-ce que ce sont mes pieds qui tremblent ou est-ce la terre ? Je me sens comme ce vieux chêne qui est là depuis des siècles, mais il suffit que je pose la main sur lui pour qu'il tombe avec fracas. Nous sommes en danger. Fais attention à l'arbre sur lequel tu t'appuies car il pourrait se transformer en monstre qui te dévore.

Nous ne pouvons pas non plus vivre dans la nostalgie d'un passé perdu car, auparavant, nous ne vivions pas davantage dans le meilleur des mondes et l'injustice, la violence et la discrimination étaient, tout comme aujourd'hui, nos maîtres.

Que sera le futur ? Sommes-nous au seuil de la débandade de l'espèce, débridée et sans contrôle, détruisant tout sur son passage ? Ou bien face à une opportunité merveilleuse de nous retrouver avec ce qui est véritablement humain ?

Cette déstabilisation continuera comme avec les dominos : quand l'un tombe, cela pousse le suivant qui fait tomber le suivant et ainsi de suite. Tu me diras qu'après la tempête vient le calme. C'est ainsi oui, même s'il semble que ce soit le monde entier qui tombe. Mais pendant la tempête, nous devons bien nous tenir à quelque chose et nous devons aussi faire quelque chose pendant le calme.

Il n'est pas possible de freiner une crise, comme il n'est pas possible d'arrêter la force de l'eau quand une digue se brise. La digue se brise parce qu'elle était déjà trop faible pour retenir le fleuve. Nous avons besoin de nouveaux matériaux pour construire et contenir beaucoup plus d'eau pour beaucoup plus longtemps. C'est cela l'opportunité que nous donne la crise, nous ne l'avons pas choisie, mais c'est à nous d'être prêts maintenant. Nous ne l'avons pas produite, elle nous saute dessus, mais nous n'avons pas d'autre alternative que de trouver de nouvelles vérités qui nous donnent référence et nous orientent vers le Sens.

À la recherche du centre

Je me trouvais au milieu d'une foule. Le grondement était fort et il fallait parler très fort pour que le voisin puisse entendre. Il était impossible d'avancer et au milieu de tous ces gens, quelqu'un jouait une musique céleste. La foule, excitée, poussait toujours plus fort pour arriver là où se trouvait le musicien. Je me rendis compte que jamais je ne pourrais l'atteindre et que ce son merveilleux allait bientôt s'évanouir. Un

voile de désespoir troubla ma vue. Alors je m'arrêtai, fermai les yeux et tendit l'oreille. Au début, je n'entendis que ma déception. Lorsque la déception se fut calmée, j'entendis le bruit des gens qui jouaient des coudes pour essayer d'arriver au centre. Au milieu de ce bruit de la multitude, il y avait ce que je cherchais. J'aiguissai encore plus mon ouïe et tranquillissai l'expectative sans prêter attention au boucan. Soudain, j'entendis un accord. Lorsque l'écho de cette musique des étoiles caressa mon oreille, mon cœur fit un bond et son battement couvrit le son qui venait à peine de me parvenir. À me voir si concentré, les personnes qui étaient le plus proche de moi fermèrent les yeux, imitant mon attitude et un silence s'étendit aux alentours. Les notes parvenaient avec plus de fréquence et de plus en plus clairement. Le cercle des personnes silencieuses grandissait lui aussi et, à un moment donné, durant un bref instant, nous parvint une mélodie dont on ne savait plus d'où elle provenait exactement.

Si je veux trouver le sens, la seule hypothèse possible est qu'il existe effectivement. Il existe un sens, une source émanatrice, un centre irradiant qui émet en permanence son signal et agit sur l'humain. Le trouver signifie reconnaître que nous sommes atteints par ce centre, que même lorsque nos motivations sont mues par nos rêveries et nos désirs, cette chose opère dans le tréfonds.

Je ne sais pas combien de résistances tu as expérimentées dans le paragraphe précédent. Détends-toi pour que nous le développiions un peu plus.

Sartre, dans *L'existentialisme est un humanisme*, essaie de développer honnêtement toutes les conséquences

du fait que Dieu n'existe pas. De cette façon, il affirme la condition humaine de se réaliser librement dans l'existence. Ce dont nous parlons maintenant nous éloigne de cette conception et remet en question que le fait qu'il puisse exister un sens préalable à l'existence annule la liberté humaine. La vie est antérieure à l'existence et c'est en décidant si je veux vivre ou si je veux cesser de vivre que j'affirme la liberté humaine. Un sens peut être préalable à l'existence et dans le fait de l'accepter ou de le rejeter, j'affirme également la liberté humaine.

La raison a toujours essayé de saisir le sens de la vie. Elle a essayé de l'expliquer, de le formuler, de le généraliser et souvent est tombée dans un terrible non-sens, y compris parfois un non-sens assassin. Peut-être que ceci se produit parce que nous confondons raison et intellect et que nous appelons "irrationnel" des choses que le concept de raison devrait prendre en compte. Quoi qu'il en soit, une certaine humilité de la raison, la reconnaissance aussi de son échec, seraient une aide dans l'attitude à adopter pour notre quête.



En général, nous appelons sens la motivation de nos actions. Mais en certaines occasions, que ce soit parce que nous accomplissons nos aspirations ou que ce soit parce qu'il nous fut impossible de les réaliser, ce sens qui leur avait donné impulsion s'est épuisé. L'hypothèse est qu'il y ait un sens qui ne s'achève pas dans la réalisation de nos actions, ni dans la concrétisation des projets

que nous entreprenons. Ce sens s'éclairerait tout au long de notre vie bien que nous n'en soyons pas conscients. Il s'agirait d'un sens qui ne s'affaiblirait pas avec le passage du temps ni même lorsque se termine la vie.

Si une telle chose existait, nous devrions la remarquer d'une façon ou d'une autre en déroulant notre biographie ou en déroulant l'histoire. Mais cette intuition ne nous suffirait pas : nous devrions avoir un quelconque contact direct avec elle pour en accepter la réalité.

Nous devrions pouvoir capter le signal de cette source émanatrice, sinon il ne serait pas possible que ce sens influence notre action. S'il y a un sens agissant, de quelque façon que ce soit, la conscience doit pouvoir le capter. Ce signal doit être mêlé à tout ce bruit de la conscience elle-même, ce qui rend très difficile de distinguer l'information qui provient du vécu quotidien de celle qui provient de quelque chose d'immortel. Malgré le brouhaha à l'intérieur de la conscience, le signal devrait affecter les rêves, les rêveries et à travers elles, l'action. Il devrait aussi affecter les "arguments rationnels" qui justifient nos actes. Au milieu de tout ce boucan, il devrait y avoir aussi le signal qui provient du Sens et que nous ne savons pas reconnaître.

En psychologie, on a beaucoup étudié les traumatismes, les compulsions, les instincts qui nous gouvernent, sans remarquer suffisamment en quoi pourrait agir ici une Force transcendante qui pourrait balayer d'un coup tous ces problèmes qui nous accablent. Il est certain que lorsque nous sommes accablés, le bruit interne est si énorme que le subtil signal du Sens est étouffé dans ce tourbillon. Mais ô combien il serait important de

nous équilibrer pour écouter cette musique et pour ne plus fredonner de manière obéissante la rengaine des marchands. La société aujourd'hui est inhumaine et nous rend fous. Aussi toute thérapie qui ne contient pas cette prémisse n'est qu'une technique d'emprisonnement.

Comment allons-nous affiner l'ouïe ? Comment affinons-nous le regard ? Comment calmer la conscience tempétueuse pour expérimenter la présence subtile de l'immensité ?

Projection du monde intérieur

Comment puis-je trouver le sens de la vie ? Avec les yeux, les oreilles, l'odorat ? Vais-je percevoir l'odeur du sens de la vie ? Lorsque nous cherchons un objet ou réalisons une action, nous le faisons avec les sens et avec notre corps. Mais quel est le sens pour découvrir le Sens ?

Le monde intérieur est un monde plein d'images, de labyrinthes, de rêves, de sensations. Les chemins pour entrer en lui sont des chemins écrits en langue de poètes et ses portes s'ouvrent avec la clé que détiennent ceux qui cherchent la vérité au fond de leur cœur. Le monde extérieur, celui qui nous pénètre par les sens, se mélange et se confond avec les aspirations, les espérances et les passions du monde intérieur.

Cette séparation entre mondes externe et interne a une finalité pédagogique, mais c'est aussi une concession avec l'interprétation que nous faisons de notre expérience directe. Le monde intérieur teinte totalement le

monde externe et, de plus, il le transforme en cherchant à se matérialiser en lui. Le monde externe impose ses lois et ses perceptions, et incite ce monde intérieur à grandir et à se développer. Ces mondes sont un seul et il n'est pas possible de les observer séparément en soi. Rares sont les occasions où nous faisons l'expérience qu'il n'y a pas de séparation entre l'externe et l'interne, mais c'est alors seulement que nous parvenons à nous approcher de l'expérience du réel. Ce sont des moments extraordinaires, mais ce n'est pas habituel. L'habituel est que nous déambulions, perdus dans le monde externe, hallucinés, en croyant que ce que nous percevons est la réalité.

Notre façon ordinaire d'être dans le monde, façon que nous appelons "veille", n'est pas consciente de la projection que nous réalisons sur le monde externe. Nous le savons en tant qu'élaboration intellectuelle, mais la compréhension du fondamental qu'est cette subjectivité n'est pas triviale.

Imagine une machine capable de réagir à des stimuli externes de lumière et de chaleur. Imagine que cette machine est comme ces projecteurs de film. Tu lances les images du film sur l'écran : la machine commence à réagir par les différences de lumière et de chaleur que la pellicule émet. La machine réagit à quelque chose qu'elle-même provoque et cependant ne le sait jamais.

Il en va de même avec l'état de veille de la conscience. Nous projetons des contenus du monde intérieur et ensuite nous réagissons comme si nous étions étrangers à ce drame. C'est pour cela qu'on appelle la veille un état assez semblable à celui du sommeil. Dans les deux

cas, nous projetons les contenus du monde interne. Dans un cas sur un écran intérieur, dans l'autre sur un écran plus externe mais dans les deux cas, nous n'avons pas conscience de cette projection. Tant dans le sommeil que dans la veille, nous expérimentons cette projection comme étant la réalité.

L'amour qui se réveille en moi sort de moi et vise la personne aimée. Il est projeté depuis moi, mais je le perçois comme s'il provenait de cette personne. Le temps passe, la personne s'en va et nous lui en voulons, parce qu'elle l'emporte avec elle, elle nous vole l'amour. Notre romantisme n'est-il pas emporté quand ce qui est aimé disparaît avec l'amant qui meurt ?

L'amour est quelque chose de très grand, il peut grandir, se multiplier et est gardé dans le monde intérieur et humain. Comme tout dans ce monde, il cherche à sortir. Par la suite, je le contemple, ébloui, mais j'oublie ce qui fut à l'origine de cette beauté.

C'est comme ça pour tout le monde interne, le beau et l'horrible, nous le projetons et l'observons, émerveillés ou atterrés, sans reconnaître sa provenance.

Il en va de même avec le Sens. Il se présente à nous provenant de l'extérieur. S'il y a des dieux, ils sont à l'extérieur ; cependant ces dieux ont leur demeure dans le plus intérieur de l'être humain et c'est là que nous pouvons les trouver.

Ce Sens prend forme dans le temps et dans l'espace à travers l'humain. Lorsque nous le reconnaissons, nous nous émouvons, mais le plus courant, c'est d'oublier que nous sommes en train de projeter quelque chose que nous portons au-dedans.

LE REGARD INTÉRIEUR

*Réveil. Conscience de soi. Oubli de soi. Transcendance.
Mon guide intérieur. La Force.*

Réveil

S'il était certain que monde interne et monde externe ne sont pas séparés et que nous puissions durant un moment enlever l'écran de la conscience et regarder ça, ce que nous verrions alors serait le Tout. Mais il ne nous est pas possible d'observer le Tout car le regard voit toujours une particule de ce tout. Le regard est un acte de conscience qui part de quelque part à l'intérieur d'elle. On regarde depuis une perspective. On ne regarde pas seulement depuis un point de vue, on regarde vers quelque part. Le regard a une direction et il a aussi une intention par rapport à ce qu'il regarde. Les regards de la conscience permettent de capter quelque chose, un aspect de la réalité.

Malgré cela, nous croyons que notre vision est complète et totale. Il nous arrive la même chose lorsque nous rêvons. Nous vivons les rêves comme si nous étions réveillés et de la même façon maintenant, tu crois que tu es réveillé, en train de lire un livre. Cependant, tout est teinté de tes rêves et de tes contenus, et tu n'en as aucune conscience.

Lorsque le regard intérieur est endormi, nous sommes complètement identifiés aux stimuli et nous croyons que nous recevons les stimuli purs, sans remarquer le filtre de la conscience, sans remarquer que ce que nous recevons est le reflet de notre propre conscience. Le regard intérieur est endormi durant le rêve et est aussi endormi durant la veille ordinaire. Dans les deux cas, la conscience se projette et reçoit en retour ces images projetées : dans le cas du rêve, mélangées avec les stimuli provenant principalement de l'intracorps, et dans le cas de la veille, avec les stimuli provenant également de l'extérieur du corps.



Dans tous les états ordinaires de conscience, nous expérimentons le sens. En général, nous faisons tout en croyant que cela a du sens. Je m'implique dans les drames qui se présentent à moi et tout comme dans un rêve, je méconnais tous les contenus internes qui sont projetés dans cette situation.

Il n'y aurait aucune nécessité de se réveiller de ce mode halluciné de vie s'il n'y avait ces quelques expériences qui se présentent à l'improviste et nous remuent. C'est comme si on nous jetait un seau d'eau froide. Ce sont les moments où ce à quoi nous rêvons et ce à quoi nous croyons se heurtent aux événements externes et que se produit alors une séparation entre le monde subjectif projeté et l'événement externe. Ce sont les moments que nous avons appelés "d'échec". C'est l'échec d'une façon de voir ou d'interpréter qui subitement cesse

d'être utile. Alors les événements ne parviennent plus à être intégrés dans le flux de la conscience. S'il est vrai que ceci nous fait souffrir, c'est aussi grâce à cette expérience que nous pouvons évoluer. Ces expériences nous sortent du quotidien, font irruption dans la veille endormie dans laquelle nous sommes habituellement ; cela nous secoue fortement en réveillant en nous le regard intérieur.

Ce regard intérieur est en réalité celui avec lequel tu es en train de me lire, car s'il n'était pas présent, c'est sûr, cela fait longtemps que tu te serais ennuyé. Ce regard est celui avec lequel tu te regardes toi-même et tu compares ce dont nous parlons.

C'est un regard très tranquille, très vrai, qui nous rapproche de l'intériorité et nous conduit peu à peu au centre, au sens, à nous-mêmes.

Ce n'est pas le regard qui critique, ni celui qui admire, ni celui qui impose ; c'est celui qui observe, celui qui observe sans jugement et qui se rendort dans chaque jugement.

Ce n'est pas le regard qui force ;

c'est celui qui reconnaît quand tu forces.

Ce n'est pas le regard qui dissipe la divagation ;

c'est celui qui voit qu'on ne peut l'éviter.

Ce n'est pas le regard qui me libère de la rêverie ;

c'est celui qui observe comment je me déplace en elle.

Ce n'est pas le regard qui remplit ;

c'est celui qui observe le vide.

Ce n'est pas le regard qui lâche ;

c'est celui qui observe l'emprisonnement et l'égoïsme.

Ce n'est pas le regard de la culpabilité ;
c'est celui du repentir.
C'est le regard avec lequel me parle mon guide ;
c'est celui qui voyage de par le monde intérieur.

Nous sommes tournés vers l'extérieur. Notre identification avec les sens et le corps est telle que nous nous confondons avec les choses et le monde. Lorsque je n'obtiens pas ce que je veux, je suis accroché à cette chose, en ressassant la façon de l'obtenir. Je suis collé au monde des choses, adhérent à lui, que je satisfasse mes appétits ou pas.

L'échec est une expérience profonde qui réveille le regard intérieur et celui-ci prend alors conscience de l'existence et du moi dans le monde.

Conscience de soi

Dans ce réveil du regard, je remarque un fonctionnement différent dans lequel je commence à reconnaître de nombreuses choses que je prenais pour "réelles", en comprenant "réelles" comme extériorité, comme des projections du monde interne. Jusque-là, nous avons parlé de rêveries ou de tendances, y compris de compulsions qui, provenant de l'intérieur, étaient perçues comme venant de l'extérieur. Mais que se passe-t-il avec la foi, avec l'amour, avec les dieux, avec le sublime, avec la bonté et avec les vertus humaines ? Je perçois tout cela également comme venant de l'extérieur et ceci fait partie de ce mode illusoire du regarder. Ainsi, de même

que le paysage peut être chargé de notre compulsion, de même il pourrait l'être de notre vertu. Cette vertu que j'observe est également quelque chose d'intérieur qui s'est projeté et que je crois venir de l'extérieur.

*Si tu t'en vas, amour,
Jamais ne pars, car tu es pour toujours
Jamais ne reste car toujours tu t'en vas,
Amour qui repose dans l'aimé,
Bonté qui dissipe l'abîme,
Joie de tous qui inonde
Ta force qui est aussi la mienne.*

Le regard intérieur est le regard humain, depuis l'intérieur. Il observe la danse du monde et l'humain, regardé depuis l'humain.

Quand le regard intérieur se réveille, l'humain prend conscience de lui, de ce qu'il est dans le monde et de ce qu'est le monde en lui.

Je peux être épouvanté par les fantômes que j'observe, mais ces fantômes sont seulement les gardiens qu'il faut tranquilliser pour pouvoir arriver à la réalité. Ce sont les monstres des enfants. Lorsque nous nous habituons à eux, ils perdent de leur pouvoir, la nuit change alors son signe et est là pour nous permettre de reconnaître l'aube.

Ici, nous trouvons le regard pour regarder le sens, l'histoire et l'humain. Parfois, il sera aveuglé par la présence même de l'être, du soi-même, de ce qui est.

La cruauté peut exister, mais la compassion ne mourra jamais.

La méchanceté enlaidira le paysage mais la bonté lui rendra ses couleurs pour l'éternité.

Le corps mourra mais l'être éblouira tes yeux pour toujours.

Le Sens ne se trouve pas dans les choses et ce n'est pas quelque chose que les choses peuvent transmettre. Au contraire, il vient de l'intérieur, il teinte le monde. Je perçois alors ces choses teintées qui me parviennent. Ceci je ne peux le savoir lorsque je dors, mais je ne le sais pas non plus lorsque je suis en veille. Mais lorsque je réveille le regard intérieur, alors je peux l'observer et le reconnaître.

Cet acte de conscience, ce regard se réveille dans l'échec, mais il peut arriver aussi qu'une expérience extraordinaire le réveille. Ces expériences extraordinaires apparaissent soudain, sans qu'on l'ait demandé, sans qu'on l'ait voulu, sans que j'aie fait quoi que ce soit de spécial. Elles sont totalisatrices, une joie surgit qui vient de l'intérieur, ou une communion avec tout et tous. Si l'on prend contact avec quelque chose de véritablement important, ceci peut changer la vie car ensuite, je me dédierai à retrouver cela. La distance entre ces expériences et ce qui est habituel est telle qu'il est difficile de les assimiler. Avec le temps, ces expériences vont être conservées sur le même plan que celui où nous gardons les rêves.

Oubli de soi

Comment pourrions-nous réveiller le regard sans attendre que les événements nous mettent en situation d'échec ou sans attendre qu'il nous arrive une expérience extraordinaire ?

Une astuce simple pour réveiller le regard intérieur est de se souvenir que l'on existe. Pendant que je lis, je me rends compte que je suis en train de lire, je prends conscience de moi tandis que je lis. En quelques secondes, la conscience va s'amplifier, tu vas te rendre comptes des images qui passent par la tête. Tu existes, tu maintiens le souvenir de toi-même, ensuite tu le perds mais rapidement, tu reconnais que tu as oublié que tu existes.

Le fait de me souvenir que j'existe pose le problème de me mettre en présence de mes peurs. Pour oublier mes peurs, j'oublierai aussi que j'existe et m'engourdirai d'une façon ou d'une autre, empêchant le souvenir de moi-même. Je fuirai de moi-même, je m'échapperai en "sortant de moi", en m'éloignant ou en m'enivrant, en m'identifiant avec ce qui est étranger. Le regard sera chaque fois plus externe, il coïncidera avec les sens et je m'identifierai aux choses, je serai en elles. Mais le regard s'externalisera encore plus jusqu'à expérimenter que je suis regardé depuis dehors, jugé par les autres, par un ensemble ou par quelque chose de plus abstrait, comme un dieu ou une morale.

Si j'observe le moi dans le monde, je trouve un moi auquel je ne suis pas habitué. Cela nous plairait de voir Superman, mais c'est Clark Kent que l'on trouve. Nous croyons être le docteur Jekyll mais nous nous retrouvons soudain face à Mister Hyde. « *Je vais à la recherche de ma brebis et c'est mon loup que je trouve* », dit un poème de mon fils que j'ai lu il n'y a pas longtemps. Si ce que tu veux voir n'apparaît pas, alors tu le forces et par là-même, le regard intérieur se ferme.



En réveillant le regard intérieur et en observant depuis lui, nous nous retrouvons avec les limites du moi. Il se trouve que ce moi fantastique n'est pas la représentation exacte de ce que je veux être et ne dispose pas d'un temps infini pour y parvenir. Alors le regard qui observe cela n'y résiste pas et fuit, il fusionne de nouveau avec le moi et s'externalise. Je n'observe plus le moi, mais j'observe alors le monde depuis le moi.

Si je suis dans la rue et que je vois soudain quelque chose qui me déplaît, ma première réaction est de détourner le regard. C'est le jeu de l'autruche qui prétend que le danger disparaît lorsqu'elle se met la tête dans le sable. Ainsi, notre jeune regard intérieur aura tendance à se cacher chaque fois que nous le réveillons.

Si j'ai réussi à ce que tu me suives, tu te seras rendu compte que pour un instant, au moins un tout petit moment, le moi n'a pas occupé toute ta conscience, car il y avait quelque chose qui le regardait. Ceci est très intéressant. Qui le regardait ? S'il y a quelque chose qui regarde le

moi, cela signifie que tout dans la conscience n'est pas moi. Cette intuition qu'a le moi de ne pas être tout et qu'il meurt, peut être vraie mais qu'est-ce que ce regard qui a plus de profondeur et qui regarde le moi ? Il semblerait que je ne sois pas seulement moi. Ici vivent ensemble moi et quelque chose de plus.

Pour pouvoir renforcer ce regard intérieur, je devrai accepter que "moi", j'ai beaucoup de limites et que "moi", je dépends du corps et qu'il meurt avec lui. Mais avec tous ses défauts, moi m'accompagne dans ce monde, c'est avec lui et grâce à lui que je réalise la vie humaine, c'est grâce au moi que je peux réaliser le sens du monde. C'est un bon compagnon et il n'est pas coupable de ne pas être la compensation de mes désirs. Je devrai me résigner à son extinction, étant donné qu'il s'évanouira avec la mort. Mais ce qui n'est pas clair est que le moi soit seulement moi. Effectivement, ce regard intérieur qui regarde le moi peut être en train de me montrer une autre partie de l'être qui est plus essentielle que le moi et émerge depuis une autre profondeur annonçant une autre réalité transcendante.

Transcendance

Nous ne sommes pas la douleur du corps,

Le corps passe,

Nous ne sommes pas le plaisir du corps

Le corps passe.

Quelque chose de grand et de subtil vit,

Unit,

Contient.

La pierre existe et ne sait qu'elle existe ;

La vie existe et ne sait qu'elle existe ;

La conscience existe et oublie qu'elle existe.

Dans le silence du mental,

Dans le fond du cœur,

Au-delà du fond,

Quelque chose de grand et de subtil toujours est.

Que je sois oublieux de moi ne signifie pas que je n'existe pas. J'existe mais sans conscience que j'existe. Lorsque la mort se présente à moi dans toute sa crudité, le regard intérieur se réveille et je prends conscience de l'existence. Je résisterai à l'évidence et j'essaierai de fuir, cependant le caractère inéluctable de la mort me réveille et je me rappelle que j'existe.

J'existe mais qui existe ? "Je" existe. "Je" adhère au monde, aux choses, aux jours, aux nuits, aux heures. Mais "je" cesserai d'exister. Si celui qui existe est seulement le moi, l'existence s'épuise avec la mort. Mais il peut ne pas en être ainsi. Lorsque le regard intérieur se réveille et observe le moi, qui est celui qui observe ? Cet observateur n'est pas le moi, étant donné qu'il l'observe. Est-ce le moi qui existe ou est-ce un autre être qui existe et se manifeste à travers le moi ? Lorsque la mort atteint le moi, atteindra-t-elle aussi cet autre être ?

J'ai conscience du moi, j'en ai une conscience quotidienne, mais je n'ai pas conscience de cet autre être. Ce que je suis, c'est le moi ? Ou c'est cet autre être qui se manifeste à travers le moi ?

S'il y a un autre être qui est ce qui existe véritablement, celui-ci devrait transcender le moi et par conséquent la mort. S'il y a un autre être qui est ce qui véritablement existe, le souvenir que j'existe me rapprochera de la prise de conscience de cet être.

S'il y a un autre être qui est ce qui véritablement existe, le moi est le véhicule ou le fondement de cet être pour se manifester dans le monde. Le sens du moi, alors, est de servir de support à l'être dans le monde.

S'il y a un autre être qui véritablement existe, quel est son sens ?

Sera-t-il possible de prendre conscience de cet être ?

Mon guide intérieur

Quand la tempête secoue mon bateau et que les vagues le portent à la dérive dans la nuit obscure, j'appelle mon guide. Il s'approche alors avec la douceur du soleil et une force énorme reprend le gouvernail en direction de la côte, ni vent ni vague ne peuvent dévier sa ténacité.

Mon guide, bon comme le soleil, apporte lumière, chaleur et vie à tous de la même manière.

Lorsqu'il te voit joyeux, il resplendit de joie ; lorsqu'il te voit triste, il brille pour te donner sa lumière. Avant et après, il y avait le soleil, mon sage guide a tout vécu, son conseil est le conseil de l'expérience.

Guide, toi qui es la lumière de ma vie, je veux sentir ta présence tandis que j'écris et que la sente aussi celui qui m'accompagne dans ces lignes.

– *Qui regarde le regard intérieur ?*

– *Ton regard intérieur regarde ce qui se voit ; il regarde ton crépuscule et ton aube, il regarde le sens mais aussi le vide ; il regarde ton espérance mais aussi ton naufrage. Regarde véritablement celui qui regarde comme regarde le guide, comme regarde le soleil, sans châtement ni récompense. Lumière qui annonce la présence du soleil, origine du regard.*

– *Comment est-ce que je réveille le regard intérieur ?*

– *Suis le Chemin. Demande-toi : "qui suis-je ?" et demande-toi : "vers où vais-je ?". Chaque fois que tu seras connecté avec le regard intérieur, rappelle-toi qui tu es.*

Tu es ton corps. Es-tu ton corps ? Es-tu ce que tu sens ou ce que tu penses ?

Tu es ce que tu crois. Es-tu ce que tu crois ou ce que tu imagines ?

Tu es l'énergie. Es-tu l'énergie de ton corps, de ta pensée, de ton sentiment, de ton action ?

Qui es-tu ?

Chaque fois que tu veux entrer en contact avec le regard intérieur, rappelle-toi où tu vas.

À ton travail. Est-ce cela ton sens ultime, serait-ce ton travail, ta famille ?

Vers le plaisir. Serait-ce cela ton sens, le plaisir du corps ?

Vers la mort. Tout se termine là ou quelque chose continue au-delà ?

Vers l'autre. Serait-il dans l'autre le sens que tu cherches ?

Où vas-tu ?

Regard intérieur pour voir d'un mode nouveau, regard intérieur pour cheminer vers le Sens, regard intérieur pour communiquer entre nous.

Ainsi parle mon guide pour moi et pour toi.

– *Et dis-moi, guide, qui es-tu ?*

– *Une représentation, je traduis quelque chose de très important pour que cela parvienne à ta conscience. Je suis une représentation de "je suis".*

– *Et dis-moi, guide, qui sont les autres ?*

– *Les rayons du soleil. Parfois leurs corps laissent passer sa lumière et la vie s'illumine, parfois leurs corps ne la laisse pas passer et la vie s'assombrit. Parfois, leur moi laisse passer le soleil et parfois les nuages du moi le recouvrent complètement.*

– *Est-il possible de communiquer entre nous ?*

– *Les nuages laissent passer le soleil, parfois jusqu'à dégager le ciel.*

– *Guide, ta compagnie me fut très bonne, merci de me faire parvenir la brise de l'autre monde.*

La Force

Je parcours mentalement mon corps. Une énergie circule autour. Je sens une douce vibration quelque part. Ce sont mes pieds et mes mains. Maintenant, je remarque ma respiration, elle s'agite ; le cœur aussi s'agite. Je sais, lecteur, que tu es avec moi, tu me suis de tes yeux et une incertitude te prend ; tu ne sais pas très bien où je t'emmène.

Maintenant, je sens la présence d'une énergie qui est tout autour. J'interromps mon écriture et je pose ma main sur ma poitrine. Je sens mon cœur, ma présence et cette énergie chaque fois plus fortement. Toi aussi, maintenant, pose la main au centre de ta poitrine et sens

la Force en toi. Cette Force est celle qui donne énergie à ton corps et à ton mental.

C'est la Force qui anime le corps ; cette Force est véritablement la vie. C'est l'énergie avec laquelle le cœur sent et avec laquelle le mental pense. C'est elle qui pourvoit l'inerte de vie. Lorsque le corps meurt, ce qui se passe avec cette Force est toute une discussion. Mais ce n'est pas parce que le corps existe qu'apparaît la Force vitale, c'est parce qu'existe la Force vitale que la matière s'anime.

La présence de cette Force, nous la vérifions en nous-mêmes et nous la reconnaissons peut-être aussi durant la lecture de certains chapitres de cet écrit.

La nature de cette énergie n'est pas si facile à déterminer. Ce n'est pas de l'énergie mécanique, chimique ou électrique. Ni même atomique ou thermique. Nous parlons d'énergie vitale, mais je ne suis pas sûr que ce soit si exact. Je ferme les yeux et j'imagine une pomme verte très juteuse : quel type d'énergie est-ce que j'utilise dans l'image représentée ? Et avant cela, avec quelle énergie se génère l'acte de conscience ?

Pour réveiller le regard intérieur, nous avons besoin d'obtenir de l'énergie. Nous avons besoin de cette Force qui circule en nous, mais nous ne savons pas comment utiliser cette énergie. Nous pouvons penser, sentir et agir, pourtant nous ne contrôlons pas la Force qui meut tout cela. L'énergie tend à reprendre le sillon qu'elle a déjà creusé, elle se déplace par ses canaux habituels. Après s'être reposé dans le sommeil, en veille le regard s'identifie avec le moi et depuis là, depuis le moi, regarde le monde. C'est ce qui est naturel. Mais maintenant,

depuis la veille, je veux réveiller nouvellement et internaliser le regard pour regarder le moi et le monde. J'aurai besoin d'un plus d'énergie qui me le permette.

Le regard intérieur n'est pas un regard naturel, il se réveille dans des moments très particuliers que nous avons appelés échec. Mais nous pouvons le réveiller si nous le voulons, en faisant l'effort de regarder le monde et le moi depuis l'intériorité.

Pour quoi pourrions-nous vouloir faire cet effort ? Pour nous connaître nous-mêmes. Pour connaître le plus important qui se puisse connaître, le fondement de l'humain, l'essentiel, le soi-même, ce qui est véritablement.

Se connaître soi-même n'est pas connaître notre externalité, c'est connaître le constitutif, ce qui ne devient pas, comme dirait Platon, ce qui ne meurt pas, comme dirait Bouddha.

Il est de grande importance de dépasser la souffrance et la contradiction pour que celles-ci n'interrompent pas la véritable connaissance, la connaissance de soi-même.

Pour pouvoir atteindre ce soi-même, le fondement de l'homme, expérimenter ce qui donne sens et oriente les actions vers la transformation de la réalité, nous avons besoin de réveiller le regard intérieur. C'est lui qui nous permet d'arriver au centre de nous-mêmes.

Ce regard se trouve confondu avec les choses du monde externe. Le regard se perd dans les sens et l'on croit que la réalité est ce qui nous parvient à travers eux.

Mais pour pouvoir le réveiller et arriver au centre de nous-mêmes, nous avons besoin d'augmenter l'énergie avec laquelle nous opérons habituellement dans le monde.

La Force est l'énergie qui "anime", qui donne la vie au corps. La Force est réellement la vie, c'est ce qui est vivant. La connaissance de cette énergie n'est pas pure sensualité. Il ne s'agit pas de registres "plaisants", la Force n'est pas une expérience sensuelle, ses indicateurs seregistrent avec amplitude et luminosité, également avec la voix intérieure du guide qui conseille, console et oriente.

La Force peut rester attrapée, se diluer ou être dirigée. L'énergie de la Force peut nous aider à atteindre un nouvel état de conscience, à réveiller le regard intérieur.

L'énergie se dissipe par la souffrance et la contradiction. Ce n'est pas l'excès d'activité qui nous épuise ; c'est l'action contradictoire qui nous affaiblit. Il existe des actions qui augmentent mon énergie. Ce sont des actions très spéciales qui, lorsque je les réalise, me donnent de la charge. Je voudrais les répéter et elles me produisent un sentiment de joie et de paix. Certaines autres actions, je préférerais ne les avoir jamais faites ; elles me produisent de la souffrance et me rongent.

Il existe des procédés pour prendre contact avec la Force. De nombreuses cultures à différentes époques ont proposé des procédés à travers des danses, des sons, des chants, des drogues, par le biais de prières, pour prendre contact avec elle. Dans son *Message*, Silo nous montre un procédé qui ne requiert ni fumée ni substance et permet de s'approcher tout doucement de la Force et de l'expérience du Sens.

LA CHUTE

*Mort et solitude. Dégradation.
Succès. Culpabilité.*

Mort et solitude

Y a-t-il quelque chose de plus triste que de perdre le sens lorsqu'on l'a frôlé ?

Pourquoi lorsque la lumière traverse nos yeux, voulons-nous l'attraper et ne pas la laisser s'échapper ?

Le Sens vit à l'intérieur de nous. Il illumine la vie comme le soleil éclaire le jour. Ce n'est pas la nuit qui nous cache le soleil. Celui-ci se cache pour que nous puissions connaître la nuit.

La flamme fragile d'une bougie peut s'éteindre, se consumer lentement ; le souffle d'un murmure peut l'éteindre. Durera-t-elle jusqu'à l'aube ? Y aura-t-il une aube ? Les rayons du soleil enflamment la terre et moi, encore terrorisé par les ténèbres, je continue de regarder le jour à la lumière de la chandelle. Pauvre de moi, protégé par la lumière d'un réverbère alors que c'est le feu du soleil lui-même qui m'enveloppe !

Je voyage par les heures accompagné de deux femmes épouvantables. La nuit ténébreuse s'approche dès que commence le jour. Avec elle s'approchent ces dames que j'essaie d'éloigner avec la flamme tremblotante de la bougie. La mort et la solitude. Je les porte à la fois sur mes épaules et elles sont aussi devant moi. La bougie toujours allumée, pour cacher la peur, simule une longue journée sans nuit, mais aussi sans jour.

Quand le Sens se présente, le soleil te frappe de plein fouet, le jour est le jour et la nuit est la nuit, et les dames s'évanouissent comme des hologrammes traversés d'une intense lumière.

Quand le Sens se cache, la mort et la solitude, l'une à côté de l'autre, viennent avec moi où que j'aie. Tous trois, nous chevauchons le temps. Si je vais à gauche, elles tournent avec moi, si je tourne, elles tournent, je freine ou j'accélère, elles freinent ou accélèrent avec mes propres gestes. Elles ne me plaisent pas mais elles m'accompagnent. Je veux l'éviter mais elles me suivent comme des ombres. Soudain, le jour se lève : je regarde mes compagnes et elles ne sont plus là, évanouies dans l'intensité de la lumière du jour. Je regarde mon ombre et elle n'est pas là non plus. Serais-je moi aussi un hologramme ? Moi, Mort et Solitude, nous voyageons ensemble. Lorsque le jour se lève, le Sens les dissipe. Au crépuscule, le contre-jour les noircit, la nuit s'approche occultant le Sens et nous voyons galoper les trois cavaliers. Dans l'obscurité totale, je ne peux pas non plus voir le Moi mais le son vide des casques de la mort et de la solitude frappant le vide retentit à mes oreilles.

*Mort qui m'enlace et m'embrasse,
Qui me crispe et me glace.
Je t'échappe sans t'échapper.
Mort et moi,
Aimant en pôles opposés.*

*Moi sans toi je suis seulement moi.
Moi et toi
Je ne suis plus moi*

*Seulement moi, solitude et mort,
Seulement toi, mort et solitude,
Toi et moi,
Fil invisible de vie,
Lien immatériel d'au-delà de la vie,
Toi et moi, nous ne sommes plus moi.*

Dégradation

Plus le moi s'affirme en tant que moi, de plus près encore ses compagnes le talonnent.

L'Être et le Sens se font jour à travers le moi et le moi croit être l'Être et le Sens.

Mais comment parvient-on à ce qu'un hologramme se croit la lumière ?

Cette nécessité du moi pour s'emparer du tout n'est pas une erreur ni un problème personnel. C'est le mode de fonctionnement d'un état de conscience. Cette super image que nous appelons "moi" se diluera avec la mort,

c'est-à-dire qu'elle disparaîtra en effet. La peur de mourir a donc une prise. Le moi est mortel et si nous étions seulement "moi", nous n'irions pas plus loin. Ce moi traduit des instincts de base de survie et n'est pas disposé à se liquéfier dans le néant. C'est justement le charme et c'est pour cela qu'il existe, pour s'attacher, pour durer, pour donner l'illusion que le temps ne s'arrête pas. Le moi se raccroche à la vie, craignant la mort, sa mort.

Mais ce "moi" n'est pas vivant, c'est une image de la conscience, et de ce fait, sa disparition n'est pas non plus la mort. Le moi croit qu'il est vivant et il croit qu'il va mourir ; pourtant il n'est pas vivant et, par conséquent, il ne peut pas mourir. Le matériel du moi est le même que celui des rêves et de même que les fantômes, il n'est pas quelque chose de vivant. Nous ne disons pas "je suis mort au rêve de cette nuit" mais nous disons "je me suis réveillé du rêve de cette nuit".

Si ce n'est pas le moi qui est vivant, qui l'est ? Qui est-ce qui observe le moi ?

Maintenant, je me retrouve avec toi. Pour un instant, nos moi se croisent et se fondent. Dans l'instant de fusion, mon moi est un "moi-toi". C'est un moment de communication. Mais soudain, le moi se reprend de cet étourdissement, il cherche des références et les trouve dans la différenciation d'avec toi. Mon moi commence à se séparer de toi et pour ce faire, il te dégrade et dans la mesure où la dégradation augmente, la solitude m'enveloppera.

Chaque tentative pour me rapprocher de toi, chaque tentative de communication est une tentative qui dilue

le moi, et celui-ci résistera et rendra manifeste son existence, son importance, son affirmation dans ce monde. Pour s'affirmer face à l'autre, pour ne pas se diluer dans l'expérience de communication, il dégradera, il diminuera la valeur de l'autre, me mettant en relief aux yeux de mon propre moi.

L'égoïsme ou le moi-isme est le désespoir du moi face à sa mort.

La dégradation ferme le passage au sens qui cherche à s'exprimer dans le monde. L'expression de l'essentiel transcende le moi car l'œuvre humaine se réalise avec d'autres et grâce aux autres. Bien que j'essaie de m'approprier l'œuvre (et de ce fait, je la dégrade), la tâche tient son origine du Sens et est transmise au monde par l'humain. La reconnaissance de ceci peut être faite à travers le contact avec les autres. Ce sont les autres qui me permettront de demeurer dans la tentative de transmettre le Sens au monde. C'est dans le fait de reconnaître l'autre, l'apport de l'autre, la signification que le Sens est en train de s'exprimer à travers l'autre, que je poursuivrai cette tentative.

Dans chaque rencontre avec le Sens, et l'expérience de communication en est une, le registre du moi disparaît. C'est très beau mais c'est aussi inconnu, inhabituel, cela effraie, je crois mourir, (en effet le mourir du moi) et le moi trépignera pour assister à l'existence et dégradera la vivance⁷ du non-moi.

Le Sens se fraie un chemin entre les roues du moi qui essaient de l'attraper. Malgré tout, l'Être se révèle à la lumière et s'infiltré dans le monde. Cet effort de

⁷Ndt : capacité à vivre, s'épanouir et évoluer

l'Être pour se concrétiser, cette tentative humaine de modeler l'Être dans le monde, est ce que le moi méconnaît comme étant sien et le dégrade pour le posséder. On en vient à la dégradation en réduisant l'immensité pour l'embarquer avec la petitesse du regard. C'est étirer l'égo pour qu'en lui subsiste ce qui est splendide. Je compare, je mets en compétition et je diminue l'autre pour que sa grandeur soit contenue dans mon récipient.

La dégradation rapidement parvient à son objectif : très vite, tout sera insignifiant et rien n'aura de sens. Cela commence avec une blague innocente et se finit en déformant toute la situation, en faisant ressortir le superflu et en minimisant le prioritaire. C'est comme ouvrir une petite ornière sur le côté depuis un ruisseau que la même eau va grossir, la rendant chaque fois plus grande, jusqu'à en dévier tout le cours.

Je m'arrête face à l'abîme de la dégradation et je regarde la cime de la montagne. M'accompagne l'infatigable impétuosité humaine qui à travers moi et à travers toi vole au-delà de nous. N'importe les résistances qu'elle rencontre, n'importe combien de murailles elle doit traverser, il n'y aura ni rocher ni mer qui puissent interrompre son élan. Ce qui vient de si loin s'agite à l'intérieur de nous et se libérera de toute prison. S'il tombe, il se relèvera. Une fois et mille fois encore, tentative après tentative, il sautera par-dessus les ombres. Un effort, un autre effort et un autre encore. Force fragile d'un temps immémorial, tu es ce qui est vivant. Tu portes en toi le Sens et les significations et nous les dessinons ensemble à tout moment. Ce qui est monstrueux ne fait rien d'autre que te mettre en relief, être humain,

je te chante et t'exalte. J'éloigne de moi le brouillard de la dégradation pour admirer ton impulsion constante, tes couleurs intenses, l'éclat brillant que tu apportes d'autres mondes.

La tentative que fait la conscience pour reconnaître le Sens est un chemin courageux sur lequel elle se dépossède des appropriations du moi. On octroie la gloire à un ensemble, on découvre l'ampleur de l'ignorance et l'on accepte que ce qui nous soutient est la foi. Dans cette tentative dans laquelle le moi se déstabilise, commence une rengaine intérieure qui reconsidère la situation. Les réussites sont personnelles, les erreurs sont celles des autres, les réussites des autres sont dues à des facteurs de hasard ou toute autre chose qui nous aide à minorer la qualité du succès qui nous est étranger. Mes choses, ce que moi j'ai fait, est magnifié et ce qu'ont fait les autres est dégradé. La dégradation est une réaction du moi face à sa peur de disparaître.

Je crois que ceci est un point de chute très habituel pour la conscience. On parvient très peu souvent à transcender l'individualité et à nous reconnaître comme partie de quelque chose dont tous nous faisons partie. Il nous est difficile de reconnaître que ceci nous rend exactement égaux et que grâce à l'effort des parties, l'œuvre prend consistance dans l'aujourd'hui.

Sauter par-dessus la dégradation est reconnaître l'autre. Le reconnaître au-delà de son moi, reconnaître son élan, son existence, son être comme partie de l'existence. C'est avoir l'intuition du Sens s'ouvrant un chemin par le biais de ses rêveries, c'est pressentir la merveille qui vit à l'intérieur de l'autre. Comment fait-on cela ? Je ne

sais pas très bien. Ce n'est pas quelque chose d'intellectuel. J'apprends à regarder l'effort intarissable de l'humain pour remplir le monde de significations ; j'apprends à admirer la tentative permanente de traduire le Sens, d'humaniser la terre.

Succès

Après de nombreuses frustrations, je reviens à me proposer les tâches et les objectifs qui me paraissent importants. Cette fois, je cherche la meilleure attitude, le plus noble sentiment pour les mener de l'avant, la paix intérieure pour réaliser les actions sans qu'importe leur résultat et sans rester prisonnier du but que je poursuis. Le regard se place dans un centre intérieur et de là, observe. Je commence la tâche proposée.

Au bout de très peu de temps, je découvre que tout fonctionne comme prévu. Pourtant, une petite anxiété, que je confonds avec de la joie, apparaît presque sans que je m'en rende compte. Très vite, mon action est reconnue par les autres et l'anxiété grandit un peu plus. Le temps passe et mes objectifs ont changé complètement. Maintenant, l'important est l'objectif et non plus chaque pas ; le regard des autres sur ce que je fais prend une valeur disproportionnée ; le sens du projet se dévie et consiste à attirer l'attention sur lui. Le temps passe et les personnes qui m'accompagnent se transforment en instruments pour réaliser mes fins ; l'anxiété augmente, une violence émerge de plus en plus souvent. Désormais, j'ai complètement oublié quel était mon projet, ce que

je cherchais à travers l'œuvre que je réalisais, je cherche seulement le succès et ceci me domine.

Le succès est comme ces friandises en boîte que tu essaies une fois et ensuite tu ne peux t'arrêter de les manger. Il nous rend anxieux et nous commençons à faire les choses seulement pour obtenir toujours davantage. Nous avons oublié les motifs originaux qui impulsaient l'action et seul ce qui octroie le succès nous oriente. Une accélération amphétaminique circule dans notre sang et lorsque nous allons à toute vitesse, nous explosons.

Il y a de nombreuses années, je rendais visite à Silo, avec mon couple qui avait été élue députée récemment. La conversation dériva sur l'explication d'un virus qui contaminait dans les situations de succès et de pouvoir, le "virus des hauteurs". Quand il attaque, se produit un trouble de la mémoire pour le malade qui oublie toute l'aide qu'il a reçue pour atteindre la position dans laquelle il se trouve. Il se souvient seulement de ses qualités personnelles, qui seraient celles-là même qui l'auraient mené au sommet. Pour comble de malheur, lorsque la maladie progresse, celui qui vit ce succès oublie non seulement les personnes qui l'ont aidé mais, en plus, il commence à les maltraiter. Supporter les critiques, aussi dures soient-elles, disait Silo, quiconque peut le faire. Mais celui qui est capable de supporter les applaudissements trouve la grandeur. Il nous raconta ensuite l'histoire de l'esclave qui courait à côté de Jules César lorsqu'il rentrait victorieux de ses batailles, et qui lui murmurait à son oreille : « Souviens-toi que tu es mortel ! »

Les épreuves les plus fortes de nos projets commencent lorsque nous acquérons du prestige. Il est habituel que lorsqu'on triomphe, les motivations originales du projet, ce qui lui donnait sens, soient oubliées. Ce qui prime n'est plus la réalisation dans le monde mais de se rassasier de la reconnaissance des autres.

Lorsque le Sens se fait image et que celle-ci se traduit en projet, toute notre action est chargée de signification. C'est l'Être qui se projette dans ce que nous réalisons. Dans ce moment, le centre est dans l'interne et se transfère vers dehors, en projetant sa signification. Lorsqu'arrive le succès et que nous nous perdons en lui, le centre est dans l'externe, dans l'approbation ou le rejet des autres. Le Sens n'est plus transféré depuis dedans mais est reçu depuis dehors, à travers un regard externe. Je ne pourrai le récupérer jusqu'à ce qu'une crise me fasse réfléchir sur ce fait et que je puisse reprendre les motivations originales de l'action.

Comment pouvoir maintenir le centre lorsque le succès trouble notre activité ?

Juan Chambeaux, dans *Le Virus des hauteurs*⁸ propose une sorte d'antidote à ce mal, comme le sens de l'humour et le travail en équipe. Mais nous devons reconnaître que ce n'est pas simple, nous n'avons pas de vaccin contre ce virus. Je pense que le meilleur moyen de générer les anticorps est de ne pas être contaminé. C'est sûr que lorsque nous sortirons de l'ivresse du succès, nous aurons la gueule de bois, mais ce n'est pas

⁸ Ndt : non édité en français, CHAMBEAUX Juan, *Virus de Altura*, CESOC Ediciones, Santiago du Chili, 1993.

plus grave que ça et nous aurons assez appris pour faire attention à nous la prochaine fois.

Le point est de pouvoir rester dans la direction où nous allons, qu'on nous applaudisse ou qu'on se fasse huer. C'est de permettre au Sens de s'exprimer sans se dévier par la reconnaissance ou par la critique.

Il se peut que ce soit des thèmes du moi en suspens, d'anciens ressentiments, des désirs de revanches, qui l'éblouissent et l'attrapent au moment du succès. Mais l'être qui habite derrière le moi n'a rien à voir avec cela et son sens est si fort qu'il peut dépasser les petitesesses.

Je voudrais, mon guide, que lorsqu'arrive ce moment et que se déploie le sens dans le monde dans toute sa plénitude, tu m'accompagnes pour accepter en paix intérieure la situation qui m'est donnée de vivre.

Culpabilité

La culpabilité est un nœud de souffrance qui a attrapé l'être humain depuis des temps immémoriaux. Il semblerait que nous ayons fait quelque chose de mal en des temps originels et nous espérons que notre sentiment de culpabilité nous rachète génération après génération. La culpabilité est associée au châtimeut et nous supposons que le châtimeut peut être libérateur.

Culpabilité et châtimeut se réalimentent sans pouvoir se rassasier l'un de l'autre. Dans *Crime et châtimeut*, Dostoïevski raconte comment Rodia Raskolnikoff assassine une aïeule pour démontrer qu'un être supérieur peut réaliser n'importe quel acte sans remords. Tout va

bien pour lui jusqu'à ce que son brillant intellect fasse la place à ses sentiments et qu'il prenne contact avec la souffrance. Alors, Rodia accepte son châtime et c'est à travers l'amour et la compassion qu'il essaiera de racheter sa faute.

Je me souviens être en train de jouer avec mes nounous chez moi, lorsque j'avais 10 ans. « Les juifs ont tué le Christ », me disaient-elles. Je savais qui était le Christ car au collège, les cours commençaient souvent avec un "Notre Père qui êtes aux cieux", tandis que je priais le "shema israël" que m'avait enseigné ma famille. Que Christ eût été crucifié, je le savais aussi, mais que les juifs aient été responsables de cette exécution était plus difficile à avaler. Si c'était vrai et que j'étais juif, quelle responsabilité m'incombait-il ?

Je sortais de l'enfance lorsqu'une dictature militaire prit le pouvoir par la force dans mon pays. Pendant que cette dictature commettait des actes atroces contre les personnes, il y avait un dilemme que je ne pouvais résoudre : quelle responsabilité avaient les partisans de ce régime qui fermaient les yeux sur l'appel de ceux qui souffraient et qui avaient mal ?

Plus tard, lorsque mon couple mourut à mes cotés, je me suis demandé : quelle responsabilité me revient ?



C'est peut-être dans le mythe biblique d'Abraham qu'est le mieux illustré le sentiment de culpabilité. Cela

ne suffit pas à Abraham de dire : je tuerais mon fils aimé parce que Dieu me l'a demandé et donc l'acte sera justifié. Abraham sait que l'acte ne sera pas justifié et que Dieu le condamne à la culpabilité éternelle.

Soren Kierkegaard raconte dans *Peur et tremblement*, que la seule chose qui l'intéresse véritablement dans la vie est de comprendre ce qui se passait dans la tête d'Abraham les trois jours de voyage vers le Mont Moriah, là où Dieu lui avait demandé de sacrifier son fils aimé Isaac. Kierkegaard développe les arguments pour élucider si Abraham fut effectivement le modèle de la foi ou s'il s'agissait plutôt d'un assassin potentiel. Dieu arrêta le bras qui portait le couteau du sacrifice avant qu'il ne traverse le cœur d'Isaac, mais après cette expérience, Abraham ne rit plus jamais et la culpabilité occupa son cœur.

Je copie ici le récit extrait de *Mythes-racines universels* que Silo fait de ce mythe, récit qui nous aide à élucider ce noeud de souffrance.

De nombreuses générations passèrent des premiers pères jusqu'au déluge. Après celui-ci, quand dans le ciel, Jehovah tendit l'arc-en-ciel pour sceller son pacte avec les hommes, toute semence continua à se reproduire. Et ainsi, en Ur de Chaldée, Taré prit son fils Abram et sa bru Sarai et les mena aux terres de Canaan. Abram et Sarai allèrent ensuite en Égypte. Quelque temps après, ils revinrent vers Hébron. Le bétail et les biens d'Abram s'étaient accrus mais son cœur fut pris de tristesse car, à son âge, il n'avait pas eu de descendance.

Abram était déjà vieux quand il fit concevoir sa servante Agar. Mais Agar et Sarai se disputèrent. Agar partit donc

dans le désert emportant avec elle son affliction. Alors un ange se présenta et lui dit :

« Tu as conçu, et en donnant le jour à ton enfant, tu l'appelleras Ismaël parce que Jéhovah a entendu tes prières. Ismaël voudra donc dire "Dieu entend" et sa descendance sera nombreuse et les peuples issus de lui habiteront les déserts et ils adoreront Dieu, non pour ce que l'œil voit mais pour ce que l'oreille entend. Ainsi ils prieront Dieu et Dieu les entendra. »

Bien après, Saraï conçut à un âge avancé. Mais sa descendance et celle d'Agar perpétuèrent la dispute qui avait commencé entre leurs mères bien qu'Abram fut père de tous et les aimait tous comme ses fils. En son temps, Dieu dit : « À partir de maintenant, tu ne t'appelleras plus Abram mais Abraham parce que tu seras père d'une multitude ; et Saraï sera nommée Sarah, comme princesse des nations. Quant au fils que tu auras de Sarah, tu l'appelleras Isaac. »

Il arriva ensuite que Dieu mît Abraham à l'épreuve et lui dit : « Abraham. » Et il lui répondit : « Me voici. » Et il dit : « Maintenant, prends ton fils Isaac que tu aimes, va à la terre de Moriah et offre-le là-bas en holocauste sur un des monts que je t'indiquerai. » Et Abraham se leva de bon matin, barda son âne et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac ; il coupa du bois pour l'holocauste, se leva et se rendit au lieu que Dieu lui indiqua. Au troisième jour, Abraham leva les yeux et, de loin, vit l'endroit. Alors Abraham dit à ses serviteurs : « Attendez ici avec l'âne ; nous irons, le garçon et moi, jusque là-bas ; nous prierons et nous reviendrons vers vous. » Et Abraham prit le bois de l'holocauste, en chargea Isaac son fils, il prit le feu et le couteau dans ses mains et ils partirent tous les deux ensemble.

Alors Isaac parla à son père Abraham et dit : « Père. » Et il lui répondit : « Me voici, mon fils. » Et il lui dit : « Voilà le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Et Abraham répondit : « Dieu pourvoira l'agneau pour l'holocauste, mon fils. » Et ils allèrent ensemble. Et quand ils atteignirent le lieu que Dieu lui avait indiqué, Abraham édifia un autel, entassa le bois, attacha son fils Isaac et le mit sur l'autel au-dessus du bois. Et Abraham étendit le bras et prit le couteau pour égorger son fils. Alors, du ciel, l'ange de Jéhovah se fit entendre et lui cria : « Abraham, Abraham. » Et il lui répondit : « Me voici. » Et il lui dit : « Ne lève pas la main sur l'enfant, ne lui fais rien ; je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu ne m'as pas refusé ton fils. » Alors, Abraham leva les yeux et regarda derrière lui, il y avait un mouton, les cornes emmêlées dans un buisson. Abraham alla prendre le mouton et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Et Abraham donna à ce lieu le nom de "Jéhovah y pourvoira".

L'angoisse de la terrible épreuve resta présente dans le cœur d'Abraham, peut-être jusqu'à sa mort. Et il se dit ainsi à plusieurs reprises :

« Jéhovah rejette le sacrifice humain et, plus encore, celui de son propre fils. S'il ordonne l'holocauste, je ne dois pas m'exécuter parce que ce serait désobéir à son interdiction. Mais refuser ce qu'il ordonne, c'est pécher contre lui. Dois-je obéir à quelque chose que mon Dieu répudie ? Oui, si c'est lui qui l'exige. Mais ma raison, maladroite et tourmentée, lutte, de plus, contre le cœur d'un pauvre vieillard qui aime cet impossible que Jéhovah lui donna tardivement. Cette épreuve n'est-elle pas le prix à payer pour ce rire que j'ai réfréné à l'annonce de la naissance de mon fils ? N'est-ce pas le rire

que cacha Sarah quand elle entendit une telle prédiction ? Ce n'est pas pour rien que Jéhovah nous indiqua le nom de "Isaac" qui signifie "rire". Moi et ma femme étions déjà vieux quand on nous a dit que nous aurions ce fils, et nous ne pouvions croire qu'une telle chose fût possible. Est-ce que Jéhovah joue avec ses créatures comme un enfant avec du sable ? Ou est-ce que, connaissant sa colère et son châtement, nous en oublions qu'il nous met à l'épreuve et nous enseigne aussi par la moquerie divine ? »

J'appelle de nouveau mon guide, entre à l'intérieur de moi-même et je me connecte avec cette quiétude qui semble vivre en moi, qui veut parler par ma bouche et écrire par mes doigts. Qu'est-ce que la culpabilité, comment empêche-t-elle ma communication avec le Sens, comment je la dépasse pour que le Sens continue son déploiement dans le genre humain ?

Un univers de bonté est gardé à l'intérieur de nous. La bonté se transmet depuis le monde spirituel vers le monde du temps. Les résistances que rencontre la bonté pour se concrétiser dans le monde, nous les expérimentons comme culpabilité. La culpabilité, c'est les difficultés que rencontre la bonté pour teinter le monde de l'humain.

La méchanceté n'a pas d'existence dans l'être. Lorsque la bonté se cache, la méchanceté approche, comme la nuit apparaît quand le soleil se cache.

Ces résistances, que la bonté rencontre pour se réaliser, sont des nœuds que nous savons dénouer. Ces nœuds attrapent la lumière du Sens et nous agissons impulsivement sans ce guide.

Nous ne pouvons pas cacher la culpabilité parce que le rayonnement de la bonté l'éclaire toujours. À peine la culpabilité se met de côté que la bonté passe par-dessus elle et se réalise dans le monde...

Comment écarter le rocher que j'ai mis sur le chemin de la lumière ?

La source inépuisable de la beauté ne cessera jamais de faire sourdre son eau. La culpabilité qui pourrait tarir la source de cette eau n'existe pas. La culpabilité assombrit le regard mais la source est toujours là.

Il y a ceux qui se croient les gardiens de cette source et lèvent leur doigt accusateur pour raviver ta culpabilité. Toi seul est le gardien de la source. Ceux qui se mettent sur le piédestal et se proclament détenteurs de la morale, ceux à l'œil inquisiteur, sont ignobles de vouloir éteindre toute la noblesse de ton cœur. Laisse-les parler seuls, n'aies pas peur d'eux, ne t'énerve pas contre eux, ris et continue ton chemin. Ris et que ton rire enveloppe comme un bouclier protecteur tout ce qu'ils essaient d'empoisonner.

La merveilleuse source émanatrice de la bonté se perpétue là, de ses eaux mélodieuses et multicolores. Qu'importe à qui tu as voulu nuire, qu'importe ce que tu crois que tu es capable de faire, qu'importe ce que tu as été effectivement capable de faire. Cette eau vient du monde immortel et ne cessera de couler tant qu'elle n'aura pas été bue par tout mortel.

Quelle est la faute alors ?

C'est la bonté qui motive la bonne action et non la culpabilité. La culpabilité est seulement l'empêchement pour sentir l'eau fraîche de la source.

Un accident a affecté ta vie et tu as nié la vie : « Une telle bonté, là dans le profond, n'existe pas car si elle existait, je n'aurais pas souffert de la perte de mes êtres chers. » Tu dis cela le cœur en rage, mais c'est là justement que la culpabilité t'a emprisonné. Qu'importe à quel moment tu as renié le Sens, car il continuera de briller, que tu l'acceptes ou pas. La culpabilité ne te libère pas de l'énervement contre tes dieux, la culpabilité les cache seulement pour que tu n'écoutes pas leurs voix.

Ce qui est important est très près car il vit toujours en toi. Ce n'est pas possible de le perdre car il ne nous appartient pas. Ce qui est important ne disparaît pas car il ne peut mourir.

La culpabilité ne me laisse pas voir l'essentiel et maintient mon regard fixé sur ce qui est périphérique. Mais l'essentiel est vivant et il y a un langage qui permet de communiquer avec lui.

La culpabilité est un empêchement à l'expression du Sens et non une voie pour parvenir à lui.

Comment lave-t-on une faute ? La culpabilité est une pierre sur le chemin du Sens. La punition ne résout pas cela, elle n'enlève pas cette pierre du chemin. La punition au contraire, contribue à ce que la culpabilité demeure et empêche le passage de la lumière. Le châtiment cherche à ce que jamais tu ne puisses sortir de la culpabilité.

Comment lave-t-on la culpabilité ? La culpabilité est un voile d'oubli qui recouvre le sens. La foi ne suffit pas

pour lever ce voile et si tu insistes en cela, la foi se teinte de fanatisme. Le fanatique ne peut entrer en contact avec Dieu ; il confond sa maladie et sa culpabilité avec des messages divins.

Ni le châtement ni la foi fanatique ne te libèrent de la culpabilité.

La culpabilité est dure comme de la glace, rien ne peut la briser mais le soleil peut la faire fondre. La culpabilité est impénétrable comme le métal, pourtant si tu lui appliques de la chaleur, il se ramollit et tu peux le modeler.

Quelque chose semble cacher la culpabilité. Je la cache pour les autres mais je ne peux l'occulter car je suis toujours en sa présence. J'essaie de la cacher à moi-même. Si personne ne la découvre, cela restera caché aussi pour moi. Qu'est-ce qui veut se cacher ? La confession de la faute a une valeur cathartique qui allège l'âme. La confession découvre sous mes yeux ce qui était caché. La clé de la confession n'est pas de dévoiler à l'autre ce qui est caché mais de le dévoiler à soi-même. Ceci est le moment où je prends contact avec quelque chose de vrai, l'obscurité s'illumine et se produit le chant profond de la catharsis. Ce que l'on cache est la responsabilité intime de la transgression du flux de la bonté. Le fait même pour lequel je me fais des reproches, que ce soit monstrueux ou accidentel, ce fait par lequel apparaît le nœud de la culpabilité, enkyste et cache la responsabilité intime dont j'ai honte.

Œdipe assassine un vieux qu'il ne connaît pas et il se trouve que c'est son père. Ensuite, ayant deviné

l'énigme du Sphinx, il se marie avec une femme qui, sans qu'il le sache, se trouve être sa mère et il a des enfants avec elle. Lorsque le drame est découvert, sa mère-épouse se suicide et lui, submergé de culpabilité, s'arrache les yeux et reste aveugle le reste de sa vie. Pourquoi s'arrache-t-il les yeux ? Qu'est-ce qu'Œdipe ne veut pas voir ? Pourquoi se suicide-t-elle ? Ce n'est pas pour l'accident de l'inceste que décrit la tragédie, car sa volonté n'était pas compromise. Il s'agit de son intime responsabilité qui, pour être élucidée, requiert une interprétation du drame : le père d'Œdipe voulut détourner la volonté de l'oracle de Delphes assassinant son propre fils et le fit avec la complicité de sa mère.



La culpabilité est la façon de cacher l'intime responsabilité dans l'interruption de la propagation du Sens vers le monde. Cette dissimulation est aussi récurrente dans les mythes.

Dans le mythe d'Abraham, il y a au moins deux situations qui sont occultées. L'une est l'expulsion d'Agar, mère d'Ismaël, dans le désert. La seconde est le rire de Sarah lorsque Jehovah lui communique qu'ils auront un fils : « À cet âge, j'aurais de nouveau du plaisir ?! », se moque Saraï.

Cachés ne signifie pas qu'ils ne soient pas dans le récit. Ce qui est caché dans la culpabilité en général est à la vue de tous, mais on ne le présentera pas de manière adéquate et l'on passe par-dessus le fait que là réside l'intime responsabilité dans l'interruption du

Sens. Dans le cas que nous venons de citer, on passe sous silence la complicité de Saraï à se moquer de Dieu quand, alors qu'ils sont déjà vieux, il leur annonce la naissance de leur fils unique. On passe également sous silence l'expulsion d'Agar et d'Ismail à la racine des jalousies de Saraï.

Pour la libération de la culpabilité, alors, la catharsis dans laquelle l'intime responsabilité est dévoilée – la confession dans certaines religions – ne suffit pas, une réinterprétation du drame vécu est aussi nécessaire.

Dans *Mythes-racines universels*, Silo propose une issue au mythe d'Abraham. En s'appuyant sur la moquerie divine, il réinterprète le mythe comme un appel d'attention pour rire et douter de lui, lorsqu'il leur annonce qu'ils auront un fils quand ils seront très vieux.

En suivant cette ligne, ce mythe-racine du sentiment de culpabilité pourrait être réinterprété ainsi :

Abraham prit le poignard du sacrifice, prêt à égorger son fils chéri Isaac, au sommet du Mont Moriah, et Jéhovah retient sa main en disant : Arrête Abraham, ne fais pas de mal à ton fils. Voici l'agneau que je pourvois pour le sacrifice.

Abraham sentit une profonde distension et ses yeux se remplirent de larmes. Jéhovah, Dieu, continua : Comment as-tu pensé Abraham, que Moi, Jéhovah, t'enverrais faire quelque chose qui va contre ma propre loi ? Comment as-tu pu croire que je te parlais sérieusement, que Moi, Jéhovah, ferais quelque chose contre moi-même ? Garde cette leçon pour que ta foi ne se tourne jamais contre la vie humaine. Celle-là est la loi de Dieu, ma loi. Maintenant ris, car c'est pour cela que nous avons donné ce nom

à Isaac, ce nom qui signifie "rire". Car Toi et Sarah vous vous êtes ris de moi et maintenant, Moi, Jéhovah, je me suis ris de toi et tu m'as cru. Ris et embrasse Isaac et embrasse Sarai et aimez-moi, ton Dieu Jéhovah, avec une nouvelle foi.

La catharsis et la réinterprétation se concluront dans une action vers le monde qui finira par dissoudre le kyste de la culpabilité. Je ne crois pas possible qu'une action nous rachète du sentiment de culpabilité. Les actions que nous réalisons depuis le moteur de la culpabilité vont maintenir ce nœud de souffrance. La culpabilité cache l'intime responsabilité et l'action exercée depuis là, poursuivra ma propre rédemption, constituant un "pour moi" qui continuera d'occulter l'essentiel.

Il y a deux éléments qu'il faudrait tenir en compte pour nous libérer de cela. L'amabilité et le rire. Tant dans la tentative d'une nouvelle interprétation de la situation coupable, que dans l'action que l'on décide de réaliser, il faudrait être attentif à ce qu'il y ait la caractéristique d'extrême amabilité. L'amabilité nous éloigne du châ-timent et de l'auto châ-timent, qui ne font rien d'autre que d'approfondir le conflit. L'autre élément est le sens de l'humour, la dédramatisation de la situation et de gagner en capacité de rire un peu de soi-même.

Dans le mythe de la création, Adam et Ève sont expulsés du Paradis pour avoir mangé de l'arbre de la connaissance et goûté au fruit du bien et du mal. Ici, la faute et le châ-timent apparaissent dans l'origine elle-même. Pourtant, Adam et Ève ne pouvaient discerner le bien et le mal tant qu'ils n'avaient pas acquis la Connaissance. Ils n'avaient pas d'autre possibilité que

de manger à cet arbre de la connaissance car c'est seulement ainsi qu'ils pouvaient prendre conscience de l'éternité, son foyer. Dieu, en les expulsant du Paradis, les sort de l'Éternité et leur concède la Vie Humaine. La vie pour chacun est très courte, mais dans ce laps de temps, avant que l'âme ne retourne au monde céleste, ils gagneront en connaissance qui s'accumulera de génération en génération jusqu'à revenir finalement à l'Éternité, avec la conscience de ce qu'elle signifie, réalisant ainsi le plan de Dieu. Voilà une réinterprétation du mythe qui nous libère à nouveau du nœud de la faute et du châtement.

Œdipe ne veut pas voir la complicité de son aimée (le fait qu'il découvre qu'elle est sa mère biologique est dans ce cas secondaire) dans la tentative de son assassinat pour forcer l'oracle de Delphes et préfère s'arracher les yeux. C'est cela la raison du suicide de la mère et non l'inceste qui, lui, était accidentel.



Pour essayer de synthétiser, la culpabilité est un blocage dans le flux de la bonté vers le monde, qui se produit par le fait d'occulter l'intime responsabilité dans l'interruption de ce flux. Le châtement approfondit le sentiment de culpabilité et sa fonction est que celle-ci s'éternise et ne puisse être dissoute. Cette confusion interne que produit la culpabilité profite aux moralisateurs pour l'alimenter et dominer les personnes qu'ils accusent. Lorsque l'on parvient à reconnaître cette intime responsabilité de ce que l'on veut garder caché,

on parvient à la catharsis et au soulagement. Le travail avec le sentiment de culpabilité requiert une extrême amabilité avec soi-même et avec les autres, ce qui nous éloigne de toute possible punition ou inquisition. Après la catharsis, la réinterprétation des faits est nécessaire, mettant en exergue l'intime responsabilité avec un certain sens de l'humour et laissant au second plan le nœud qui apparaissait comme la situation coupable. Finalement, la bonté s'incarnera dans l'action qui, elle, rétablira le transfert du Sens vers le monde.

L'ACTION VALABLE

*Le fondement de l'action. L'interruption du Sens.
Violence et non-violence. Morale et liberté.
La foi intérieure. Un saut évolutif.*

Le fondement de l'action

L'action est là où se conclut toute la création.
C'est le sens final du Sens, sa réalisation, son destin.
C'est finalement là où se reflète l'Être.

*J'appelai mon guide pour connaître son nom.
Je m'appelle Aser, répondit-il
Aser ? demandai-je ?
A-ser, Ha-ser, Hacer⁹.*

L'action est l'artiste qui sculpte le modèle qui est.
L'action est le sculpteur qui copiera le modèle mille fois
jusqu'à ce que l'être se voie lui-même. Ce modèle ne se
trouve pas dans cet espace et dans ce temps, il n'a pas
de représentation pour la conscience et pourtant il
opère à travers la conscience. L'action individuelle ne
pourra jamais le compléter et c'est pour cela que les
consciences se cherchent, que les cultures se cherchent
et que les actions s'enchaînent.

⁹ Ndt : Hacer = faire

Les actions s'enchaînent les unes aux autres comme les fils du métier à tisser. Il s'agit du même écheveau depuis le début primordial. Chaque fil est tissé dans la maille de la mémoire. N'est-ce pas ce moment où tu as ouvert la main et fermé le poing pour la première fois, et lorsque tu as dressé ton torse, t'es mis sur tes deux pieds pour la première fois, ou bien encore lorsque tu as voulu embrasser le feu pour la première fois ? Chaque action est un fil qui se tisse sur le métier à tisser, et une fois tissé, tu ne peux plus le distinguer isolément mais tu vois la trame merveilleuse dessinée sur la toile de l'histoire.

Toute action prend son origine dans la représentation, dans les images de la conscience. Les représentations vont vers le monde sensible et se manifestent, prennent forme, s'incarnent et se réalisent. Ces représentations sont les illusions et les rêveries qui essaieront à plusieurs reprises de se concrétiser dans le monde des objets. Mais le récipient des objets est trop petit pour nos idéaux et ne suffit jamais à les contenir. Si un rêve se complète un jour dans le monde, immédiatement un autre, plus important, prend sa place. L'action essaiera de le réaliser et échouera à plusieurs reprises.

Si nos rêves étaient seulement compensation du vide, ce que la conscience traduirait dans le monde serait ce vide. Si nos rêves étaient seulement différentes façons de fuir la finitude, le non-sens et le rien, nous ne trouverions pas de fondement à l'action. Chaque action, aussi grotesque soit-elle, resterait justifiée par sa tentative d'échapper à la mort.

Pourtant, tout n'est pas illusion dans la conscience. Le non représentable émet son signal qui est aussi capté et traduit par elle. La non-illusion, ce qui est, le Sens, émet son signal et parfois nous avons conscience d'elle. Lorsque la conscience détecte et traduit le signal provenant du monde qui est hors du temps, l'expérience embrasse tout, elle est totalisatrice, elle est extraordinaire. Ceci arrive de temps en temps mais le signal est capté de manière permanente bien qu'il ne soit pas reconnu. Cette impulsion provenant d'un autre espace s'exprime dans la représentation et cette représentation prend forme dans le monde. Dans ce monde de la conscience, mêlé aux rêves et aux illusions, le Sens s'introduit dans la représentation et à travers elle, se transforme en action et s'exprime dans le monde. Reconnaître l'action du Sens tandis que nous sommes entraînés par l'illusion, est un nouvel état de conscience.

Le moi, la rêverie et les illusions sont le mode de la conscience pour transférer l'Être dans le monde. C'est le mode de la création. "Je suis" s'exprime à travers les rêves et les rêveries. Mais "je suis" n'est pas le rêve et n'est pas la rêverie. Je m'identifie avec le rêve et je vais d'un rêve à l'autre ; je suis le rêveur qui crée son rêve. J'essaie d'attraper ce "je suis". Lorsque j'attrape "je suis", "je suis" s'est caché.

Le Sens est le fondement. Le transfert du modèle irréprésentable vers le monde représentable est le sens de l'action.

Les autres, tous les êtres humains, sont indispensables pour réaliser le Sens. Chacun parvient à une particule

représentable de ce qui n'est pas représentable. La réalisation du Sens que fait l'autre est aussi fondamentale que la mienne et l'affecter est affecter le Sens même.

Parce que le Sens est de transférer l'être au monde, il n'y a pas d'opposition entre le terrestre et l'éternel, l'un et le tout, la diversité et l'uniformité, la lumière pure et l'arc-en-ciel.

Le non représentable ne pouvant être représenté par une conscience individuelle, la conscience cherchera à se compléter pour cette réalisation. Homme et femme s'enlaceront, les peuples s'uniront et les cultures se rencontreront dans une nouvelle configuration sociale qui correspondra également à un nouveau moment de la conscience.

L'interruption du Sens

Lorsque nous donnons du fondement à l'action, nous avons l'intuition d'un sens transcendant la conscience. La raison résiste à accepter que quelque chose existant au-delà de ce qu'elle peut appréhender soit ce qui l'oriente et lui donne sens. La raison confuse nous guette et son orgueil blessé nous met des objections à cette vision à laquelle nous accédons. Alors, elle nous remet une liste de calamités, avec le déploiement incalculable des monstruosité et des atrocités réalisées par cette même conscience dans laquelle nous avons compris sa fonction de traduire le Sens, de réaliser le modèle, de transférer l'Être dans le monde.

La conscience, ayant perdu son sens, commence un processus de désintégration et transfère cette désintégration au monde. Elle se distancie des autres consciences, se déshumanise, se désintègre d'elle-même, se fait violence en essayant que par force et par pression, les contenus qui sont en train de tomber restent soudés. Toute cette violence et cette déstructuration est transférée au monde des objets, produisant un monde atroce qui donne envie de fuir, rien qu'à le regarder.

Qu'est-ce qui trahit le mental, qu'est-ce qui s'interpose entre le sens et l'action ?

La peur est ce qui bloque le transfert du sens dans le monde. La peur de la solitude, de la pauvreté, de la maladie et de la mort. La peur apparaît avec la configuration du moi. Le moi est très important pour la conscience. Le moi est ce qui donne unité et coordination à ses fonctions et transforme la représentation en action. Sans le moi, il n'y a pas de transfert du Sens au monde. La peur est la traduction que fait la conscience des instincts de conservation. La vie a évolué grâce aux instincts de conservation et ces instincts sont traduits dans la conscience comme deux peurs de base : la peur de la mort et la peur de la solitude. Celle-ci est la lune qui éclipse le Sens. Elles sont toutes deux la racine de la souffrance.

Lorsque c'est le Sens qui impulse l'action, c'est l'impulsion de la création qui parvient au monde temporel. Lorsque c'est la peur qui impulse l'action, c'est la destruction qui se fraie un chemin.

Le Sens veut exister, la peur disparaître.

Le Sens veut s'étendre, la peur se contracter.

Le Sens veut créer, la peur extraire.

La traduction de ce qui n'est pas représentable au monde du représentable, ou la traduction de ce qui est au-dehors du temps et de l'espace, au temps et à l'espace, la réalisation du Sens, requièrent la conjonction de la conscience individuelle avec les autres consciences. Il n'est pas possible pour une conscience isolée de réaliser sa tâche. C'est seulement avec d'autres qu'elle va traduire l'Être. Les consciences se complètent en construisant des liens au moyen de la communication, de la solidarité, de la communion, de l'amour et de la compassion.

Quand la conscience s'isole et que la peur cache le Sens, le mouvement qui la conduit à s'unir aux autres continue quand même mais, dans ce cas, le lien qu'elle utilise est la violence.

Quand la solitude me possède, les envies, les jalousies et les désirs de vengeance brisent le faufil qui unit les consciences et je les ré-attache mais cette fois avec la corde de la violence. Possédé par la mort, je fuis de moi-même et en fuyant, je ne parviens pas à sentir le silence éternel.

Quand c'est le Sens qui impulse l'action, j'expérimente sens, expansion, plénitude, joie et unité. Quand c'est la peur qui impulse l'action, j'expérimente peur, contradiction, souffrance, douleur et désintégration.

Mais ce qui est intéressant, ce n'est pas la peur, qui fait son apparition dans le moment où la conscience se formalise en un moi. Ce qui est intéressant est ce qui est derrière le moi et sa peur : le Sens et l'impulsion qui veut le concrétiser. Ce qui est intéressant, c'est Aton brillant de sa lumière aveuglante, de son inépuisable bonté qu'aucune force ne peut éteindre.

Violence et non-violence

Il y a quelque chose de très important à l'intérieur de nous tous. Dans le cœur de chacun habite une aspiration, qui parfois est un rêve, parfois un idéal et parfois un élan qui oriente notre vie. Si je réveille mon regard intérieur et que je le conduis par-delà l'anxiété, par-delà la colère, par-delà la peine, je vais découvrir là un calme et une tranquillité. Dans cette zone située dans la profondeur de l'être humain, il y a l'amour que nous voulons exprimer, la justice que nous aspirons à construire, la paix que nous désirons respirer, la joie que nous espérons transmettre, les embrassades que nous voulons donner, la confiance que nous voulons montrer.

Toute cette merveille cherche la manière de se manifester au-dehors de nous et dans cet élan, elle remplit la vie de sens. Ainsi le Sens est quelque chose qui sort depuis l'intérieur de chacun de nous et teinte la vie. Si quelque chose empêche que ce qui est à l'intérieur puisse s'exprimer dehors, dans le monde externe, je ressens une pression interne, une douleur cuisante, une oppression et une inquiétude qui augmente jusqu'à exploser. Cet empêchement de l'expression du Sens est ce que nous expérimentons comme violence.

Anciennement, ce qui empêchait le déploiement de l'humain était les rigueurs de la nature. Aujourd'hui, la nature ayant été domestiquée, ce blocage de l'expression humaine est exercé par le milieu social dans lequel nous vivons. Mais une chose est de soumettre la nature, une

autre chose est de soumettre l'humain. Une chose est d'utiliser les pierres, les plantes et les animaux pour mes intentions ; c'est une chose bien différente que d'utiliser les êtres humains pour qu'ils fassent ce que je veux.

Violenter l'autre c'est empêcher qu'il puisse transférer ce qu'il a à l'intérieur de lui vers le monde. C'est éviter qu'il réalise le sens de sa vie. Je peux faire cela au moyen de la violence physique sur le corps ou en appliquant la violence économique, en restreignant l'accès à la santé et à l'éducation. Il y a d'autres formes encore plus sophistiquées, comme convaincre les gens qu'ils sont vides à l'intérieur et que le mieux qu'ils puissent faire est de se remplir de choses.

Ce qui s'oppose à la violence, c'est l'humanisation. Humaniser consiste à créer les conditions pour que cette chose véritable impulsant l'humain, puisse s'exprimer. C'est lutter pour que chaque être humain ait la possibilité de réaliser ce qu'il veut pour sa vie.

Aujourd'hui, c'est un peu compliqué pour nous car la violence est maître et seigneur du paysage et a vidé l'âme des foules. Presque plus personne ne se rappelle quelle est la direction de sa vie.

Nous oublions notre sens, les événements nous ballotent comme si nous étions des feuilles soulevées par le vent.

La violence est la réponse que nous donnons quand la peur envahit l'âme. Plus grande est ma peur, plus violent est mon comportement. Plus une société se sent dans l'insécurité, plus violente sera son organisation. Il n'est pas possible de l'extirper comme s'il s'agissait d'un cancer. Il n'est pas non plus possible de l'éliminer avec

plus de violence encore. La violence est une bête spéciale : toute action qui se réalise avec cette même substance la fera grandir et lorsqu'elle parviendra à son développement maximal, elle aura tout détruit. La violence, réveillée par la peur, est une force débridée, incontrôlable, qui soumet et enferme l'humain pour qu'il ne puisse même plus apparaître sur son chemin. Nous sommes possédés par elle, elle nous renverse avec la force d'une énorme vague qui s'éclate sur un brise-lames et nous animalise.

En résistant à la violence avec violence, elle augmentera jusqu'à la déroute du vaincu. À mesure que la violence augmente, l'humain s'éteint, quel que soit le camp qui l'applique. Même le groupe le plus faible, lorsqu'il utilise le maximum de sa violence, atteint aussi le maximum de sa déshumanisation.

Dans l'arène, on excite le taureau jusqu'à ce que le superbe animal se transforme en une bête désespérée avec une force brute qui attaque quiconque croise son chemin. Si l'on se place devant lui, un frisson parcourt le corps et la peur dans son état le plus pur se ressent à l'intérieur. La gorge se serre, un cri muet explose dans les poumons... et soudain on est capable de tout pour sortir de là.

Le toréador et le taureau se regardent dans les yeux. L'homme résiste à la peur, il sait que cinq cents kilos de rage vont se ruer sur lui. Le toréador résiste, attend, le taureau se met à courir, l'énergie est énorme, taureau et toréador ne font qu'un, l'un court, l'autre résiste, caché derrière sa cape rouge, à très courte distance la bête est mise au défi par la toile et le rouge. Il lui donnera des coups de corne jusqu'à la

réduire en lambeaux ; alors le torero déplace la cape rouge de quelques centimètres, le taureau suit le mouvement et le brillant de la muleta, passe au-dessous, ... Olé !

Cette danse va continuer jusqu'à ce que le taureau s'épuise et pourrait continuer ainsi jusqu'à le domestiquer si le torero ne le tuait pas. Faisons abstraction de cette dernière scène pour sentir dans la danse avec les taureaux comment l'on peut résister à la violence, comment l'on peut la canaliser et, finalement, domestiquer par le biais de la non-violence.

Il n'y a rien que la violence ne méprise autant que la non-violence. Les bandes qui s'opposent coïncident toujours sur ce point et la justifient comme défense contre leur opposant. Lorsque la non-violence apparaît dans le paysage, toutes les bandes violentes se rassemblent contre elle. Les bandes qui semblaient inconciliables reconnaissent un élément complètement étranger qui pourraient arriver à les dissoudre toutes. Si l'on place une posture non-violente dans un scénario, immédiatement tous les fragments de la société violente commencent à se rassembler comme les gouttes de mercure dispersées qui se fondent entre elles en se reconnaissant.

Tu devras maintenir la position tandis que le taureau accumule de la rage, tandis qu'il t'observe en faisant celui qui ne te voit pas. Sa première tentative est d'exhiber sa superbe pour montrer la puérité de tes principes. Face à sa froideur, tu pourrais croire qu'il ne t'observe pas et, cependant, il a relevé chacun de tes mouvements. Ensuite, il te montrera sa furie déguisée de morale ou d'idéologie. Ah ! Torero, résisteras-tu ?

Tu es là dans ce costume d'or pur et rayonnant : pourras-tu garder la pureté et le brillant ? Le taureau cherche à te rendre furieux. S'il y parvient, il t'aura vaincu. Il sait bien que tu as peur et que si tu réponds à cette peur avec violence, c'est lui le torero.

Voir comment la peur naît de tes entrailles, voir ton propre désespoir et ta violence passer devant toi et choisir une réponse non-violente, voilà de quoi saluer bien bas ! Là se trouve la grandeur se réalisant dans l'humain.

La non-violence pour s'exprimer doit entrer en communication avec la violence. La non-violence n'est pas se mettre de côté et ne pas affronter la violence. La non-violence peut seulement se produire en étant en contact avec la violence. C'est très différent du pacifisme qui s'éloigne et fait le vide. La raison d'être de la non-violence est sa lutte contre la violence. C'est seulement lorsque nous comprenons l'impossibilité de répondre à la violence par la violence que nous comprenons aussi l'importance de jouer, de danser, d'avancer et de reculer, de domestiquer jusqu'à persuader la violence, jusqu'à l'humaniser.

Tu dois te mettre à la portée du taureau, bouger la muleta rouge et te montrer. L'important est que la foule s'identifie avec toi et non avec le taureau.

Dans un moment, celui-ci commencera l'attaque et tu sentiras son beuglement souffler à ton oreille. Alors tu soulèves la cape et tu le laisses trancher l'air, le laissant seul avec sa propre rage. Avancer et reculer est l'art de la non-violence. Pas seulement avancer, pas seulement reculer.

À peine terminée la première danse, commence la seconde. La foule, toujours plus en liesse, vibrera au rythme de la non-violence.

La dernière scène de notre exemple, la mort du taureau, que l'Espagne me pardonne, est de trop. Peut-être s'agit-il d'un transfert rituel des attributs du taureau au torero. Mais s'il en est ainsi, alors le torero et la foule identifiée à lui gardent en eux non seulement la force mais aussi la violence.



Dans ce monde d'horreur, il est chaque fois plus difficile de garder une posture éthique. Nous sommes obligés de choisir entre des camps violents et quelle que soit l'option que nous prenions, nous trahissons ce en quoi nous croyons. Ils font pression sur nous pour que nous fassions partie de leur camp, « eux ou toi », nous disent-ils. Nombreux sont ceux qui s'affaiblissent dans cette situation et fuient vers leur propre monde, mais cela n'empêche pas que la violence continue d'augmenter et s'alimente de la peur qu'elle a elle-même générée. Qu'importe le clan dans lequel nous ont placé les événements ; l'important est que nous comprenions que toi, moi, l'autre, sommes beaucoup plus importants que n'importe quel camp.

Bien que je me développe dans une société qui ne me plaît pas, contraint par l'emprise du chantage de la nécessité, elle n'a pas mon consentement ni ma foi. Au contraire, j'orienterai mon action vers sa transformation. Je croirai chaque fois moins au succès, au

triomphalisme, à l'argent de cette société que je considère injuste et je soutiendrai toute initiative, aussi petite soit-elle, qui aille en direction du dépassement de la douleur et de la souffrance. Je chercherai la réconciliation, la communication et le sens. J'affirmerai les valeurs humanistes et j'essaierai d'être cohérent avec la règle de traiter les autres comme je veux qu'ils me traitent.

Quand nous sommes déprimés, c'est parce que la violence a détruit nos rêves et que nous ne voulons pas l'accepter. Mais ces rêves détruits n'étaient pas proprement les nôtres, nous les avons empruntés à une société moribonde. En s'évanouissant, ils ont laissé un espace vide qui sera rempli par des aspirations qui nous accompagnent depuis bien longtemps et nous propulsent vers des mondes nouveaux. Un rêve meurt quand un autre plus puissant est sur le point de naître. Les rêves ne sont pas seulement imagination, ils sont aussi la langue des dieux. Tandis que cette époque est en train de détruire cette civilisation qui n'a pas réussi à produire une société juste et libertaire, quelque chose de nouveau s'agite à l'intérieur de nous et nous pousse à créer les signes, les modes de relation et le langage de la future nation humaine universelle.

Morale et liberté

Le problème, avec la morale, est qu'elle est très discréditée. Nous avons justifié tant de barbarie au nom de la morale que ce mot s'est vidé de sa grande puissance de donner du sens à l'action. "Prier Dieu et

taper avec le gourdin" ou proclamer la vie au-dessus de toute autre chose pendant qu'on bénit les canons qui assassineront les ennemis a fini par discréditer ce qu'on prétendait justifier. Les moralisateurs parvinrent à être le symbole de l'incohérence et tandis qu'ils proclamaient, la bave aux lèvres, qu'il y avait une crise morale, ils ne se rendaient pas compte que ce qui était en crise était "leur morale".

La morale est une action que nous réalisons mus par une injonction qui provient d'un autre monde. Elle provient de l'espace du bien. L'action impulsée depuis la morale est expérimentée comme une injonction. On la réalise parce que c'est ce qu'il faut faire. L'action n'a pas besoin d'une justification pensée car elle est justifiée par chaque cellule de mon corps, tout en moi sait que cette action est correcte. Une fois réalisée, nous expérimentons le plaisir du devoir accompli, de la tâche réalisée. Au contraire, tant qu'elle n'est pas réalisée, nous avons une dette, un devoir en suspens.

Lorsque nous parlons d'une injonction qui provient d'un autre monde, les problèmes commencent car il s'agit du monde non représentable. Ceci donne lieu aux interprètes de ce monde à utiliser un langage intelligible à propos des espaces du bien. Mais pour apprendre cette morale, ce que je fais n'est pas de lire quelque chose écrit par cet interprète, ni même d'écouter les paroles qu'il prononce, ce que je fais c'est d'imiter ce que lui ou elle fait. Ce qui est intéressant dans la morale est sa capacité à être transmise par imitation. C'est là que se trouve son importance, étant donné que je peux accéder au sens en réalisant un type d'action, et cette

porte vers ce qui est transcendant s'ouvre aussi pour quiconque imitera ce type d'action.

Mais si l'interprète prêche mais ne pratique pas, comme dit le refrain, s'il ordonne un type d'action et en réalise d'autres, il produit en moi une fatigue morale et l'impossibilité de l'imiter. Alors cette morale n'est déjà plus une morale mais lettre écrite et, finalement, lettre morte. L'interprète devient un cynique, puis un moraliste et enfin, poursuivi par sa propre incohérence, un inquisiteur.

L'action morale que je veux suivre est, pour moi, surtout une inspiration, un type de comportement au travers duquel je communique avec la signification de la vie.

L'imitation est peut-être le mode d'apprentissage le plus important et s'il ne l'est pas, c'est le plus rapide et de plus grande rapidité de propagation. L'imitation n'est pas un acte créatif, mais une fois imité, le registre est plus proche de l'expérience du créé.

Les grandes âmes, les vies exemplaires qui incarnèrent le Sens ou firent de leur vie un exemple, nous ont donné un grand cadeau : à travers l'imitation de leur conduite, nous pouvons communiquer avec ce qui leur fut révélé ou d'une certaine façon avec ce à quoi ils ont accédé. Mais si nous divinisons ces personnes, nous les sortons de ce temps et de cet espace. Ceci les met hors de portée de notre imitation et l'effet de démonstration que ce type de comportement est possible s'éloigne.

Nous reconnâtrons comme véritable une règle ou une conduite qui propose une référence morale si, lorsque nous la mettons en pratique, nous prenons contact avec le sens de la vie. Pas avec le sentiment

de culpabilité, pas avec les menaces ou les châtements. Une référence morale se reconnaît parce que, lorsque je l'imite, elle me met en contact avec mon propre sens, elle me met en contact avec moi-même.

L'action que je réalise par obligation sociale, pour le qu'en dira-t-on, par pression du groupe, n'est pas une action morale. Ce type d'actions que j'effectue en étant contraint par une entité abstraite et externe, je le réalise seulement dans l'intention de récupérer ma liberté perdue, qui me fut arrachée par cette entité abstraite. Là, je suis victime de la violence et de l'immoral. Je voulais faire ces actions rapidement pour sortir de la situation et me retrouver moi-même.

Faire ce qu'il y a à faire s'expérimente de façon très différente, depuis l'intérieur. C'est une injonction, presque un appel, qui vient de l'intériorité. L'action morale a une saveur qui remplit, elle n'a pas d'urgence, elle réalise le Sens et par elle on expérimente le Sens. C'est Dieu qui se regarde lui-même.

La morale est un maître d'actions et de conduites suggérées depuis le monde qui est au-delà du temps et de l'espace. C'est parce qu'il y a sens dans la vie qu'on peut parler de morale. La morale est une proposition de conduite qui traduit le Sens dans le monde. C'est une proposition et non une obligation. L'imitation d'une conduite ou la mise en pratique d'une proposition doit être un acte libre, de décision propre, sans obligation ni pression d'aucune sorte. C'est seulement là que nous pouvons parler d'acte moral. C'est la liberté de choix, la propre décision d'agir d'une façon et non d'une autre, ce qui dignifie et revêt l'action de sens.

C'est dans cette liberté que l'impératif prend une hauteur morale : il faut faire ce qu'il y a à faire ! Dans n'importe quel autre cas, l'impératif provoquera de la contradiction et de la violence intérieure.

L'acte moral n'est possible qu'en liberté. Pourquoi, parmi toutes les possibilités, faudrait-il choisir l'acte moral ? Parce que cette action me met en contact avec le transcendant. Le transcendant est la liberté maximale qui brise les limitations imposées par le temps et par l'espace. S'il est vrai que j'expérimente l'acte moral, véritable, comme obligation et engagement, en l'effectuant j'expérimente croissance et liberté.

Ce principe du *Regard intérieur* de Silo, « *lorsque tu traites les autres comme tu veux qu'ils te traitent, tu te libères* », renferme le nœud de la question morale. Tu peux faire ce que tu veux mais il y a une façon de faire qui te connecte avec le sens et la liberté, et une autre façon de faire qui te maintiendra prisonnier de la souffrance. Tes chaînes t'éloigneront chaque fois plus du sens et à chaque pas, tu leur ajouteras un nouveau maillon.

Ceci est le plus important des principes, le centre de tout ce qui est moral. Il suffirait de suivre cette règle pour parvenir à un grand changement humain et social. Notre espèce est la seule qui ait à choisir cette conduite, elle ne l'a pas par nature, comme cela peut se produire chez les fourmis ou d'autres sociétés animales. Prendre cette maxime et la réaliser dans la vie personnelle, dans les relations professionnelles, dans les relations internationales, la traduire dans les différents domaines, conduirait à une société pleinement humaine. Parce que c'est ce

qu'il y a à faire, parce que c'est ce que dicte le Sens, nous le tenterons, civilisation après civilisation, jusqu'à ce que la Terre soit finalement le foyer de l'être humain.

La foi intérieure

Lorsque Silo lança son message dans la cordillère des Andes, il dit : « *Sans foi intérieure il y a la peur, la peur produit la violence et la violence produit la destruction. Par conséquent la foi intérieure évite la destruction* ».

J'appelle mon guide pour qu'il me montre où est la foi, pour qu'il me conduise en son centre et pour que, tandis que je parcours ce chemin, tu puisses, lecteur, m'accompagner.

La foi est ce que j'ai à donner. C'est la seule chose que j'aie. Le trésor le plus important. Là, dans la foi, se concentre toute la force intérieure pour animer l'action.

Moteur et cœur de l'activité.

Là où j'ai mis ma foi.

La foi est une force puissante et intarissable. Elle concentre l'énergie de la vie et donne vie à l'action. Elle est concentration énergétique qui se transforme en mouvement.

Là où tu l'as mise.

Anciennement, on remit sa foi en un Dieu et les prêtres de ce dieu orientèrent le mouvement des peuples. À d'autres époques, on remit la foi en l'État et les représentants de l'État contrôlèrent ce qui se faisait et ce

qu'on devait cesser de faire. Finalement, on remet la foi à l'argent et les possesseurs de l'argent furent aussi les maîtres de l'action.

Toi seul peut remettre ta foi, personne ne peut s'en emparer sans ton consentement, personne ne peut te la prendre. Mais si tu ne la donnes pas, elle s'inversera et tu deviendras triste.

Énergie inépuisable de l'acte humain, précipitation de ce qui est transcendantal qui t'est donné pour que tu réalises ton destin. Là où est ta foi, là où elle n'est pas et devrait être, là où elle est et ne devrait pas être. Personne ne l'aura sans ta permission, personne. C'est dans un instant de liberté qu'elle sort de toi vers quelque chose et une nouvelle force s'ajoute à cette autre chose. À peine tu la remets, elle se régénère et te vitalise.

Dans un acte libre, je mets ma foi dans le meilleur de toi, en ce que tu apportes de l'autre monde, qui se fraiera un chemin et te permettra de sentir la vie et le sens. Cette foi que je mets en toi est la même qui se régénère en moi.

Du fait que ma foi peut seulement être remise dans un acte de liberté, si quelque chose la déçoit, je la récupérerai en assumant ma propre responsabilité de l'avoir mise là. Ainsi, je me connecte nouvellement à la source productrice. Cette énergie sort de moi et je la dirige vers ce que je veux. Si je ne comprends pas cela, j'externaliserai la foi ; je la placerai en quelqu'un ou quelque chose au-dehors de moi et il me semblera alors que c'est ce quelque chose externe à moi qui anime et donne vitalité à l'action. Très vite, ce sera de cette entité externe que dépendra mon activité.

La foi s'externalise et se dépose en quelqu'un ou en quelque chose extérieur à moi. Ensuite, ce quelque chose d'externe revêtu de la foi que j'ai mise en lui, me motive et m'anime. Une fois que j'ai placé la foi dans une entité externe, je subis l'illusion de croire que c'est cette entité externe qui donne vie à mon action, oubliant que cette entité externe a la force de la foi que j'ai transférée sur elle.

La foi est ce qui meut l'action du monde et si quelque chose la contrôle, il a le pouvoir du monde. Mais ce pouvoir a été concédé par des millions de femmes et d'hommes qui ont la capacité de produire la foi. Ce pouvoir que nous avons créé en lui cédant notre foi se maintient par le biais de la violence et est cause d'une grande partie de la souffrance sociale. Cette souffrance tient son origine dans la concession de l'énergie humaine à une entité extrahumaine.

Il arrive toujours le moment où ces entités dans lesquelles nous avons placé notre foi nous déçoivent. Ce sont les moments d'échec social. Alors la dépression et le non-sens qui cherchent à asphyxier notre action, nous guettent. Si je refuse d'assumer que ma foi a été escroquée, j'entrerai en panique et une violence désespérée se mettra en marche.

La foi est l'énergie de l'âme qui se concentre et s'injecte là où nous voulons. Ce vers quoi nous la dirigeons disposera alors d'une force additionnelle qui peut devenir très grande. Ainsi, de même que nous oublions le travail de la dynamo lorsque nous voyons l'ampoule allumée, de même nous oublions que c'est notre foi qui permet l'action de celui à qui nous l'avons confiée.

Quand on me déçoit, le mystérieux canal par lequel je transfère ma foi vers autre chose est brisé. Ce flux, en s'interrompant, reste néanmoins disponible à la foi pour la réorienter vers autre chose. Même dans la pire trahison, personne ne peut confisquer ma foi. Cette récupération de la disponibilité de la foi est possible seulement si j'assume que c'était ma libre décision de la concéder. Dans le cas contraire, je resterai attrapé dans le ressentiment, la foi s'inversera, je ne voudrai refaire confiance en rien et cette énergie engorgée se diluera dans l'amertume.

Lorsque la rêverie échoue, il semblerait qu'avec elle s'estompe la foi. Le ressentiment me conduira vers la défiance et le scepticisme. Je ne veux pas accepter que j'étais en train de suivre un mirage et que l'échec m'a réveillé de son enchantement. Si je l'accepte, je me rendrai compte qu'à l'intérieur de moi, la foi continue de vivre. Je la récupérerai de cette illusion qui consumait son énergie. Mais vers quoi la diriger ? Je la dirigerai vers une nouvelle rêverie, mais alors, quel est l'intérêt ? L'intérêt est que je dispose de la foi bien que je puisse seulement la diriger vers un nouveau rêve. Les rêves traduisent les tensions et les blessures de la conscience, mais ils traduisent aussi le Sens. Il y a des rêves au travers desquels parlent les dieux.

Après chaque échec, une nouvelle impulsion m'oriente chaque fois plus près de mon destin. Plus j'échoue et plus j'apprends, plus je m'approche de la rêverie qui traduit le modèle de ce qui est et qui sera construit par l'humanité. Dans chaque échec, mon destin s'alignera au destin humain. Dans l'échec, je trouve la foi inextinguible qui

me permettra une nouvelle tentative. La foi est l'énergie même du Sens. C'est parce qu'il y a du sens qu'est possible la conviction qu'il y a un sens. Peu importe le nombre d'échecs, toujours se relèvera la tentative, jusqu'à compléter l'Être dans le monde, jusqu'à accomplir le destin de l'humanité. Cette réalisation n'est pas possible sans l'apprentissage et l'apprentissage n'est pas possible sans l'erreur. Et il n'est pas possible de reconnaître l'erreur sans l'échec. Dans chaque volute de notre spirale, nous nous trouvons plus près du centre, nous nous approchons d'un point qui est le début et la fin, ou n'est ni le début ni la fin.

Dis moi Galilée, lorsque tu as vu que la terre tournait autour du soleil, savais-tu aussi que tu tournais autour de lui ? Car non seulement la terre, mais toi aussi tu tournes autour de lui, même s'il te semble que tu restes immobile. Nous percevons que tout tourne autour du moi. Le moi est monté dans le corps, il est sa terre. Une Force que je ne remarque pas le fait tourner autour d'un centre. Des résidus de cette Force sont captés par la conscience et traduits comme foi.



Comment puis-je faire pour regarder ce centre vers lequel je me dirige ?

Nous sommes tellement mais tellement différents toi et moi. Et si tout ce que je suis en train d'écrire visait à ce que quelque chose dans le profond nous unisse et nous rende inséparables, comme si nous étions une même substance ? Mais maintenant, je sors dans la rue,

il y a tant de choses que j'ignore et qui me font peur. Comment puis-je briser ces limites, ces frontières qui nous séparent ? Nous avons besoin de quelque chose en commun qui nous propulse vers le futur. Un projet qui nous unisse. Tous les projets qui nous unissaient dans l'antiquité ont échoué, ont fini leur cycle. Aujourd'hui, nous sommes séparés et nous ne parvenons plus à nous reconnaître.

Il y a un paradoxe humain avec la communication. Ce que nous voulons le plus est communiquer. La communication nous approche de cette union transcendante, de la communion avec le tout. La communication est une expérience sans égale qui nous donne joie et espoir. C'est si important que n'importe quelle activité est un prétexte. Le paradoxe est que sans le prétexte, nous n'arrivons pas à entrer en communication. Ce qui se passe habituellement est que le prétexte, cette activité que nous réalisons, nous apparaît comme le primaire et obscurcit la conscience. Si nous nous réveillons de cela, nous verrons que la vie entière est un prétexte pour nous rencontrer avec les autres êtres humains. Bien entendu, aujourd'hui tout est chamboulé et tout et n'importe quoi deviennent plus importants que la communication avec autrui. Cependant, la communication avec les autres est ma seule possibilité de capter le Sens.

Les grands changements sont précédés de grandes crises. Une crise se produit lorsque tous les composants d'un certain ordre se désorganisent et le chaos semble être alors la seule vérité. Un changement est précisément un nouveau mode d'organisation des éléments d'un

système et il est possible seulement si l'ordre antérieur se déstructure. Le passage entre un vieil ordre et un nouveau est très pénible car à tout moment nous marchons au bord de la désintégration complète. Tandis que nous construisons un nouveau mode d'organisation ou de relation, nous nous confrontons au vieux et se produit une forte opposition dialectique. Cette dualité peut se tendre au maximum ou être si faible qu'on ne la remarque pas. Mais nous avons toujours pour référence ce qui s'oppose à nous. Lorsque le changement approche, le désordre est total et il n'y a plus rien de solide qui serve de point d'appui pour me diriger vers le nouvel état. On fait partie du système que l'on veut changer et lorsqu'il entre en convulsion, on convulse avec lui. La seule référence que nous pouvons trouver doit être quelque chose qui ne fait pas partie de cette crise. Où puis-je trouver quelque chose de solide lorsque toute la terre tremble ? Dans quelque chose qui n'est pas sur la terre. Si tout tremble, je dois lâcher tout puisque rien ne me sera utile pour me tenir. Dans ce grand échec, le centre de tout ce qui tourne restera immobile. Ce centre continue d'irradier de la foi. Dans la plus grande instabilité, je m'accrocherai à la foi, je n'essaierai pas d'arrêter le désordre qui s'accélère, mais je saurai que bientôt, tout aura changé et que je voudrai être là pour admirer cela.

Vers où dois-tu diriger ta foi ? Toi seul peux le savoir et là où tu décides qu'elle se dirige, là ira la force créatrice. Je crois qu'en chacun de nous, il y a quelque chose de très grand et que cette grandeur nous impulse et se manifeste. Cette merveille que nous gardons à l'inté-

rieur se fraiera un chemin loin de tout arrière-goût de l'animalité qu'il nous reste. Je vois dans le futur une société de paix, de justice, d'hommes et de femmes libres pour réaliser le sens de leur vie. Je crois que dans les personnes, il y a quelque chose de bon qui, lorsqu'il se manifeste, les fait resplendir avec le brillant du Sens. Lorsque la noirceur obscurcit l'humain et que tout lui semble se mouvoir à partir de la cruauté arbitraire du chaos, je vois scintiller les éclats de la compassion et alors la foi en moi et en mes semblables reprend son cours pour construire ce que je crois être le destin. Dans mes moments les plus sombres, quelque chose en mon intérieur s'agite et fait changer mon regard pour voir le grand effort du subtil à dépasser le grossier, de la lumière première à éclairer chacun, tranquillement, immuablement, attendant l'occasion de traverser le cercle.

Un saut évolutif

Tandis que je contemplais la forêt originelle qui bordait la lagune Icalma, très au sud, en pleine cordillère des Andes, une beauté inouïe me laissa immobile et sans voix. Regardant le reflet des sommets enneigés sur le miroir de l'eau, je me demandai : quel est le sens de la vie ? Un araucaria¹⁰ devant moi, de 2000 ans d'âge, me répondit :

– Pour moi, c'est contempler cette beauté.

– Alors, moi aussi je peux rester là pour contempler ?

– Ce qui se passe, me répondit-il, c'est que tu n'es pas un araucaria.

¹⁰ Ndt : Conifère d'Amérique du Sud et d'Australie.

« Je ne suis pas un araucaria », la réponse me secoua et quelque chose de volatil entra dans mon corps, me faisant revenir à moi.

Le Sens s'exprime à tout moment depuis avant le commencement. Dans l'univers qui est le foyer de la vie, dans la vie, dans les araucarias millénaires, dans la conscience, dans l'humain. À chaque moment, la conscience perçoit en son intérieur une étincelle inconnue d'elle jusqu'alors et réveille l'humain. L'humain, cette intersection entre l'éternel et le temporel, ce principe créateur qui teinte d'essence le terrestre, ce dieu à qui fut confié de transférer l'Être dans le monde.

L'humain a dégagé peu à peu la conscience de sa toile d'araignée. Pourquoi ne devrait-il pas tenter maintenant d'être plus conscient de l'humain, d'être plus conscient de lui-même ?

Pourquoi l'humain ne tenterait-il pas une conscience consciente du sens ?

La conscience est apparue et à un moment de son développement, elle reconnut en elle une lueur, elle perçut le souffle de l'humain. Depuis lors, à travers la conscience, l'humain transfère le Sens au monde, il l'humanise. Il transforme le monde et la conscience.

L'humain réalise son travail à travers la conscience. À travers les rêves et les rêveries, il traduit le Sens et crée dans le monde. La conscience mue par des rêveries ne sait pas cela et se meut en essayant de compléter une illusion dans le monde. Au fil du temps, il échoue et une rêverie est remplacée par une autre. L'humain introduit l'essence dans ces images et, d'échec en échec, le Sens

se réalise dans l'histoire de l'humanité. Mêlé à toutes les images de la conscience, ceci est la chose importante qui cherche à se concrétiser.



Mais si le Sens existe, si le transcendant est caché dans le courant de la conscience, il doit y avoir un moyen de le reconnaître. C'est parce que ce Sens existe qu'il devient intéressant de réveiller la conscience de la rêverie. C'est parce qu'existe la possibilité de le reconnaître que nous cherchons un nouveau mode de fonctionnement.

C'est parce que je veux te voir et dépasser ce qui nous sépare que je veux un saut évolutif. Si le néant était derrière ce que je suis, il n'y aurait aucune justification de tenter ce saut. Quelque chose de très fort appelle, veut être vu, senti, pressenti, conscient.

Est-ce que la conscience peut s'éveiller de la rêverie ? Mais qu'est-ce qui s'éveille lorsque nous parlons de la conscience éveillée ? Bien sûr, ce n'est pas le Moi. Le Moi est présent dans tous les niveaux de conscience. Dans le rêve, je vois mon moi agir et en veille, j'agis dans le monde. Mais qui observe le moi dans le rêve ? Cet observateur, en se réveillant du rêve, s'identifie avec le moi et croit que c'est le moi. Cet observateur est perdu dans le rêve et maintenant il est perdu dans la rêverie. Ce qui se réveille lorsque s'amplifient les niveaux de conscience est cet observateur. Ce qui réveille de la veille est le regard intérieur qui ne s'identifie pas avec le moi et prend conscience de lui-même pendant que le moi agit dans le monde.

Le regard intérieur naît dans la profondeur et met en relation une zone de silence intérieur avec le monde bruyant. Si le grincement du monde intérieur est très fort, le regard intérieur ne le supporte pas et s'endort. Le bruit intérieur augmente par la désintégration que nous provoquent les contradictions. La conscience évite la désintégration en augmentant la pression interne, le moi redevient actif en occupant toute l'énergie pour ne pas se déstructurer et ceci produit un grincement qui ne permet pas de percevoir la luminosité du regard intérieur. L'intégration des contenus de conscience détend le travail du moi, diminue le bruit, facilite l'émergence du regard intérieur. C'est parce qu'il y a sens et qu'il est possible de prendre contact avec lui que cela vaut la peine de dépasser les contradictions et d'avancer dans une vie cohérente.

Ce réveil est connu comme le niveau de conscience de soi. Y accéder requiert un certain effort, étant donné qu'il n'est pas encore installé dans la conscience comme le sommeil, le demi-sommeil ou la veille. Ce niveau n'est pas utile pour accomplir mes rêveries. Il ne me rendra ni plus intelligent, ni plus sympathique, ni plus puissant. Simplement, je serai plus attentif et je me rendrai compte que mes rêveries sont des rêveries. Surtout, je me souviendrai que j'existe, mieux encore, mon existence sera présente. Je remarquerai certains changements dans le comportement, des changements dans le ton affectif. Je verrai comment surgissent les compulsions et les rêveries qui habituellement m'attrapent mais désormais ne me feront plus agir. Je les verrai passer et je pourrai différer la réponse vers le monde. La difficulté

de ce comportement mental est que le regard se sépare de la rêverie et que je me vois un peu plus à nu, sans ces croyances sur moi-même qu'il me plaisait d'exhiber. Si je m'accepte aimablement, je vaincrai l'inertie de la rêverie et la conscience se mettra à fonctionner à un autre niveau.



Dans quel but la conscience pourrait-elle requérir un autre niveau de travail ?

Un nouveau niveau de conscience ne signifie pas que les autres ne sont pas utiles. Depuis le sommeil jusqu'à la veille, chaque niveau est nécessaire pour déterminer l'activité. Chaque niveau accomplit une fonction pour la vie et les activités propres d'un niveau ne peuvent être remplacées par les activités d'un autre.

C'est par la nécessité de sortir de la souffrance, d'éliminer la violence et de connecter à un sens transcendant que la conscience cherche un nouveau mode d'être dans le monde. C'est une nécessité qui est dans un autre espace, nous la portons à l'intérieur, c'est l'impulsion évolutive et elle est plus forte que la raison.

On passe par les niveaux de conscience et un nouveau niveau s'incorpore peu à peu. En veille, je me réveille du rêve auquel je croyais durant la nuit. En entrant en conscience de soi, je me réveille de la rêverie qui recouvre mes journées, j'arrête de croire dans l'illusion sur laquelle j'ai monté ma vie. Ce vide de l'illusion donne lieu à la reconnaissance d'un centre, d'un lieu d'où provient le regard, un lieu qui parfois est comblé par

le Sens. J'existe, et lorsque j'existe, j'ouvre le chemin pour que ce qui existe véritablement fasse irruption dans la conscience.

ÊTRE ET SENS

*Qui suis-je ? Conscience de l'Être. Où vais-je ?
Humaniser le monde.*

Qui suis-je ?

*L'Éternité eut la Nécessité de Se Connaître Elle-même.
C'est pour cela qu'elle créa la Vie.
La Vie dépassa des Résistances et gagna la Conscience,
La Conscience reconnût l'Immortalité,
Et revint vers son Destin.*

Nous sommes arrivés à une réalité qui transcende la conscience. À la conscience de quelque chose qui est au-delà de ce que celle-ci est capable de percevoir et qui, cependant, est ce qui lui donne sens et consistance. Nous avons dit, de plus, que cette réalité transcendante émet des signaux en permanence et que d'une certaine façon, la conscience les capte et les traduit dans son système d'images ; que cette réalité s'infiltré dans les rêves et les rêveries et donne une direction à la conscience ; que si nous affirmons la liberté, la liberté réside aussi dans le fait de nier ce qui est transcendant ou de le trouver ; que si nous cheminons à la rencontre du sens, nous réveillerons un regard intérieur et la conscience se fera

consciente d'elle-même ; que sur ce chemin, parfois, le Sens fait irruption en montrant quelque chose de stupéfiant que nous ne pouvons pas intégrer parce que ce monde dans lequel la conscience nous rend présent n'a pas les moyens de le comprendre ; que c'est le même Sens qui nous pousse vers un nouveau mode de la conscience ; que par cette voie l'humanité mettra fin à la souffrance et à la violence, et atteindra un nouvel état d'organisation.



Le Sens n'est pas quelque chose qui existe dans le monde tangible et bien entendu il ne peut être perçu par le toucher, la vue ou l'ouïe. Il est possible d'expérimenter le sens de la vie en dirigeant le regard vers la profondeur de la conscience. Lorsque le regard s'internalise, la traduction de cette expérience dans le langage ou les images quotidiennes ne se fait pas facilement. En fait, elle est même difficile. La gorge et le stylo se paralysent, se troublent, rendant difficile l'expression et la communication du plus important qui doit être exprimé et communiqué.

Qui suis-je ? et vers où vais-je ? sont les questions qui guideront notre mental vers la région où se trouvent les réponses véritables, ou qui permettront que le mental fasse silence, permettant d'entendre "je suis", l'être et le sens. On ne sait pas qui on est et on ne sait pas où l'on va. On s'identifie aux choses et au corps, et l'on croit que son destin est celui des choses et du corps. Mais nous ne sommes ni les choses ni le corps. Nous sommes identifiés à eux mais nous ne sommes pas eux. Nous

croyons quelque chose qui n'est pas. Cette question nous mène à comprendre l'illusion du moi, son non-sens.

Mais qui suis-je réellement ? Avec les mains vides, sans mes choses, au-delà de mon angoisse, au-delà de mon anxiété, au-delà de ma peine, lorsque je connecte avec ce qui est plus à l'intérieur, je suis qui je suis, une réponse de communion. *Je suis* s'exprime et construit le monde. Tu n'es pas seulement "moi", tu es aussi une partie du tout et tu vas vers la lumière, vers le tout, vers où tout va.

Je suis veut être dans le monde. Le sens de la vie, c'est grandir, c'est remplir de vie. La vie, elle, n'a rien à voir avec la souffrance, ni ne grandit pour l'éviter. La vie est croissance, plénitude et sens. Le sens de la vie est expérimenté comme une plénitude, comme un "sortir du vide et sentir le plein".

Je suis est tout et est un, c'est l'unité. Il a besoin de se concrétiser, de s'incarner, de se réaliser dans la diversité. *Je suis* c'est l'humain qui doit être transféré dans le monde.

La société humaine est l'expression de *Je suis*. La réalisation de la société fait partie de la Création. La Création est la *Nécessité de Je suis*.

Moi est une image totalisatrice de la conscience qui lui sert pour opérer dans le monde ; cette image sert à la conscience pour remplir sa mission : réaliser la société humaine.

La connaissance est ce que l'être gagne durant son passage dans l'existence. La connaissance et l'éternité n'étaient pas possibles simultanément. *L'humain est une nécessité de l'éternité pour prendre conscience d'elle-même et se connaître.*

La légende raconte qu'au commencement était l'Éternité. Mais l'Éternité ne savait pas qu'elle était Éternité, bienheureuse, pure, simple Éternité. Alors elle eut besoin de savoir ce qu'était l'Éternité. Elle eut besoin de la Connaissance pour se découvrir elle-même. Alors la Nécessité créa la Vie. La Vie est le Chemin de l'Éternité pour se rendre compte de ce qu'est l'Éternité. La Vie rencontra des résistances. Ces résistances sont la douleur et la souffrance. En vainquant les résistances, en vainquant la douleur et la souffrance, elle trouva le Savoir et la Connaissance. La Connaissance cherche l'Éternité. Éternité et Connaissance se cherchent, sans se trouver.

Nous pouvons savoir qui nous sommes et quel est notre destin. Pour cela, nous devons toucher la région où se trouvent ces réponses. Il n'est pas possible d'y arriver de façon directe. Cette région est couverte de quelques couches de peurs, de quelques croûtes produites par le saignement du vide. Il est possible de générer l'atmosphère mentale nécessaire pour que cette région s'exprime et qu'arrivent les réponses dont nous avons besoin.

J'entre et je rencontre *Je suis*. *Je suis* est la traduction de l'Être en moi. L'Être est l'être, c'est ce qui est et sera, ce qui existe avant et après mon corps. *Je suis* est une traduction que fait ma conscience et me met en contact avec le tout.

Tu arrives ici en ôtant tes vêtements. En te dénudant. En découvrant que tu n'es pas ce que tu crois être. Tu es l'époque, mais l'époque change ; tu es le corps, mais le corps périt ; tu es la rêverie et le désir, mais ils te mènent

à la souffrance ; tu es moi mais moi meurt avec le corps. Alors qui es-tu ? Tu es le vide et le néant. Si c'est ainsi, pourquoi ce vide ne te fait-il pas peur ? Pourquoi ce silence est-il si dense ? Qui est celui qui observe ce vide ? Qui observe ?

Soudain, tu frôles un autre monde, comme une comète qui traverse le ciel et regarde sans s'arrêter, elle voit tout mais elle ne retient pas tout.

Ce qu'a entendu Moïse : « Je suis celui qui suis » ; ce qu'a trouvé Bouddha : « ce qui ne meurt pas », ce qui a poursuivi Paul : « pourquoi me poursuis-tu Saül ? », tu le verras toi avec ton propre œil intérieur. Là, il est, pour tous, et pour être réalisé.

Conscience de l'Être

L'être humain est perdu dans les choses. Il croit qu'il est chose et que seules les choses ont une existence. Être dans le non-sens est être identifié aux choses, endormi, sans conscience de l'existence, comme si les choses étaient celles qui impressionneront "*je suis*" et le doteront de sens. La veille commune est un état d'identification aux choses.

Nous croyons en la mort de même que nous croyons dans le rêve pendant que nous dormons. Nous croyons dans la mort de la même façon que nous croyons ce à quoi nous sommes identifiés en veille. Quand on se réveille, on ne croit plus à ce rêve. Quand on se réveille de la veille, on ne croit plus à la mort. C'est pour vaincre l'illusion de la mort que nous avons besoin d'escalader

un nouvel échelon et de réveiller le regard intérieur. Ce regard se dirige vers le monde depuis un centre qui est au-delà de la perception et je l'expérimente lorsque je prends conscience de mon existence.

L'existence est le point d'appui pour amplifier la conscience. J'existe mais je vis oublieux de mon exister. J'existe et je ne suis pas la chose, je la perçois depuis mon exister. En prenant conscience que j'existe, les tensions et problèmes se rendent présents. Ce bruit de fond me rend difficile le contact avec ce centre. S'il est très strident, mon être sera distrait dans l'enchevêtrement des contradictions. Toute action qui dépasse mes contradictions aidera à diminuer le ruminement de la tête quand elle essaie de résoudre l'insoluble. Mon être est identifié à ces tensions mais je ne suis pas elles, je ne suis pas non plus mes problèmes et je ne suis pas non plus mon corps. Le regard intérieur prend contact avec l'existence, avec ce qui existe véritablement et différencie l'être des choses.

Les choses impressionnent mon existence. Elles l'impressionnent de la même façon que la lumière active les substances chimiques d'un papier photographique pour que l'image apparaisse. Les choses impressionnent la réalité extérieure et dévoile ce qui existe là. Ce qui existe, à son tour, impulse la conscience pour qu'il devienne réalité dans le monde social.

J'existe et cette prise de conscience me met en communication avec un courant vital que je perçois comme une Force qui circule autour de mon corps. Je ne sais pas exactement de quoi il s'agit, elle ne semble pas musculaire, je peux l'appeler psychique, mais il est en fait plus sincère

de dire que je ne sais pas ce que c'est. Je perçois une Force et la perception est mienne, mais j'ignore ce qu'est exactement ce que je perçois. Cette Force est là, je ne sais comment la diriger ; parfois elle me produit confusion. D'autres fois, elle m'émeut, elle m'extasie aux larmes, elle me fait reconnaître l'être dans tout ce qui existe. *Je suis*, en voyant son être dans les choses, en se regardant lui-même dans le monde, le dote de Sens et le monde devient le miroir de l'Être.

Où vais-je ?

Me voici essayant de communiquer avec toi, essayant de partager une expérience qui est encore enveloppée d'intuition. Qu'est-ce qui me pousse à ce rapprochement ? Ne serait-ce qu'un caprice ou cela répond-il à une nécessité, quelque chose vers quoi je suis poussé et que je ne peux cesser de faire ? J'écris pour toi, je cherche à toucher quelque chose en toi ou à me tranquilliser pour te sentir. Comment rompre ce qui nous sépare et nous rencontrer ?

Bien qu'il me semble que l'expérience de l'Être se suffit à elle-même, et bien que je n'aie pu observer l'acte qui va en direction de l'autre, je suis propulsé vers les autres. Où sont les autres ? Où es-tu, toi à qui j'écris sans te connaître, sans savoir si je serai vivant lorsque tu liras cet écrit ? Je peux observer les choses au-dehors depuis au-dedans. Mais toi, où es-tu ?

Les autres sont une énigme, toute l'énigme de la création synthétisée dans ce que j'ai à affronter. L'autre

existe, il existe pour lui-même, non pas pour moi, il n'est pas là pour m'aimer ou me protéger ou m'accomplir. Tant de rôles, de magies et de rituels pour l'attirer, l'enchanter, pour sentir qu'il fait partie de l'atmosphère que je respire. Oublieux de mon existence, je cherche à ce que l'autre se rende compte que j'existe.

Ton corps est là et tu es à l'intérieur de ton corps, ton corps est la matière avec laquelle tu agis sur la matière, mais toi, là, à l'intérieur, tu es dans un autre espace auquel je ne peux parvenir en grattant la matière. Cet intérieur du corps est le lieu où tu te trouves. Mais à l'intérieur, ce n'est pas un espace physique ou temporel auquel je peux parvenir avec les organes du corps.

Tout l'extérieur est rempli de cet intérieur qui s'est externalisé. Je parcours la chambre des yeux, je regarde par la fenêtre chaque centimètre du jardin, la rue, le ciment, le coup de klaxon... toi que je ne voyais nulle part, maintenant je ne cesse de te trouver partout, selon où va mon corps, je te trouve. Chaque millimètre de ma vie, chaque instant de mon temps, je t'ai sous les yeux, les choses ne sont pas des choses, ce sont des matérialisations du dedans. Pour un instant, je te trouve et cette rencontre n'est pas n'importe laquelle.



Le corps sépare le dehors et le dedans. La conscience primitive essaie de dépasser cette limite engloutissant tout ce qui vient de dehors. Mais dehors n'est pas un monde naturel. Dehors, c'est l'externalisation d'un dedans et dehors, il y a aussi les corps où se trouve le

dedans des autres. Ce réflexe possessif est un empêchement à notre rencontre. C'est propre d'un état de conscience. Ainsi, de même que l'immobilité du corps est propre au niveau de sommeil, le réflexe possessif est propre au niveau de veille et a certainement rempli sa fonction dans l'évolution de la vie. Quelque chose en moi va au-delà de cette tendance, quelque chose ne veut pas avaler le dehors mais extraire de soi-même une profondeur qui veut se matérialiser.

En prenant conscience que j'existe, l'autre existe en tant qu'autre. L'autre est incarnation de liberté, son existence me déstabilise. Nous n'avons jamais été plus proches de l'unité et en même temps plus conscients de la différence. Dans cette découverte de l'existence propre et de celle de l'autre, l'existence entre en présence. Il y a quelque chose qui existe et commence à reconnaître. Quelque chose existe et est là, nous effleurant. Au début, par méconnaissance, je préfère le nier, mais peu à peu la conscience de l'exister se constitue et une joie sans motif apparent accompagne cette vision.

Lorsque l'existence entre en présence, je réponds au monde et simultanément je suis conscient de mon existence. La conscience de l'existence réveille le regard intérieur, et ceci n'est pas identifié avec les perceptions mais avec un registre intérieur ou avec l'existence même. Dans ce lieu, la non existence semble un impossible ou quelque chose qui est hors sujet, quelque chose semble naître à l'intérieur qui ne suit pas le même sort que le corps. Néanmoins, le corps même semble être la temporalité, le temps destiné pour réaliser le sens. La mort commence à céder son pouvoir sur ma vie et malgré

elle, le temps dont je dispose se teinte de sens. Quelque chose de très important doit être vécu, doit être doté d'existence, doit venir depuis l'existence véritable à l'existence temporelle.

Humaniser le monde

L'Être est transféré à l'espace-temps et ce processus est celui de l'humanisation. La transmission de l'Être, l'extériorisation du dedans, est la tâche humaine. Lorsque se produit un blocage dans cette direction, le processus s'inverse. La déshumanisation commence lorsque le courant évolutif du Sens se déconnecte. L'impulsion évolutive perdant sa direction, le processus dégénère. En interrompant le flux du monde éternel au monde temporel, en bloquant le transfert du monde immatériel au monde matériel, la création se dégrade, tout le créé se corrompt et la monstruosité se produit.

La monstruosité est l'indicateur de l'interruption de l'évolution. Toute chose que nous ferons pour que ce courant créatif reprenne son cours nous produira une joie extraordinaire. Une petite action de notre part, qui contribue à ce que la vie continue son processus de croissance et de plénitude nous est rétribuée avec un bonheur émouvant, parfois disproportionné en regard du geste que nous avons réalisé. Peut-être que ce sera le type d'émotions qui accompagnera l'humanité dans le futur, lorsque le contact avec le sens sera rétabli.

Le mouvement de l'Être vers le monde étant arrêté, la traduction que fait la conscience est celle du vide.

En réalité, le vide n'est pas expérimentable et ce qui apparaît plutôt est une horreur du vide : la peur de la solitude et de la mort. Cette horreur n'est pas non plus supportable et la conscience, qui est un transformateur d'énergie et un transporteur du subtil vers l'espace-temps, fuit cette frayeur. La conscience se perd dans un crépitement de non-sens.

Derrière cette course agitée dans n'importe quelle direction, il y a la peur du néant. Le néant n'est pas représentable, mais nous pouvons faire un effort pour le faire apparaître. Essayons de donner à cet acte téméraire une représentation qui le complète. La couleur : noir ou gris ? L'odeur : nauséabonde ou inodore ? Quelqu'un observe ou est dilué dans le gris aseptisé ?

Selon Henri Bergson, dans la question "*pourquoi l'être et pas plutôt le néant ?*", on suppose qu'au début il n'y avait rien et que l'apparition de l'être est ce qui requiert justification. C'est, disait-il, comme s'interroger sur un carré rond. Les choses sont à l'inverse et c'est la supposition du néant qui ne trouve aucune justification.

Pour Parménide, ce qui est, est, et ce qui n'est pas, n'est pas. Bien entendu, il n'y a pas de question possible qui puisse se faire sur ce qui n'est pas.

Qu'y a-t-il derrière ce qui me terrorise, au-delà de la colère ? Essayons de nager pour un moment dans la mer du néant. Cette mer sans vague et sans sel. Je me détends et, en me détendant, je me noie. Le néant entre par mes narines, traverse ma gorge et me dissout. L'élongation de l'onde est horizontale, pour toujours. J'entends une pulsion dans la noirceur, l'écho d'un pouls. Un courant imperceptible dans les eaux tranquilles, un

mouvement vibratoire et statique. Je ne sais pas si j'avance ou si quelque chose s'approche, un courant immobile me conduit. Lentement. Je suis baigné dans une Force. Maintenant, c'est une Force de lumière claire, le néant s'évanouit comme s'il n'avait jamais été là. Un flot de vie et de sens remplit l'espace. J'essaie de me rappeler le vide mais je ne peux pas, le vide est impossible, c'est ce qui n'existe pas.

Il y a donc l'Être (le Sens), l'humain et le monde. Le plan de la vie est de parvenir à la conscience de la vie. Cette conscience en évolution fut capable de distinguer l'intérieur d'elle à la lueur de l'humain et commence maintenant à reconnaître sa propre existence.

L'humain est l'impétuosité qui traduit l'être au monde à travers la création. L'humain cherche à refléter l'Être et pour ce faire, il se cherche lui-même. La création a besoin de réaliser une société véritablement humaine, éloignée de la violence et de la souffrance, dans laquelle l'humain puisse reconnaître en elle une image de l'Être. La concrétion de cette société est indispensable pour que la force créatrice, l'humain, maintenant non seulement en tant que conscience de l'Existence mais aussi en tant que conscience de l'Être, continue son chemin vers son destin.

Lorsque chacun des êtres humains pourra réaliser son Sens, la tâche humaine sera complétée. Domesticquer la nature fut le premier pas et nous avons eu besoin pour cela de l'utilisation de la violence. Ce résidu préhistorique devra être dépassé pour continuer le déploiement de l'Être. Le prochain pas est d'atteindre l'état de société humaine, mais ceci est un projet de tous les peuples et

cultures du monde. Dans la tâche humaine, l'autre est indispensable et détruire l'autre ou le diminuer, c'est me détruire ou me diminuer moi-même, c'est dégrader le modèle qui doit être fait. À vivre dans une société sans cap, je suis moi-même à la dérive, me cognant contre les récifs sans pouvoir arriver à bon port. Je fais partie de la société et responsable de ce qu'elle fait en mon nom. Bien entendu, la dénonciation de sa violence a du sens, la non coopération avec son injustice a du sens, l'union avec d'autres, différents de moi, d'autres coutumes et traditions a du sens pour construire la nation humaine universelle.

Le non représentable peut seulement être représenté par la conjonction de toutes les consciences à travers l'histoire. Tant qu'existe un seul être humain empêché par un autre être humain de réaliser sa fonction, l'humain ne pourra être réalisé.

La conscience individuelle ne peut concrétiser le Sens à elle-seule, ni même par le biais d'un petit groupe de conscience. On a besoin de toutes et de chacune d'elles pour concrétiser le Sens. Cette nécessité de tous les humains pour manifester l'essence, ou l'être, nous donne les fondements d'une morale universelle. C'est parce qu'il y a un sens et que les actions peuvent me connecter au Sens ou m'en éloigner, que je peux distinguer le bien du mal. La bonne action produit en moi l'expérience de sens, et la nécessité que j'ai de la réaliser, avec l'impossibilité de le faire sans le reste de l'humanité, nous dévoile une morale profonde. Le Sens ne pourra être exprimé tant que chaque être humain ne pourra réaliser son sens et bien sûr l'unique projet moral possible est le dépas-

sement de la souffrance et de la violence. Se transformer soi-même et transformer le monde jusqu'à ce que "traiter les autres comme nous voulons être traités", au-delà d'un principe orienteur, se transforme en style de vie personnel et en système d'organisation sociale.



Le projet d'une société humaine va de pair avec les progrès dans la conscience. La conscience de la vie continuera son développement, en se constituant en conscience d'elle-même, conscience du sens, jusqu'à devenir conscience sociale et conscience de l'Être dans le monde.

L'histoire est arrivée au moment où les consciences parviennent à se synchroniser et se communiquer instantanément sur tout le globe terrestre et au-delà de la propre individualité, nationalité, religion ou tradition. Nous faisons partie de l'humanité et c'est du futur de l'humanité que dépend le futur individuel. L'humanité doit décider si l'évolution va continuer et réaliser une société humaine, traduction du merveilleux et digne de son origine, ou bien si elle s'arrête là, dégénéralant dans la monstruosité incompréhensible.

L'humanité n'est pas abstraite et chacun, dans le témoignage de sa propre vie, décide du futur de l'humanité. Nous décidons du destin à chaque action. La grande crise d'aujourd'hui est due au fait que l'évolution sociale s'est arrêtée. Le développement spirituel n'est pas allé de pair avec le développement matériel du monde. Le niveau d'injustice et de souffrance augmente.

Quelque chose ne fonctionne pas et ceci provoquera un désordre global qui ne pourra être contrôlé par la violence. La société, qui s'appuie sur la discrimination, l'exploitation et l'intimidation, se désintégrera pour faire place à une construction humanisatrice. Tandis que tout cela arrivera, les désordres apparaîtront de manière toujours plus exagérée jusqu'à convaincre chaque homme et chaque femme de l'importance de prendre contact avec le sens de la vie et nous rappeler que nous sommes ici pour construire le modèle d'un monde transcendant.

Ainsi, de même que nous ne pouvons éteindre le soleil, nous ne pouvons éteindre l'humain qui est inextinguible. Nous pouvons retarder son déploiement dans l'Existence, mais sa permanence survivra à toute force grotesque qui s'y opposerait. L'humain éclaire la vie et nous sommes impulsés, en réalités propulsés, obligés, à réaliser le Sens. Nous sommes venus à ce monde pour réaliser dans le monde périssable une image du monde immortel. Réaliser le sacré dans le ici et maintenant. Et sacrés sont la justice, la bonté et l'amour. L'humain continuera la création jusqu'à la contempler dans l'Existence.

ÉPILOGUE

À mesure que j'écrivais ces pages, qu'apparaissaient sous mes yeux des mondes incompréhensibles et que je jouais avec le langage pour les traduire dans ce texte, je reconnus en nombre de mes amis des expériences très similaires. Malgré le fait que les mots de leurs descriptions n'étaient pas les mêmes que ceux que j'utilisais, je me disais qu'ils étaient en train d'expérimenter et de parler de quelque chose de semblable à ce que j'étais en train d'écrire. De même dans les livres que j'ai lus durant cette période, il me sembla reconnaître quelque chose de semblable à ce que j'essayais de relater. Je me vis utiliser des expressions sur l'être dont je n'imaginai pas pouvoir un jour faire usage, car ils étaient des concepts très difficiles pour mon intellect.

Comment est-il possible que quelque chose de si intime, que des expériences si émouvantes et indicibles puissent se révéler être finalement des lieux communs pour tant de gens ? Comment se peut-il que je me sois aventuré sur une terre inexplorée et que je l'aie trouvée pleine de touristes, de colonisateurs, y compris de guides qui connaissent nombres de sentiers dans ces impénétrables forêts ?

Tout a commencé en mettant en doute une croyance. Tout partit du fait de douter de la croyance en la mort si enracinée dans l'atmosphère de l'époque et qui teinte aussi le discours de la science, de l'art et même de la religion.

Il y a un sens à la vie et bien sûr rien ne se termine avec la mort. Quelles sont les conséquences de cette hypothèse et quelles sont les preuves qu'il s'agisse justement de l'hypothèse véritable ?

En essayant de me centrer sur ce que j'expérimentai, en discutant avec mon propre intellect, qui me présentait de manière accélérée des théories sur les mystères, je cherchais la rencontre avec quelque chose d'au-delà de moi et par moments, dans une virgule, sans que je l'aie prévu, il me semblait que j'avais trouvé ce que je cherchais. Je ne cherche pas seulement le sens de la vie mais c'est aussi le Sens qui me cherche pour que je l'exprime. Parcourant le chemin, le silence me guide et alors quelque chose de très important se rend présent. Si important que je voudrais entrer dans cette communion sans avoir à revenir de ce lieu.

À chaque pas, la précision des descriptions que fit Silo dans *Le Regard Intérieur* me stupéfia davantage. Il m'apparaissait soudain que ce que j'avais pris pour de la poésie ou une métaphore était littéralement "l'intérieur", une exactitude littéraire pour un voyageur perdu.

Je conclus alors que mes découvertes n'en étaient pas mais qu'elles étaient des zones de l'Être, des traductions du Sens auxquelles nous parvenons lorsque sans hâte, nous parcourons les chemins intérieurs avec la confiance qu'ils nous mèneront à bon port.

Imprimé en Hongrie à 500 exemplaires
Professzor Hungary Bt.
1204 Budapest, Damjanich u.12.

Dépôt légal : septembre 2012
www.editions-references.com
info@editions-references.com

Éditions Références
Parcs d'Étude et de Réflexion La Belle Idée
847, Route de Montmirail
77750 Bassevelle

Claudie Baudoin - Tel : 06 63 19 42 33
claudie.baudoin@editions-references.com